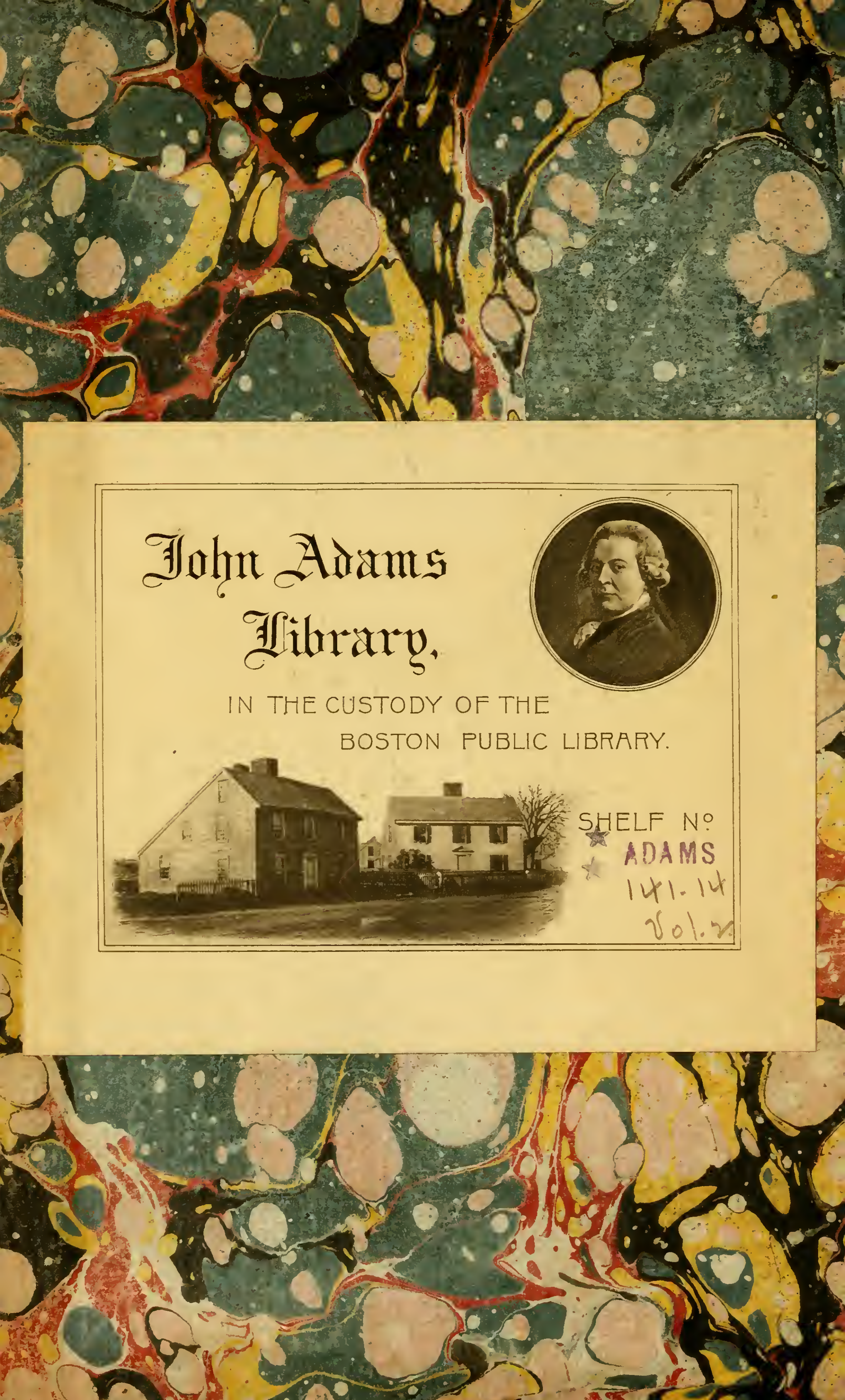
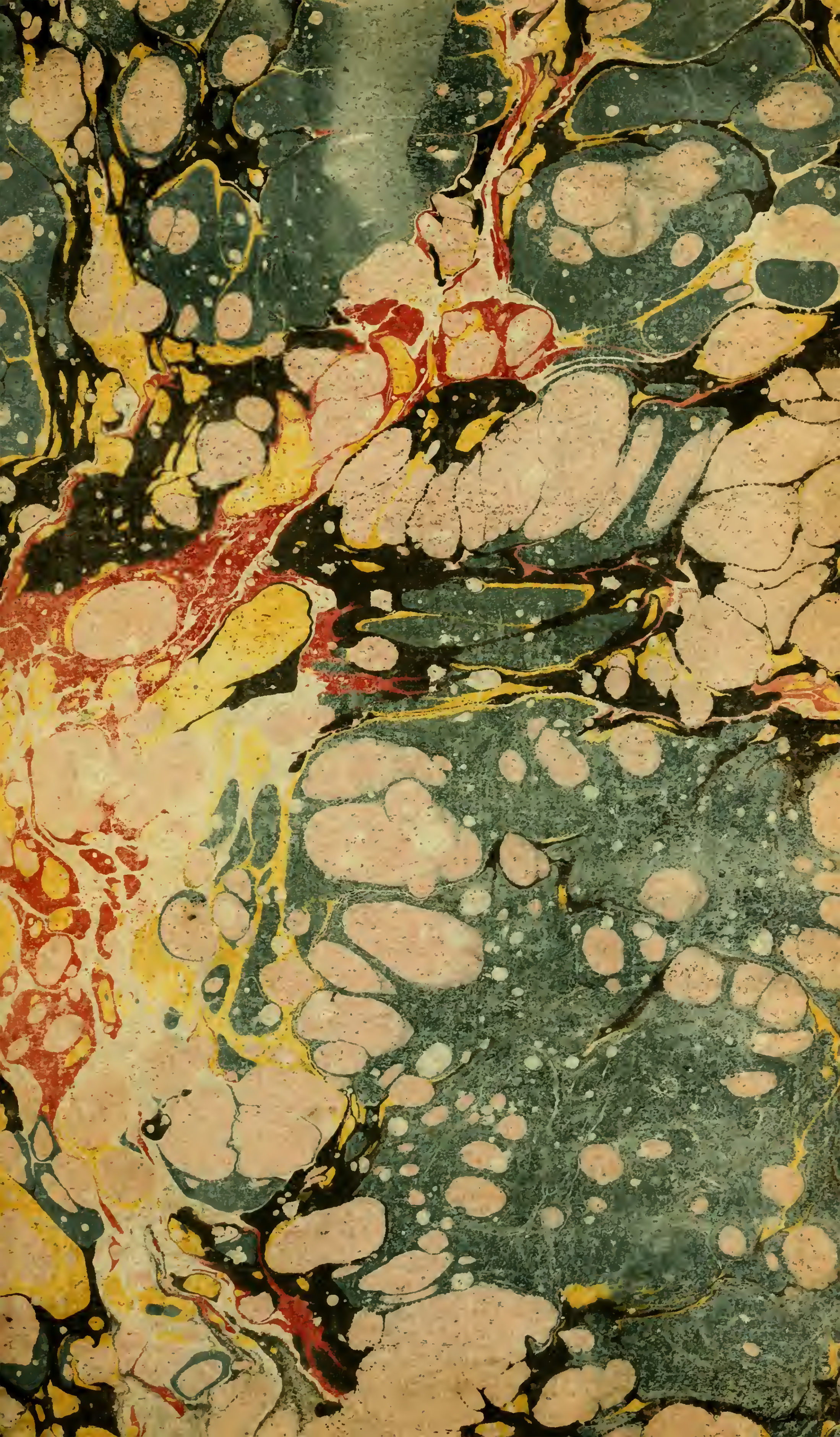




John Adams
Library,
IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.
SHELF No
ADAMS
141.14
Vol. 2





To Mrs Adams
from the author

HISTOIRE
DES TROUBLES
DE
L'AMÉRIQUE
ANGLAISE.

PAR FRANÇOIS SOULÉS.

TOME SECOND.

Tros Tyriusque mihi nullo discrimine agetur.
VIRG. Æneid. lib. I.



A LONDRES,
Imprimé pour T. BOOKER, N° 56, New Bond Street,
& se vend chez tous les Libraires.
M. DCC. LXXXV.

De l'Imprimerie de T. SPILSBURY, *Snowhill.*



HISTOIRE
DES TROUBLES
DE
L'AMÉRIQUE ANGLAISE.

CHAPITRE I.

PENDANT ces transactions, le Congrès étoit 1776.
occupé à tâter le pouls du peuple, & à le préparer à la déclaration d'indépendance. Il avoit envoyé un manifeste à toutes les Colonies, dans lequel il fesoit un détail des raisons qui rendroient néceſſaire la mesure de ſupprimer entièrement l'autorité de la Grande-Bretagne. Il fit voir que les Colonies étoient exclues de la protection de la Couronne, & que toutes les forces des Isles Britanniques, aidées d'auxiliaires Allemands, étoient employées pour les détruire.

1776. C'eſt pourquoi, le 10 de Mai, il prit la réſolution ſuivante : qu'il ſoit recommandé aux Aſſemblées reſpectives, & aux Conventions des Etats-Unis où il n'y a point encore de Gouvernement ſuffiſant d'établi pour tranſiger les affaires, d'adopter la forme de Gouvernement, qui pourra, ſuivant l'opinion des Repréſentans du peuple, le mieux contribuer au bonheur & à la ſûreté de leurs Conſtituans en particulier, & de toute l'Amérique en général.

Il nomma auſſi un Comité de trois perſonnes pour préparer un préambule à la réſolution ci-deſſus, & MM. John Adams, Rutledge, & R. H. Lee, furent choiſis Membres de ce Comité.

En conſéquence, le 15 de Mai, le Congrès Général, après avoir conſidéré l'eſquiſſe du préambule qui avoit été fait par le Comité, y donna ſon conſentement de la manière ſuivante.

Comme Sa Majeſté Britannique, de concert avec les Pairs & les Communes de la Grande-Bretagne, a, par un acte de Parlement, exclu les habitans des Etats-Unis de la protection de

la Couronne, & comme elle n'a point fait de réponse aux humbles requêtes des Colonies au sujet des griefs dont elles se plaignent, & à la demande qu'elles font de se réconcilier avec la Grande-Bretagne, & qu'il n'y a pas lieu de croire qu'elle veuille en faire; mais qu'au contraire, toutes les forces de l'Empire, aidées de mercénaires Allemands, sont employées pour la ruine du bon peuple de ces Colonies; & comme il paroît absolument incompatible à la droite raison, & aux consciences des habitans de ces Colonies de prêter serment, ou de faire des promesses de supporter le Gouvernement de la Grande-Bretagne; & qu'il est nécessaire que tout exercice d'autorité sous ledit Gouvernement soit entièrement supprimé; & que le Gouvernement sous l'autorité du peuple de ces Colonies fasse tous ses efforts pour la conservation de la paix au dedans, de la vertu & du bon ordre, ainsi que pour la défense de sa vie, de sa liberté, & de ses biens contre les hostilités, les invasions, le pillage, & les cruautés de ses ennemis, nous avons résolu qu'il soit recommandé, &c. 1776.

Il ordonna ensuite que le préambule, & la résolution du 10, fussent publiés.

1776. La Penſylvanie & Maryland s'opposèrent, cependant, fortement à cette meſure; &, quoique ces Provinces déſiraſſent avec ardeur le ſoulagement de leurs maux, elles ne pouvoient penſer ſans horreur à rompre entièrement avec l'Angleterre. Leurs Députés déclarèrent que la réſolution d'indépendance étoit une affaire de trop grande importance pour qu'ils décidaſſent finalement ſur ce ſujet, & demandèrent permiſſion de conſulter leurs Conſtituans. Ceux qui s'oppoſoient à l'indépendance diſoient que la ſéparation de la Grande-Bretagne ſeroit accompagnée de bien des inconvéniens : ils s'efforçoient de prouver la néceſſité d'un Souverain commun pour gouverner tant de petites Républiques, qui n'étoient pas ſouvent d'accord entr'elles : ils feſoient voir d'ailleurs les avantages politiques qu'il y avoit à tirer de l'ancienne union.

Les autres, de leur côté, ſoutenoient que la liberté étoit le premier bien, & que ſans elle tous les autres avantages ne ſont d'aucune valeur. Ils demandoient ce qu'ils avoient à eſpérer, s'ils ſe ſoumettoient à une grande armée compoſée d'étrangers, d'Anglais, de Sauvages, & même de leurs propres eſclaves; ils ajou-

toient

toient, qu'au moment où ils mettroient bas les armes, ils feroient à la merci de leurs ennemis. Pourquoi, continuoient-ils, avons-nous pris les armes ? Si c'eft pour conferver notre liberté, les mettre bas, avant que d'obtenir cette fin, c'eft avouer que notre première réfiftance à la tyrannie du Miniftère étoit une rebellion fans caufe. Que nous offre-t-on aujourd'hui ? Quelle fatisfaction nous donne-t-on ? On nous promet de nous pardonner, & voilà tout. Avons-nous, donc, réfifté au pouvoir du defpotifme, afin d'obtenir pardon ? Avons-nous pu, dans le principe, être coupables d'une pareille abfurdité, ou avons-nous à préfent la lâcheté de nous foumettre à de telles conditions ? Qu'avons-nous, donc, à faire, fi la Grande-Bretagne eft fourde à toutes nos prières, & fi elle nous abandonne au pillage, à moins que nous ne devenions fes efclaves ? Comment obtiendrons-nous l'objet de notre réfiftance ? Par la guerre feulement, répondoient-ils ; il n'y a que la guerre qui puiffe conferver nos privilèges. Mais, ajoutoient-ils, tant que nous reconnoîtrons les prétentions de la Grande-Bretagne, nos Confeils & nos Généraux manqueront d'autorité ; la guerre que nous ferons fera conféquemment irrégulière, faible, & fans la moindre

1776.

1776. apparence de ſuccès ; nous donnerons des ordres que perſonne ne ſera tenu d'obéir ; il ſe formera des conſpirations & des rebellions que perſonne n'aura droit de punir ; d'ailleurs tant que nous nous regarderons comme ſujets, aucune Puiſſance étrangère ne nous donnera du ſecours contre les machinations de l'Angleterre & de ſes Alliés. Ce n'eſt pas nous, diſoient-ils, qui rompons l'union ; elle eſt déjà rompue par un acte du Parlement Britannique ; &, ainſi abandonnés, toutes les lois divines & humaines non-ſeulement permettent, mais même exigent que nous choiſiſſions les moyens les plus propres à notre ſûreté.

Le 20, les Membres du Congrès s'aſſemblèrent pour examiner encore une fois l'état des Colonies ; mais il n'y eut rien de déterminé. Ils prirent néanmoins pluſieurs réſolutions au ſujet des fonds publics, & du paiement des dettes de l'Etat. Enfin, après différens débats, & différens ajournemens, ils en vinrent, le 10 de Juin, à cette réſolution : que ces Colonies-Unies ſont, & doivent de droit être, des Etats libres & indépendans ; qu'elles ſont abſoutes de toute fidélité envers la Grande-Bretagne, & que toute connexion politique entr'elles & l'Empire Britannique eſt & doit être abolie.

MM. Jefferſon, John Adams, Franklin, 1776.
Sherman, & R. R. Livingſton, furent choiſis, le 11 du même mois, pour préparer la déclaration d'indépendance, & il y eut auſſi un Comité d'élu pour préparer un plan des traités qu'ils avoient envie de propoſer aux Puiſſances étrangères.

Les Aſſemblées des différentes Colonies étant conſultées à ce ſujet, donnèrent des inſtructions à leurs Délégués de ſe déclarer pour l'indépendance, excepté celle de Maryland. Dans cette province, qui eſt composée de onze Comtés, ſept s'opposèrent à cette meſure, & dirent à leurs Députés de donner leurs voix contre la ſéparation ; ce qu'ils firent, & ſe retirèrent enſuite du Congrès. L'horreur, cependant, d'être abandonnée à elle-même, les reproches des autres Colonies, & peut-être la crainte de leur reſſentiment, la firent bientôt changer de conduite. Elle renvoya ſes Délégués au Congrès avec de nouvelles inſtructions de faire ce qu'ils jugeroient à-propos pour le bien de leur patrie.

Toutes les Colonies étant ainſi réunies, le Congrès déclara leur indépendance le 4 de Juil-

1776. let, & les nomma les Etats-Unis de l'Amérique. Cette déclaration contient toutes les raisons qui l'ont engagé à prendre cette mesure, & peut se voir à la fin de ce Volume.

On voit que cette grande révolution, qui est sans exemple dans les annales du monde, fut conduite avec la plus grande délibération. Les Membres du Congrès étoient des gens sages & éclairés, qui ne prenoient aucune mesure précipitée ; mais qui étoient fermes & intrépides quand ils avoient une fois pris une résolution. On peut aussi voir que leur opposition au Gouvernement Britannique étoit fondée sur les principes les plus évidens de la Constitution de l'Empire. Une mesure étoit la conséquence d'une autre, jusqu'à ce qu'enfin l'opiniâtreté des Ministres les obligea à déclarer les Colonies indépendantes.

Le Ministère Anglais, qui étoit résolu de soumettre les Colonies à l'autorité du Parlement de la Grande-Bretagne, avoit trois objets en vue dans la campagne de 1776 ; le premier étoit de recouvrer le Canada, & d'envahir la Nouvelle Angleterre par la voie des lacs ; le second, de faire quelque impression sur les Colonies mé-

ridionales; & le troisième, qui étoit le principal, d'attaquer la Nouvelle York. 1776.

Nous avons déjà vu jusqu'à quel point les deux premiers furent remplis. Au Nord, le Général Carleton avoit entièrement chassé les Républicains du Canada, & étoit occupé à construire des vaisseaux sur le lac Champlain, afin d'envahir la Nouvelle Angleterre la campagne prochaine. Il est vrai qu'au Midi les Anglais avoient été repoussés à l'attaque de l'isle Sullivan; mais ils n'avoient perdu que quelques vaisseaux: les troupes n'avoient point du tout souffert, & étoient dans le cas d'attaquer la Caroline au commencement de la saison, d'autant plus qu'on attendoit encore des renforts de la Grande-Bretagne.

Le succès du troisième paroissoit assuré. La plus grande partie de la province de la Nouvelle York, étant composée d'isles longues & étroites, se trouvoit exposée à l'artillerie de la flotte & aux descentes des troupes Anglaises; &, si elles en fesoient la conquête, les vaisseaux de guerre étoient ensuite capables de les protéger. Sa situation d'ailleurs, qui est au centre des Colonies, étoit dans le cas de procurer de

1776. grands avantages. De-là il étoit également facile de porter la guerre dans la province de Connecticut, ou dans la Nouvelle Jersey, & dans la Pensylvanie, ou d'envahir ces pays tour à tour.

Par ce moyen le Général Anglais pouvoit à son gré changer le théâtre de la guerre, tandis que la flotte, par la voie de la grande rivière du Nord, harasseroit & ruineroit les pays voisins, sans que les Américains pussent s'y opposer. L'intention de ce projet étoit aussi de couper la communication entre les Colonies Méridionales & les Septentrionales, si le Général de l'armée du Nord pouvoit pénétrer jusqu'à cette rivière, & joindre le Chevalier Howe. Outre tous ces avantages, *Long-Island*, qui est très-fertile en bleds & en toutes sortes de grains, & qui abonde en bétail, paroissoit suffisante pour l'entretien d'une armée, & la plupart de ses habitans étoient attachés à la cause du Roi.

Ce plan étoit, certainement, des mieux formés; & si les Généraux employés pour l'exécuter avoient montré autant d'habileté que ceux qui l'avoient tracé, les Etats-Unis feroient encore aujourd'hui partie de l'Empire Britan-

nique ; mais ils commirent des fautes impardonnables, & firent même croire à toute l'Europe qu'ils agissoient de concert avec l'ennemi. 1776.

Tout ce dont on peut accuser le Ministère, c'est d'avoir envoyé les armemens nécessaires pour exécuter ses projets, lorsque la saison étoit trop avancée ; mais cette faute ne retardoit la conquête de l'Amérique que d'une campagne, & pouvoit se réparer au commencement de l'année 1777.

Quelques personnes, qui jugent toujours d'après les évènemens, trouvèrent qu'il auroit mieux valu, la campagne d'ensuite, envoyer l'armée du Général Burgoyne par la voie de la Nouvelle York, sans l'exposer aux dangers & à la fatigue qu'elle eut à essuyer en passant par des chemins presque impraticables ; mais ils ne font pas réflexion que le Canada auroit toujours été menacé d'une nouvelle invasion ; que les troupes auroient été obligées de laisser derrière elles la forteresse de Ticonderoga, & que toute communication auroit été coupée entre M. Burgoyne & M. Carleton : ils ne font pas réflexion qu'en traversant toute l'étendue de pays, depuis

1776. le lac George jusqu'à Albany, les Anglais rassuroient les sujets bien affectionnés, & empêchoient ceux qui ne l'étoient pas de prendre parti contre la cause du Roi.

Ce qui fit échouer le plan du Ministère doit être attribué au manque de concert, & à la jalousie des Généraux. On pourra voir par la suite de cette Histoire, que, dans le tems où le Général Howe auroit dû coopérer avec M. Burgoyne, & l'aider à achever la conquête des provinces Septentrionales, il s'embarqua pour le Midi, & laissa ce Lieutenant-Général à la merci des ennemis. On pourra voir aussi que ce dernier s'avança trop avant sans être assuré de secours, & perdit, par son imprudence, l'armée du Nord; ce qui fut une des principales causes de la perte des Colonies.

La conduite des grands armemens qui étoient nécessaires pour exécuter le plan dont nous venons de parler, fut confiée à Milord Howe, & au Chevalier son frère. Le premier fut fait Amiral de la flotte, & le second, General en chef de l'armée. Si les forces de terre, employées à ce service, avoient pu être réunies au commencement de la campagne, elles mon-

toient à trente-cinq mille hommes, dont treize mille étoient Heſſois & Waldeckers. Une pareille armée d'Européens n'avoit jamais paru auparavant dans le nouveau-monde. Si l'on conſidère d'ailleurs qu'elle avoit une artillerie formidable, des proviſions de guerre en abondance, & que les troupes étoient bien diſciplinées, on avouera que la réduction de l'Amérique paroiſſoit inévitable; ſur-tout ſi l'on fait réflexion que les forces du Congrès ne conſiſtoient qu'en une milice ſans expérience, & peu diſciplinée, qui avoit été levée à la hâte; qu'elles manquoient d'Officiers expérimentés, & que les munitions n'étoient pas fort abondantes. 1776.

Le Général & l'Amiral étoient auſſi Commiſſionnaires pour rétablir la paix, & avoient le pouvoir d'accorder des pardons à ceux qui mériteroient la faveur du Roi; de ſorte que d'une main ils portoient l'olivier, & de l'autre le fer & le feu.

Le Chevalier Howe, après avoir reſté deux mois à Halifax, en attendant les ſecours d'Angleterre, commença à s'impatienter. Il eſt vrai, que ſa ſituation n'étoit pas agréable. Il ſe trouvoit dans un pays peu capable de lui fournir les

1776. provisions dont il avoit besoin, & où il n'y avoit pas même de place pour loger les soldats ; car ces derniers restèrent à bord pendant tout ce tems-là. C'est pourquoi, sans attendre l'arrivée de son frère, & des renforts qu'il lui amenoit, il partit d'Halifax avec l'Amiral Shuldam, & toute la flotte, le 10 de Juin, & arriva vers la fin du mois à *Sandy-Hook*. Ce promontoire est situé à l'entrée de ce confluent de criques, de rades & de baies, formé par les isles de la Nouvelle York, des Etats, & de *Long-Island*, par le continent des deux côtés, & par la rivière de *Rareton*, & celle du Nord ou d'Hudson.

Dans leur passage, ils furent joints par six bateaux de transport, chargés de montagnards Ecossais, qui avoient été séparés de la grande flotte de Milord Howe : d'autres tombèrent, cependant, entre les mains des corsaires Américains, qui prirent quatre cens cinquante soldats dans différens navires.

Le Chevalier trouva l'isle de la Nouvelle York extrêmement bien fortifiée, & défendue par une artillerie formidable dans les endroits où il étoit possible de débarquer. L'étendue de

Long-Island ne permettoit pas qu'elle fût si bien gardée ; mais elle étoit, néanmoins, en état de défense, & il y avoit un camp à l'extrémité la plus voisine de la Nouvelle York. Les Colons avoient, outre cela, élevé des ouvrages sur les endroits les plus accessibles de la côte, & pris possession de tous les passages qu'il y avoit dans l'isle. 1776.

L'isle des Etats, ou *Staten-Island*, étant de moins de conséquence, les Américains n'y avoient pas fait attention. Le Général jugea a-propos d'y débarquer pour attendre son frère, ce qu'il fit sans opposition, à la grande satisfaction de ceux des habitans qui étoient du parti du Gouvernement, qui avoient beaucoup souffert à cause de leur loyauté. Les troupes furent distribuées dans les villages, où elles trouvèrent abondance de rafraîchissemens, chose dont elles avoient besoin.

A *Sandy-Hook* le Gouverneur Tryon avoit joint le Chevalier avec plusieurs Gentilshommes, qui s'étoient réfugiés avec lui à bord d'un vaisseau, & l'avoit informé de l'état & de la disposition de la province, ainsi que des forces de l'ennemi,

1776. A *Staten-Island* il fut auſſi joint par environ ſoixante Royaliſtes de la Nouvelle Jerſey, qui vinrent pour prendre les armes en faveur du Gouvernement. Il incorpora, outre cela, deux cens miliciens dans cette petite iſle, ce qui donna lieu de croire que, lorſque l'armée ſeroit en état de marcher dans le pays pour protéger les ſujets bien affectionnés, le nombre de ceux qui la joindroient ſeroit ſi grand qu'il ſeroit impoſſible aux Républicains de réſiſter. Cette eſpérance fut, néanmoins, trompée, comme nous le verrons dans la ſuite.

L'Amiral Howe arriva à Halifax environ quinze jours après le départ de ſon frère, d'où il fit auſſi-tôt voile pour *Staten-Island*, où il arriva le 14 de Juillet. Son premier ſoin fut d'envoyer à terre une lettre circulaire, adreſſée à tous les anciens Gouverneurs des Colonies, dans laquelle il les informoit de ſes pouvoirs, & les prioit de les rendre auſſi publics qu'il étoit poſſible pour l'information du peuple.

Cette lettre contenoit auſſi une déclaration, par laquelle il inſtruiſoit les Colons du pouvoir que le Gouvernement lui avoit donné, ainſi qu'à ſon frère, d'accorder des pardons à ceux qui, ayant

oublié leur fidélité, s'étoient joints avec les sujets rebelles de sa Majesté Britannique, pourvu qu'ils rentrassent dans le devoir. 1776.

Dans cette déclaration il montroit, outre cela, le droit qu'il avoit de donner la paix à telle ou telle colonie, province, ville, ou autre place, qui reconnoîtroit son erreur; & qu'en conséquence elle cesseroit d'être sujette aux derniers actes du Parlement. Il promettoit aussi d'avoir beaucoup d'égards pour les personnes qui contribueroient à rétablir la tranquillité publique.

Ces papiers, ayant été sur-le-champ envoyés au Congrès par M. Washington, furent aussi-tôt publiés dans tous les papiers de nouvelles, avec une préface de cette Assemblée. Dans cette préface il est dit, que la déclaration des Commissionnaires a été publiée, afin de faire voir au peuple des Provinces-Unies la nature de leur commission, & les termes de réconciliation, dans l'attente desquels il avoit si long-tems été amusé par la Cour de Londres; que le petit nombre qui avoit encore quelque espérance dans la justice & la modération de cette Cour, pouvoit alors être convaincu qu'il n'y avoit que la

1776. valeur des Américains qui fût capable de conserver leur liberté.

Milord Howe envoya, outre cela, plusieurs lettres à terre, & entr'autres une, adressée à G. Washington, Ecuyer, que ce Gentilhomme refusa de recevoir, parce qu'on ne fesoit pas mention du rang qu'il tenoit dans le service des Provinces-Unies. Le Congrès approuva hautement cette conduite, & ordonna, qu'à l'avenir leurs Officiers ne reçussent aucune lettre, ou autres papiers des ennemis, à moins que leur qualité ne fût mentionnée dans l'adresse.

A la fin M. Paterson, Aide-Major-Général, fut envoyé à la Nouvelle York par le Chevalier Howe, avec une lettre adressée à G. Washington, Ecuyer, &c. &c. &c. Ce Général le reçut avec la plus grande politesse, & ne voulut pas même qu'on lui bandât les yeux pour passer par les fortifications, comme cela s'observe d'ordinaire. M. Paterson lui dit, que les deux Commissionnaires étoient extrêmement fâchés des difficultés qui s'étoient élevées au sujet de l'adresse d'une lettre, l'assura qu'ils avoient beaucoup d'estime pour sa personne, & qu'ils n'avoient pas dessein de manquer au respect dû à

ſon rang ; il ajouta qu'il eſpéroit que les *&* 1776.
cætera ne laiſſeroient plus aucun empêchement à leur correſpondance. M. Waſhington repliqua qu'une lettre adreſſée à une perſonne en place au ſujet des affaires publiques devoit indiquer ſa qualité, qu'autrement on pourroit la regarder comme une lettre particulière ; qu'il étoit vrai que les *&* *cætera* renfermoient tout ; mais qu'on pouvoit auſſi les interpréter de quelle manière on vouloit, & qu'il ne recevroit pas une lettre, qui lui étoit adreſſée comme à un particulier, touchant les affaires de l'Etat.

Ils eurent enſuite une longue conférence au ſujet des priſonniers de part & d'autre, & des plaintes réciproques qui avoient été faites de leur mauvais traitement. L'Aide-Major-Général parla auſſi de l'étendue des pouvoirs des deux frères, & témoigna qu'ils ſeroient des plus charmés de rétablir l'harmonie. Il dit enſuite, qu'il eſpéroit que cette viſite ſeroit le premier pas vers la paix. On lui fit réponſe, entre autres choſes, qu'il paroiſſoit que l'autorité des Commiſſionnaires ne s'étendoit qu'à accorder des pardons ; que ceux qui n'avoient point commis de crimes n'avoient pas beſoin de pardon, & que les Colons ne feſoient que défen-

1776. dre des droits inconteſtables. Le Général reçut M. Paterſon avec toute la parade militaire, & la plus grande politeſſe fut obſervée de part & d'autre.

Quelque tems avant l'arrivée de la flotte, les Républicains avoient découvert des complots à la Nouvelle York, & à Albany, en faveur du Gouvernement Britannique. Il y eut pluſieurs exécutions à ce ſujet: un grand nombre des conſpirateurs fut mis en priſon; & d'autres, abandonnant leurs maiſons dans la crainte d'être punis, furent condamnés comme ennemis de leur patrie, & leurs biens furent confiſqués. La déclaration d'indépendance avoit alors été publiée dans toutes les Colonies, où on l'avoit reçue avec les plus grandes démonſtrations de joie. Tant de confiance à la veille d'une invaſion marquoit, ou beaucoup de préſomption, ou une connoiſſance parfaite des reſſources du pays, ou une certitude de recevoir du ſecours des Puiſſances étrangères.

La première diviſion d'Heſſois & des troupes Anglaiſes fit voile pour Halifax, de même que Milord Howe, ignorant le départ du Chevalier. Par ce moyen le mois d'Août étoit conſidérablement

ſidérablement avancé avant qu'elle arrivât à *Staten-Iſland.* Les deux frères furent joints à-peu-près dans le même tems par le Chevalier Parker, & le Général Clinton, & par pluſieurs autres régimens, venant de la Floride & des Iſles. 1776.

Toutes les forces étant alors raſſemblées, excepté la moitié des Heſſois que l'on n'attendoit pas de ſi-tôt, il fut réſolu d'attaquer *Long-Iſland*, cette entrepriſe paroiſſant plus praticable qu'une attaque ſur la Nouvelle York, & cette iſle étant capable par elle-même de faire ſubſiſter une armée.

La flotte ayant pris des meſures néceſſaires pour couvrir la deſcente, l'armée débarqua le 22 Août, ſans oppoſition, auprès d'Utrecht, & de Graveſend au Sud-Oueſt de l'iſle, & près de la partie la plus étroite du canal qui la ſépare de *Staten-Iſland.*

Le Général Putnam étoit alors campé à une place appellée *Brook-Lyn*, à l'extrémité ſeptentrionale, ayant à gauche ce qu'ils appellent la Rivière de l'Eſt, qui ſépare *Long-Iſland* de la Nouvelle York ; à ſa droite un terrein marécageux, qui s'étendoit juſqu'à *Gowan's-Cove*, &

1776. derrière lui la Baie & l'Isle du Gouverneur (*Governor's-Island*). Ses ouvrages mesuroient la largeur d'une petite presqu'isle. Les armées étoient séparées par une chaîne de montagnes couvertes de bois, qui prennent de l'Orient à l'Occident, & sont appellées par les gens du pays les Hauteurs de Guana. Pour aller droit à l'ennemi, les Anglais étoient obligés de passer par un village nommé *Flat-Bush*, où commençoient ces montagnes, & près duquel étoit un passage des plus importans. Dans sa marche, l'armée avoit l'extrémité septentrionale de l'isle à sa gauche, la méridionale à sa droite, & *Flat-Bush* étoit presque au centre. M. Putnam avoit envoyé plusieurs détachemens sur les hauteurs pour garder les passages; &, si les Officiers employés à ce service avoient été habiles & vigilans, il auroit été très-difficile aux Bretons de pouvoir pénétrer.

L'aile gauche, qui s'étendoit jusqu'à la côte, étoit commandée par le Géneral Grant; les Hessois, commandés par le Général Heister, étoient au centre; & le gros de l'armée, sous le commandement de M. Clinton, de Milord Percy, & de Milord Cornwallis, s'avança à la droite vers la côte méridionale, jusqu'à un endroit qu'on appelle *Flat-Land*.

Tout étant préparé pour forcer les hauteurs, & marcher vers les lignes de l'ennemi, M. Clinton, à la tête de l'avant-garde, qui étoit composée de l'infanterie légère, des grenadiers, & des chevaux légers, & Milord Cornwallis, avec le corps de réserve, soutenu de quatorze pièces de canons, commencèrent leur marche le 26 au soir; &, après avoir passé par cette partie du pays qu'on appelle les *New-Lots*, arrivèrent sur le grand-chemin de Bedford à la Jamaïque, qui croise les montagnes, où, tournant à gauche vers la première de ces places, ils prirent possession d'un passage important, qui, par la négligence des Généraux Américains, n'étoit pas gardé. Milord Percy, avec le gros de l'armée, & dix pièces de campagne, suivoit l'avant-garde à une certaine distance; &, le chemin étant ainsi ouvert, toutes les troupes passèrent les hauteurs sans bruit & sans opposition, & descendirent par la ville de Bedford dans le plat pays, qui étoit entre les montagnes & les lignes du Général Putnam. 1776.

L'action commença de bonne heure le matin du 27 à *Flat-Bush*, où étoient les Hessois, & sur la côte septentrionale, où commandoit M. Grant. Il y eut pendant quelques heures un feu continuel d'artillerie & de mousqueterie

1776. bien ſoutenu de part & d'autre. En même tems les vaiſſeaux firent pluſieurs mouvemens à la gauche, & attaquèrent une batterie à *Red-Hook*, non-ſeulement pour attirer l'attention de l'aile droite de l'armée des Américains, qui étoit engagée avec le Général Grant, mais pour les empêcher de s'appercevoir du danger où étoit leur gauche & leur arrière-garde. Ceux qui étoient oppoſés aux Heſſois furent les premiers informés de la marche de l'armée Anglaiſe, & conſéquemment du danger où ils ſe trouvoient d'être entourés. C'eſt pourquoi ils commencèrent à ſe retirer en bon ordre avec leur artillerie, afin de regagner leur camp; mais il étoit déjà trop tard; ils furent interceptés par les Anglais, qui les attaquèrent avec furie, & les firent retourner dans les bois, où ils retrouvèrent les Heſſois, & furent tantôt chaſſés par l'infanterie légère, & tantôt par les dragons. Dans ces circonſtances déſeſpérées, entourés de preſque toute l'armée ennemie, quelques-uns de leurs régimens paſsèrent ſur le corps aux Anglais, & regagnèrent leurs lignes; d'autres, qui n'étoient pas moins braves, périrent dans cette entrepriſe; & d'autres ſe tinrent dans les bois, & échappèrent. La nature du terrein occaſionna une infinité d'eſcarmouches, qui durèrent toute la journée.

La manière dont cette petite armée Américaine se trouva environnée prouve bien l'ignorance des Officiers qui la commandoient. Leur droite, qui étoit opposée à M. Grant, fut si long-tems à être informée de ce qui se passoit à la gauche, qu'elle fut interceptée dans sa retraite par une partie de ces troupes Anglaises qui avoient passé les hauteurs à Bedford, & qui, dans la matinée, avoient traversé toute l'étendue de pays, occupée par les Colons. Ceux qui ne purent gagner les bois furent obligés de se jetter dans ce terrein marécageux à *Gowan's-Cove*, dont nous avons déjà parlé, où plusieurs se noyèrent, & d'autres périrent misérablement dans la boue. Il y en eut beaucoup, cependant, qui parvinrent par-là jusqu'au camp, quoique le feu de l'ennemi les incommodât terriblement. 1776.

On fait monter leur perte dans cette action à trois mille hommes, y comptant mille prisonniers. Presque tout un régiment de jeunes gens de famille de la province de Maryland y fut taillé en pièces. Cette défaite les découragea beaucoup. Ils avoient perdu un grand nombre de leurs plus braves compagnons, & ils perdirent aussi cet esprit de confiance en leur propre valeur, qui est si nécessaire à la victoire.

1776. De nouveaux ſoldats, pleins de courage, & dans toute la vigueur de l'âge, peuvent à peine concevoir que la diſcipline & la connoiſſance de l'art militaire ſoient capables de donner tant d'avantage à de vieilles troupes. Dans cette perſuaſion, s'ils ſont commandés par des Officiers habiles, ils feront, ſans doute, des prodiges; car, n'étant pas capables de comprendre le danger, & n'ayant pas encore éprouvé les peines que cauſent les bleſſures, ils ſont ordinairement plus hardis & plus téméraires que les vétérans. Si, au contraire, ils trouvent, comme dans l'affaire préſente, que le courage & la force ne ſont d'aucune utilité; & que, tandis qu'ils font les plus grands efforts, ils ſont défaits & détruits par des moyens qu'ils ne ſauroient comprendre, ils commencent alors à perdre la confiance qu'ils avoient en leur bravoure, & attribuent un pouvoir irréſiſtible à la diſcipline & à la connoiſſance de l'art militaire qu'ils n'ont pas. Cela eſt cauſe qu'ils agiſſent enſuite avec crainte, & il faut du tems pour leur faire recouvrer l'eſprit d'entrepriſe qu'ils poſſédoient auparavant.

Les Généraux Américains, pour pallier les fautes qu'ils commirent dans cette action, diſent, qu'ils furent mal informés du nombre des enne-

mis qui débarquèrent, & qu'il y eut de la trahison de la part de ceux qui avoient ordre de garder les défilés. Quelles que soient les causes de leur défaite, il est certain qu'un corps d'environ quatre mille hommes fut entouré de toute l'armée Anglaise. M. Sulivan, Major-Général, & les Brigadiers-Généraux, Milord Sterling & Udel, avec dix autres Officiers de l'Etat-Major, furent faits prisonniers. La perte des Anglais & des Hessois ne fut pas considérable. Ils n'eurent que trois cens cinquante hommes de tués & de blessés, un Officier & quelques soldats de faits prisonniers. L'armée victorieuse campa le même soir en face des lignes de l'ennemi. 1776.

On dit que le Général Washington fit entendre un cri douloureux, quand il vit la ruine inévitable dans laquelle une partie de ses meilleures troupes étoit enveloppée. Il n'y avoit alors rien autre chose à faire que de sauver le reste de l'armée, qui étoit à *Long-Island.* Il savoit que le pouvoir supérieur de l'artillerie des Royalistes feroit bientôt taire les batteries des Colons, & que, si leurs lignes étoient forcées, ce qui paroissoit très-probable dans l'état de découragement où ils étoient, & d'ailleurs étant inférieurs en nombre & en

1776. discipline à leurs ennemis, ils feroient tous tués, ou faits prisonniers.

S'il leur envoyoit du secours de la Nouvelle York, il risquoit de perdre cette isle, qui étoit déjà menacée de tous côtés par la flotte. Outre cela, les vaisseaux de guerre n'attendoient qu'un vent favorable pour entrer dans la rivière de l'Est, ce qui auroit coupé toute communication entre les deux isles. Dans cette situation critique, il n'y eut plus d'autre ressource qu'une retraite, & il n'étoit pas bien facile de la faire en présence d'une armée victorieuse, campée en face de leurs ouvrages. M. Washington entreprit, cependant, cette retraite pénible, & l'exécuta avec beaucoup d'habileté.

La nuit du 29, les troupes quittèrent leur camp, & marchèrent avec leur bagage, leurs provisions, & une partie de leur artillerie, vers le rivage, où elles s'embarquèrent, & passèrent à la Nouvelle York, avec tant d'ordre & de silence, que les Anglais n'en eurent pas la moindre connoissance. Ils furent surpris le lendemain matin de voir les lignes abandonnées, & l'arrière-garde dans leur passage, mais hors de danger. Ceux qui sont instruits de la difficulté,

de l'embarras, du bruit, & du tumulte, que 1776.
cause, même pendant le jour, un mouvement de cette nature, & lorsqu'il n'y a point d'ennemis en présence, seront les premiers à avouer que cette retraite est digne d'admiration.

Quelque tems après que les Américains eurent quitté *Long-Island*, Milord Howe envoya M. Sulivan sur sa parole au Congrès avec un message, dont voici l'esprit:

Il dit que, quoiqu'il ne fût point autorisé à traiter avec cette Assemblée comme telle, il seroit, cependant, bien-aise de conférer avec quelques-uns de ses Membres, qu'il considéroit alors comme particuliers, & qu'il se rendroit pour cet effet en tel endroit qu'ils jugeroient à-propos; que lui & son frère avoient plein pouvoir de compromettre les différens qui subsistoient entre la Grande-Bretagne & ses Colonies à des conditions avantageuses aux deux nations, & que c'étoit pour obtenir ces pouvoirs qu'il avoit resté si long-tems en Angleterre, ce qui étoit cause qu'il n'étoit point arrivé avant la déclaration d'indépendance; qu'il souhaitoit que ces disputes fussent terminées à présent, parce qu'il n'y avoit point encore eu d'affaire décisive, & qu'on ne pouvoit point dire que l'une ou

1776. l'autre eût été forcée à en venir à un accommodement; que, si le Congrès étoit disposé à traiter, on lui accorderoit bien des choses qu'il n'avoit pas encore demandées, & que, si, dans la conférence, il y avoit lieu de compter sur un accommodement, l'autorité de cette Assemblée seroit probablement reconnue.

Les Membres du Congrès firent réponse, qu'étant les Représentans des provinces libres & indépendantes de l'Amérique, ils ne pouvoient envoyer aucun de leurs Membres pour conférer avec lui comme particuliers; mais que, pleins du désir de rétablir la paix à des conditions raisonnables, ils enverroient un Comité de leur Corps, pour savoir s'il avoit pouvoir de traiter avec des personnes autorisées du Congrès, pour s'informer de son autorité, & pour entendre les propositions qu'il avoit à faire.

Le Docteur Franklin, M. John Adams & M. Rutledge ayant été choisis par le Congrès pour cet objet, allèrent trouver Milord Howe à *Staten-Island*. Le rapport que ces Envoyés firent ensuite au Congrès est à-peu-près ce qui suit:

« Après tout, il n'a point paru à votre « Comité que la commission de Sa Grandeur

" contienne aucune autre autorité que celle 1776.
" d'accorder des pardons, & de déclarer l'Amé-
" rique entière, ou en partie, dans la paix du
" Roi; car, quant au pouvoir dont Milord
" fait mention, de s'informer de l'état des Co-
" lonies, de conférer & de consulter avec qui
" bon lui semblera, & d'informer ensuite les
" Ministres du résultat de ces conférences qui,
" pourvu que les Colonies se soumettent, pour-
" ront faire, ou ne pas faire, selon qu'ils le
" jugeront à-propos, des changemens dans les
" instructions qu'ils ont données aux différens
" Gouverneurs, ou proposer au Parlement la
" révocation des actes dont on se plaint; vo-
" tre Comité a cru que les effets d'un tel pou-
" voir sont trop précaires pour que l'Améri-
" que puisse compter là-dessus, si même elle
" étoit encore dans son état de dépendance."

Il n'y eut plus alors d'espoir de réconciliation, & les deux frères poussèrent la guerre avec vigueur. L'armée Royale n'étant plus séparée de la Nouvelle York que par la rivière de l'Est, les troupes étoient impatientes de la traverser. Elles se postèrent en conséquence le long de la côte, & élevèrent des batteries pour répondre à celles des Républicains. Une flotte de plus de trois cens voiles, y compris les trans-

1776. ports, couvroit la surface des eaux, tandis que les vaisseaux de guerre tournant autour de l'isle, la menaçoient de tous côtés, & étoient continuellement engagés avec quelques-unes des batteries qui la défendoient. Les petites isles, qui sont entre les deux rivages, étoient des objets perpétuels de contestation, jusqu'à ce qu'enfin les Royalistes, à l'aide des vaisseaux & d'une artillerie bien servie, s'emparèrent de celles qui étoient les plus nécessaires à leurs opérations futures. Ainsi il y eut pendant plusieurs jours une furieuse canonnade, de sorte que les Républicains, qui venoient d'échapper du plus grand danger, eurent à peine le tems de revenir de leurs appréhensions.

Tout étant enfin prêt pour une descente, les vaisseaux de guerre firent plusieurs mouvemens dans la rivière du Nord, pour attirer l'attention de l'ennemi de ce côté-là. D'autres endroits étoient également menacés, de sorte que les Américains étoient dans la plus grande incertitude de la place que l'on avoit dessein d'attaquer. Comme les Anglais s'étoient emparés de l'isle de Montrésor, près d'*Hell-Gate* (ou Porte d'Enfer), & y avoient élevé une batterie, pour en faire taire une que les Républicains avoient à *Hoarn's-Hook*, il paroissoit qu'ils

avoient dessein de débarquer de ce côté-là, qui est environ au centre de l'isle de la Nouvelle York. 1776.

(Le 25 de Septembre) Pendant que les Colons étoient dans cette incertitude, la première division de l'armée, sous le commandement de MM. Clinton, Cornwallis, Vaughan, Leslie & Donop, s'embarqua dans la baie de *New-Town*, qui s'enfonce fort avant dans *Long-Island*, où elle ne pouvoit point être vue de l'ennemi. Ces Officiers ayant ensuite la protection de cinq vaisseaux de guerre, quand ils entrèrent dans la rivière, s'avancèrent vers la baie de Kepp, où étant moins attendus que dans aucune autre place, les préparations n'étoient point si considérables pour s'opposer à leur descente. Il y avoit néanmoins des fortifications & des troupes; mais le feu continuel des navires leur fit bientôt abandonner leurs ouvrages, & les Anglais débarquèrent sans opposition.

Les Américains quittèrent aussi-tôt la ville capitale, qui porte le nom de l'isle, & leurs postes de ce côté-là, & se retirèrent vers la partie septentrionale, où étoit leur principale force. Ils abandonnèrent aussi leur artillerie, leurs provisions de guerre, & leur bagage. Il y eut dif-

1776. férentes escarmouches, dans lesquelles ils eurent plusieurs hommes de tués & de faits prisonniers ; en un mot, ce fut plutôt une fuite précipitée qu'une retraite. Leur conduite fit voir qu'ils n'avoient pas encore oublié leurs dernières pertes, & leurs gazettes mêmes avouent que plusieurs régimens se comportèrent mal.

Les Colons ainsi dispersés, les Anglais prirent possession de *New-York* (*), & campèrent vers le centre de l'isle, ayant leur droite à *Hoarns-Hook* vers le rivière de l'Est, & leur gauche près de *Blooming-Dale* vers la rivière du Nord, occupant de cette manière toute la largeur de l'isle, qui est d'environ une demi-lieue. Sa longueur est de cinq lieues & un quart. Les Américains étoient bien fortifiés à la partie septentrionale de la Nouvelle York, où ils avoient élevé des ouvrages considérables, sur-tout à *King's-Bridge* (Pont Royal), par le moyen des-

(*) La province de la Nouvelle York est en partie sur le continent, & en partie composée d'isles, dont la plus considérable s'appelle la Nouvelle York. La capitale de cette isle porte aussi le même nom ; c'est pourquoi, pour empêcher que l'isle ne fût confondue avec la capitale, nous avons jugé à-propos d'appeller cette dernière, comme les Anglais, *New-York*.

quels ils gardoient leur communication ouverte avec le continent, où il y avoit auſſi des fortifications redoutables, de ſorte que ce paſſage paroiſſoit à toute épreuve. Leurs premières lignes étoient ſur les hauteurs d'Harlem. Le paſſage de Macgowan & les hauteurs de Morris étoient entr'elles & *King's-Bridge*, & pouvoient être défendues contre une force ſupérieure. Dans cette poſition des deux armées, les eſcarmouches furent fréquentes, & quelques petits ſuccès de la part des Colons les firent peu à peu récouvrer leur première confiance. 1776.

Le 20 de Septembre, environ cinq jours après que le Chevalier Howe ſe fut rendu maître de *New-York*, quelques incendiaires, qui étoient reſtés exprès dans la ville, profitant d'un tems ſec, & d'un vent gaillard, y mirent le feu en pluſieurs endroits à minuit, afin qu'elle ne fût d'aucune utilité aux vainqueurs. Près d'un tiers de cette belle ville fut réduit en cendres, & il n'y eut que l'activité des ſoldats & des matelots qui fût capable de ſauver le reſte. Pluſieurs des malheureux, que l'enthouſiaſme de la liberté avoit excité à cette action, ayant été découverts, furent jettés dans les flammes qu'ils avoient allumées.

1776. Le Général, voyant qu'il étoit des plus dangereux d'attaquer les Colons du côté de la Nouvelle York, forma enfin un plan d'opérations pour les obliger à quitter leur position, ou pour les mettre dans le plus grand danger, s'ils s'obstinoient à la garder. Pour cet effet il fit embarquer, le 12 d'Octobre, la plus grande partie de l'armée dans des bateaux plats, & entreprit de la faire passer par *Hell-Gate*, qui forme une communication avec la rivière de l'Est, & ce qu'on appelle la Sonde, passage extrêmement dangereux; mais qui lui réussit. Les troupes débarquèrent à *Frog's-Neck*, près de la ville de *West-Chester*, qui est située sur cette partie du continent de la Nouvelle York qui joint à la province de Connecticut.

Milord Percy resta avec trois brigades dans les lignes d'Harlem, pour couvrir *New-York*. Plusieurs Officiers expérimentés pensent que M. Washington devoit alors l'attaquer, & qu'il fit une grande faute en manquant cette occasion. Il faut observer, cependant, que la flotte qui entouroit cette petite isle qui n'a qu'une demi-lieue de large, auroit été capable de protéger les Anglais. Cette flotte leur fut de la plus grande utilité dans le cours de cette campagne,

&

& contribua plus qu'autre chose au succès de leurs opérations. 1776.

L'armée fut obligée de rester quelques jours à *Frog's-Neck*, pour attendre l'arrivée des provisions, & d'un renfort que l'on tiroit de *Staten-Island*. Elle marcha ensuite, par *Pelham's-Manor*, à la Nouvelle Rochelle, qui est située sur la côte de la Sonde, nom du canal qui sépare *Long-Island* du continent. Le Chevalier fut ici joint par quelques chevaux légers, venant d'Irlande, par la seconde division d'Hessois, commandée par le Général Knyphausen, & par un régiment de Waldeckers.

Le but de cette expédition étoit de couper la communication entre le Général Washington & les Colonies qui sont à l'Est; &, si cette manœuvre n'étoit pas capable de lui faire donner bataille, de l'enfermer dans ses fortifications à l'extrémité septentrionale de la Nouvelle York. Les Royalistes étoient déjà maîtres de la grande route de Connecticut, & de Boston, sur la côte; mais pour gagner l'autre, il falloit s'avancer vers les *White-Plains*, montagnes remplies de pierres, qui conduisent à un pays encore plus escarpé, & plus difficile. Il fut, néanmoins, résolu de marcher, & les Hessois furent laissés

1776. à la Nouvelle Rochelle, avec le régiment de Waldeck, afin de conſerver les communications, & de recevoir les proviſions qu'on y attendoit.

M. Waſhington s'apperçut du danger où il alloit ſe trouver. Il vit bien que, s'il continuoit dans ſa poſition, il ſeroit à la fin forcé de confier le ſort de l'Amérique à l'évènement incertain d'une bataille. Il avoit d'ailleurs tout lieu d'appréhender une défaite, &, en ce cas, il n'y avoit plus de retraite. Ses troupes étoient en fort mauvais état, & découragées : le manque de ſel & d'autres proviſions, joint à la ſévérité du ſervice, avoit cauſé beaucoup de maladies. Il fit donc un grand mouvement, & forma une ligne de petits camps détachés, qui occupoient toutes les hauteurs, depuis la colline de Valentine, qui eſt auprès de *King's-Bridge*, juſqu'aux *White-Plains*, & juſqu'à l'autre grande route de Connecticut. Dans cette poſition, il feſoit face à toute la ligne de l'armée ennemie, ayant devant lui la rivière de Brunx, & à quelque diſtance par derrière celle du Nord. Par ce moyen, le chemin étoit ouvert pour faire paſſer ſon bagage, & ſes proviſions, dans les pays élevés. Il laiſſa garniſon dans le fort Waſhington, dans les lignes d'Harlem, & à *King's-Bridge*.

Cette position fit que le Chevalier Howe 1776.
s'avança avec beaucoup de précaution, & fort lentement. Cela n'empêcha pas, cependant, que plusieurs partis Américains ne passassent la rivière de Brunx, afin de le harasser dans sa marche.

Lorsque les Anglais furent près des *White-Plains*, les Colons quittèrent leurs camps détachés, & joignirent leur gauche, qui étoit sur ces hauteurs, où ils campèrent en face des ennemis.

Le 28 d'Octobre, tout étant préparé pour engager M. Washington à une bataille, l'armée Anglaise marcha de grand matin en deux colonnes vers les *White-Plains*. Sur les onze heures, les troupes légères, & les chasseurs Hessois, ayant obligé les postes avancés des ennemis de regagner leurs lignes, l'armée se forma, ayant sa droite sur la route de Mamoroneck à environ un quart de lieue du centre, & sa gauche vers la rivière de Brunx, à-peu-près à la même distance du camp.

Des partis Américains étoient en possession d'un poste avantageux, séparé de leur grande armée par la rivière de Brunx, & qui en cou-

1776. vroit la droite. Ceux qui occupoient ce poſte, avoient auſſi en front cette même rivière, qui, par le moyen d'un détour, les défendoit de la gauche de l'armée Angloiſe. Comme ce poſte étoit de la dernière conſéquence au Général Howe pour attaquer les ennemis en flanc, il détacha M. Leſlie, à la tête d'une brigade, & le Colonel Donop avec les grenadiers Heſſois, pour les déloger. Avant cette attaque, le Colonel Halle avoit reçu ordre de paſſer la Brunx, avec un corps d'Heſſois, & de prendre une poſition d'où il pouvoit incommoder les ennemis en flanc, tandis qu'ils ſeroient engagés avec les autres troupes, dont nous avons parlé. Ceux-ci, après avoir paſſé la rivière avec difficulté, ſe formèrent ſous le feu des Américains, montèrent enſuite à leurs retranchemens, & les chaſsèrent de leurs ouvrages.

Ce combat continua, néanmoins, juſqu'au ſoir, & ne fut pas mal ſoutenu de la part des Républicains. Ce poſte étant gagné, les grenadiers Heſſois eurent ordre de s'avancer ſur les hauteurs à une portée de canon des retranchemens des Américains, & deux autres brigades campèrent derrière eux pour les ſoutenir. La droite & le centre de l'armée gardèrent le terrein où les troupes s'étoient formées. Dans

cette position, elles passèrent la nuit, dans l'intention d'attaquer les retranchemens de l'ennemi le lendemain matin. 1776.

Aussi-tôt que le jour parut, on découvrit que M. Washington avoit reculé son camp pendant la nuit, & en avoit considérablement fortifié les lignes. Cela fut cause qu'on différa l'attaque, & qu'on attendit des renforts : lorsqu'ils furent arrivés, le Chevalier Howe se prépara encore une fois à attaquer l'ennemi le dernier jour du mois d'Octobre de grand matin ; mais une pluie continuelle, qui tomba durant toute la nuit & toute la matinée, empêcha que ce dessein ne fût mis en exécution.

En même tems, le Général Américain, qui n'avoit nullement dessein de risquer une bataille, tant qu'il seroit possible de l'éviter, & qui, comme un autre Fabius, regardoit les délais comme autant de victoires, qui savoit d'ailleurs que les escarmouches, dans lesquelles il n'avoit rien à craindre, étoient plus propres à aguerrir ses soldats qu'une action générale, dans laquelle il pouvoit tout perdre, décampa la nuit du 1 de Novembre, après avoir mis le feu au fourage, & aux maisons, qui étoient près de ses lignes,

1776. Il prit ensuite poste dans un terrein plus élevé, dans le district de *North-Castle.*

Le Général Howe voyant que les Républicains n'avoient point envie de combattre, & que la nature du pays ne lui permettoit pas de les y forcer, résolut de ne plus perdre de tems à une poursuite inutile, & de les déposséder des forts qu'ils occupoient dans l'isle de la Nouvelle York, chose qu'ils ne pouvoient alors empêcher. Dans ce dessein, le Général Knyphausen passa de la Nouvelle Rochelle à *King's-Bridge*, d'où il entra dans l'isle, & prit poste au Nord du fort Washington, où les ennemis s'étoient retirés à son approche.

Ce fort est situé à la partie occidentale de l'isle, pas bien loin de *King's-Bridge*, & vis-à-vis le fort Lee, dont il est séparé par la rivière du Nord, le dernier étant dans la province de Jersey. Il est fort peu considérable, & n'est pas dans le cas de soutenir bien long-tems le feu d'une artillerie bien servie. Sa situation est, néanmoins, avantageuse, & il est difficile de s'en approcher.

L'armée Anglaise, ayant retournée à petites journées le long de la rivière du Nord, campa,

le 13 de Novembre, sur les hauteurs de Fordham, ayant la rivière de ce nom à sa droite, & la Brunx à sa gauche. Tout étant ensuite préparé pour l'attaque du fort, M. Magaw, qui en étoit Commandant, fut sommé de se rendre; mais il répondit, qu'il étoit disposé à le défendre jusqu'à la dernière extrémité. Là-dessus le Chevalier Howe, pour ne point perdre de tems par des approches régulières, résolut de lui donner un assaut général. La garnison étoit d'environ trois mille hommes, & occupoit des postes avantageux autour de la place où elle avoit élevé des ouvrages. 1776.

Le 16, quatre attaques furent faites en même tems ; la première au Nord étoit conduite par le Général Kniphausen, à la tête de deux colonnes d'Hessois & de Waldeckers ; la seconde à l'Est, par le Brigadier-Général Mathew, à la tête de quatre bataillons de troupes Angloises, soutenus de deux bataillons de grenadiers, & d'un autre régiment, commandés par Milord Cornwallis. Ces troupes traversèrent la rivière de l'Est dans des bateaux plats, après avoir élevé des batteries sur le rivage opposé, pour couvrir leur passage, & incommoder les Américains, dont les ouvrages s'étendoient jusqu'au bord de l'eau La troisième attaque fut faite par Milord

1776. Percy, à la partie méridionale de l'iſle ; & la quatrième, qui n'étoit qu'une feinte, fut conduite par le Lieutenant-Colonel Sterling, qui paſſa la rivière de l'Eſt entre le Brigadier Mathew & Milord Percy. Toutes ces attaques étoient ſoutenues d'une artillerie nombreuſe & bien ſervie.

Les Heſſois avoient un bois épais à paſſer, où les Américains étoient avantageuſement poſtés ; mais ils étoient en trop petit nombre pour pouvoir réſiſter pendant long-tems. Qu'on ſe figure trois mille hommes occupés à défendre tant d'ouvrages, attaqués par une armée nombreuſe & bien diſciplinée, & d'ailleurs ſans eſpoir de ſecours ; & on avouera qu'il eſt ſurprenant qu'ils ne ſe ſoient pas rendus à la première ſommation.

Les Royaliſtes firent, néanmoins, beaucoup valoir la priſe de ce fort, comme ſi elle avoit quelque choſe d'extraordinaire. Les Anglais, comme je l'ai déjà dit, ont une trop grande idée de leur propre valeur, & parlent toujours de leurs exploits avec enthouſiaſme. Qu'ils ſoient braves, perſonne ne le leur diſpute ; mais qu'ils permettent au moins aux autres habitans de la terre de l'être auſſi, & qu'ils ne monopoliſent

point dans leur petite isle toute la bravoure de l'univers. 1776.

Je prie le Lecteur d'excuser cette digression, qui est occasionnée par la relation de la prise du fort, que je n'ai pu obtenir que d'un Anglais, & dans laquelle le danger, où leurs troupes se trouvèrent exposées, me paroît exagéré. Les Hessois, dit-il, furent long-tems aux prises dans les bois avec un parti de l'ennemi. En même tems les troupes Anglaises débarquèrent, & furent exposées au feu continuel des Républicains, qui étoient derrière les arbres & les rochers ; elles ne demeurèrent, cependant, pas long-tems dans cet embarras ; car, avec leur activité ordinaire, elles gagnèrent le haut d'une montagne escarpée, dispersèrent les Américains, & permirent au reste de l'armée de débarquer sans opposition.

Pendant ce tems-là, Milord Percy, qui, de son côté, avoit emporté un poste avancé, donna ordre à M. Sterling de tâcher de débarquer, & détacha deux bataillons pour couvrir sa descente. Ce Lieutenant-Colonel fit hardiment avancer ses bateaux à travers le feu des ennemis, & gagna aussi le sommet d'une autre montagne, où il fit cent soixante-dix prisonniers, quoique les

1776. Républicains se défendissent avec beaucoup de courage.

Sur ces entrefaites, le Colonel Ralle, qui conduisoit l'aile droite des Hessois sous le Général Kniphausen, ayant forcé les Américains après une longue résistance, poussa jusqu'à leurs retranchemens, & logea sa colonne à cent toises du fort. Etant ensuite joint par le Général, qui avoit à la fin surmonté les difficultés qu'il avoit rencontrées dans les bois, la garnison se rendit prisonnière de guerre. Ce qui confirme ce que j'ai avancé plus haut, c'est qu'il est ensuite dit : la perte ne fut, cependant, pas si grande des deux côtés qu'on auroit dû l'attendre de la chaleur, de la longueur, & de la variété de l'action.

Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'on ne trouva que très-peu de poudre dans le fort; ce qui marque un manque de conduite de la part des Généraux Américains, ou qu'ils jugeoient que la place n'étoit pas tenable.

Après la prise de cette place, Milord Cornwallis passa la rivière du Nord, avec un gros détachement, pour attaquer le fort Lee, & faire plus d'impression dans les deux Jerseys; mais,

à son arrivée, il trouva que la garnison, qui étoit 1776.
de deux mille hommes, venoit de l'évacuer, ayant abandonné son artillerie, ses tentes, & ses provisions. Les Anglais, après cela, eurent le plus grand succès, & parcoururent les Jerseys, les Américains fuyant par-tout devant eux; ils étendirent ensuite leurs cantonnemens depuis la Nouvelle Brunswick jusqu'à la Delaware. S'ils avoient passé cette rivière, il n'y a point de doute qu'ils n'eussent pris Philadelphie, tant la consternation étoit grande parmi les Américains; mais ces derniers avoient fort prudemment détruit, ou caché, tous les bateaux.

Pendant ce succès dans les Jerseys, le Chevalier Howe détacha le Lieutenant-Général Clinton à la tête de quatre brigades, avec une escadre de vaisseaux de guerre, sous le commandement du Chevalier Pierre Parker, pour attaquer *Rhode-Island.* Cette entreprise réussit au-delà même de leur attente; car les Colons évacuèrent l'isle à la nouvelle de leur approche, & les Anglais en prirent possession (le 8 de Décembre) sans perdre un seul homme.

Etant maîtres de *Rhode-Island*, ils bloquèrent, par ce moyen, l'escadre de M. Hopkins, qui se trouvoit alors dans le port de la Providence,

1776. ſur le continent oppoſé. Les troupes & l'eſcadre paſsèrent l'hiver dans cette iſle, où on leur procura des proviſions en abondance. L'armée Anglaiſe avoit juſqu'ici tout emporté devant elle, tandis que celle des Américains avoit ſouffert des pertes conſidérables, tant par l'épée que par les déſertions, les maladies, & la nature même de l'engagement des ſoldats ; car les Colons ne s'engageoient que pour un an ; &, comme ils ſont ennemis de toute contrainte, ils avoient même peine à reſter ſi long-tems éloignés de leurs familles. Il n'y en avoit que très-peu qui vouluſſent contracter un nouvel engagement ; &, dans l'état de découragement où ils étoient, on ne croyoit pas qu'il fût poſſible à leurs Généraux de paroître à la tête d'une armée au commencement de la campagne ſuivante. En un mot, tout étoit favorable à la cauſe du Roi, & on s'attendoit à tout moment à la ſoumiſſion des principales Colonies.



CHAPITRE II.

RETOURNONS à présent au Canada, où 1776.
nous avons laissé le Général Carleton occupé à équiper des vaisseaux pour passer le lac Champlain. Cette entreprise étoit des plus difficiles, & devoit être exécutée par les Officiers de ce département. Le zèle, l'activité, & la constance qu'ils firent paroître en cette occasion, est vraiment digne d'estime. Il falloit, pour ainsi dire, créer une force de trente vaisseaux. Il est vrai qu'ils avoient des matériaux en abondance de la Grande-Bretagne, ce qui manquoit aux Américains ; mais il ne falloit pas moins de tems & de travail pour la construction des bâtimens. Quand on considère, outre cela, qu'on fut obligé de transporter par terre, & ensuite de traîner contre les torrens de Sainte-Therèse & de Saint-Jean trente longs bateaux, un nombre considérable de bateaux plats, une gondole de trente tonneaux, avec plus de quatre cens chaloupes, on avouera que le tout offroit une multitude de difficultés & de travaux, capable de décourager les hommes les plus intrépides. Les matelots & les soldats ne purent suffire à tous ces travaux ; les Canadiens furent forcés de quitter leurs charues, afin de les assister.

1776. Quoique ces vaiſſeaux fuſſent équipés en trois mois, la nature du ſervice demandoit encore plus de diligence; car l'hiver approchoit. Il y avoit deux lacs conſidérables à traverſer, & les forces de l'ennemi à combattre. Outre cela, il falloit ſe rendre maître des deux forts de *Crown-Point* & de Ticonderoga, qui étoient défendus par une armée formidable. La communication entre le lac Champlain, & le lac George, n'admettoit point le paſſage de ces vaiſſeaux de force, qui, après avoir réduit le premier, étoient également néceſſaires à la réduction du ſecond. En ſuppoſant même que ces deux lacs euſſent été paſſés, il reſtoit encore une marche longue & dangereuſe à travers des forêts preſque impaſſables, des marais immenſes, & des pays qui n'étoient point défrichés, pour ſe rendre à Albany, qui étoit le ſeul poſte vers le midi où ils pouvoient commodement cantonner.

Le nombre des difficultés ne fit qu'augmenter le courage des Commandans. L'objet qu'ils avoient en vue étoit grand, & la gloire qu'il y avoit à acquérir étoit tentante. S'ils pouvoient s'emparer des lacs, & réduire Albany avant les rigueurs de l'hiver, l'armée ſeptentrionale auroit eu l'honneur de terminer la guerre: car il étoit alors en ſon pouvoir de porter le fer & le feu

dans les Colonies septentrionales, & dans celles qui leur sont contiguës. 1776.

La possession de la rivière d'Hudson rendoit la communication sûre avec le Général Howe, & cela coupoit la communication entre les provinces méridionales & les septentrionales; ces dernières étant, par ce moyen, obligées de succomber sous le poids des deux armées, & d'accepter les termes qui leur seroient proposés, sans que les premières pussent leur être d'aucun secours. Il étoit même impossible que le Général Washington pût tenir aucun poste dans la Nouvelle York, ou dans les Jerseys, ayant une force supérieure en front, & l'armée du Canada par derrière.

Le succès de leurs compagnons à la Nouvelle York augmentoit leur impatience, & excitoit la jalousie de cette armée, chacun ayant peur que la guerre ne fût terminée avant qu'il eût le tems de contribuer à cet heureux évènement.

Malgré cette ardeur & l'industrie avec laquelle les travaux furent continués, la flotte ne fut pas en état de paroître sur le lac avant le mois d'Octobre. Si l'on considère la place où elle étoit, & le peu de tems que l'on avoit em-

1776. ployé à la former, on ſera forcé d'avouer qu'elle étoit conſidérable. Le vaiſſeau de l'Amiral, appellé l'Inflexible, montoit dix-huit canons de douze livres de balles, un autre en montoit quatorze, & un troiſième douze de ſix. Il y avoit ſur un radeau ſix pièces de vingt-quatre, & ſix de douze, outre les pierriers, & une gondole de ſept pièces de neuf. Outre cela, vingt vaiſſeaux plus petits étoient remplis de canons de fonte, depuis neuf livres juſqu'à vingt-quatre, & armés de pierriers. Pluſieurs bateaux longs étoient équipés de la même manière, & un nombre égal de grandes chaloupes ſervoient d'allèges. Je ne fais ici mention que des navires de guerre; car, outre cela, il y avoit une multitude de tranſports pour les ſoldats, les vivres, l'artillerie, le bagage, & les autres proviſions.

Le Capitaine Pringle étoit à la tête de cet armement, & avoit ſous ſon commandement ſept cens bons matelots, dont deux cens étoient volontaires. Ces derniers quittèrent les bateaux de tranſport, auxquels ils appartenoient; &, après avoir eſſuyé toutes les fatigues de l'équipement, s'offrirent auſſi à participer au danger de l'entrepriſe. Les canons étoient ménagés par des détachemens d'artillerie; en un mot, tout

tout sembloit annoncer le succès de l'entreprise. 1776.

Les forces des Américains étoient beaucoup inférieures par rapport à la bonté des vaisseaux, au nombre de canons, aux provisions de guerre, & à bien d'autres choses. Quoiqu'ils n'ignorassent pas la nécessité de conserver la domination des lacs, qu'ils eussent plusieurs vaisseaux de prêts avant les Anglais, & qu'ils eussent eu plus de tems que ces derniers à augmenter leur flotte, cependant, ils étoient retardés dans leurs opérations par le manque de plusieurs articles essentiels. Ils n'avoient point de bois de charpente, ni d'artillerie ; en un mot, ils manquoient de tous les matériaux nécessaires à un tel armement. Les constructeurs de vaisseaux étoient d'ailleurs assez occupés dans leurs ports de mer à équiper des corsaires, & quand bien même ils auroient été à loisir, la difficulté de faire passer des matériaux dans ces déserts étoit grande, à cause des mauvais chemins, des bois, & des marais fangeux.

Si l'on considère, donc, les difficultés que les Américains avoient à surmonter, on sera contraint d'admirer leur industrie & leur constance, puisqu'ils équipèrent une flotte formidable. Elle

1776. étoit composée de quinze vaisseaux de différentes sortes, dont le plus grand montoit douze pièces de canons de six & de quatre. Ces vaisseaux étoient commandés par M. Benedict Arnold, qui, après s'être acquis tant de réputation dans l'expédition du Canada, devoit alors combattre sur un nouvel élément, & remplir la place d'Amiral.

Le Général Carleton s'embarqua aussi à bord de la flotte Anglaise, & s'avança dans le lac Champlain. Le 11 d'Octobre, il découvrit la flotte Américaine très-avantageusement postée, & formant une forte ligne pour défendre le passage entre l'isle de Valicour, & le continent à l'Ouest. Arnold avoit placé ses vaisseaux avec tant d'art & de jugement derrière l'isle, qu'il n'y eut qu'un accident qui découvrit leur position. L'escadre du Général Carleton, sans cette découverte, les auroit laissés derrière ; évènement qui auroit eu sans doute des conséquences funestes pour lui.

Il y eut pour lors un combat furieux, qui continua pendant plusieurs heures, & fut également bien soutenu des deux côtés. Le vent, en cette occasion, étoit en faveur des Américains ; car le navire l'Inflexible, & plusieurs

autres bâtimens de force, ne purent être d'aucun service; mais, malgré cela, les Anglais avoient toujours la supériorité, ce qui prouve que les Républicains firent des prodiges de valeur pour pouvoir résister à une force si considérable. Ils perdirent néanmoins dans cette action le plus grand de leurs vaisseaux, qui fut brûlé, & une gondole de trois ou quatre canons fut coulée à fond, d'où on peut juger du dommage que reçut le reste de la flotte. 1776.

Le Brigadier-Général Arnold voyant qu'il étoit impossible de faire face à une force si formidable, résolut de profiter de l'obscurité de la nuit, & de sauver le reste de son armée sous le canon de *Crown-Point*. Il exécuta ce dessein avec beaucoup d'habileté, & la fortune sembla d'abord le favoriser; car, le lendemain matin, les Anglais l'avoient perdu de vue: mais ces derniers ayant continué la poursuite pendant deux jours, & le vent se déclarant ensuite en leur faveur, atteignirent les fuyards à quelques lieues de *Crown-Point* le 13 à midi.

Le Combat fut alors renouvellé avec beaucoup de fureur, & continua deux heures. Pendant ce tems-là, les vaisseaux, qui étoient les plus avancés, passèrent *Crown-Point* avec la

1776. plus grande diligence, & se sauvèrent à Ticonderoga ; mais deux galères, & cinq gondoles, qui restèrent avec Arnold, firent une résistance désespérée. Dans cette action, la galère le Washington, où étoit le Brigadier-Général Waterbourg, qui tenoit le second rang dans cette armée, mit pavillon bas, & se rendit. M. Arnold s'appercevant enfin qu'il étoit impossible de résister à une flotte si supérieure à la sienne, dont les canons étoient beaucoup plus forts que ceux qu'il avoit à bord, qui étoit commandée par des Officiers très-expérimentés, & étant d'ailleurs mal secondé de la plupart de ses Capitaines, résolut néanmoins dans cette extrémité de ne point souffrir que ses gens fussent faits prisonniers, ni que ses vaisseaux tombassent entre les mains des ennemis. Il exécuta ce dessein avec beaucoup de fermeté & d'adresse, & échoua la galère qu'il montoit, & les cinq gondoles, de manière qu'il débarqua ses troupes en sûreté, & fit sauter les bâtimens en dépit des Anglais, qui firent tous leurs efforts pour l'empêcher d'exécuter sa résolution.

Cette défaite, loin de nuire au Brigadier-Général dans l'esprit de ses compatriotes, ne fit, au contraire, qu'augmenter sa réputation. Ils dirent qu'il s'étoit non-seulement comporté en

brave soldat, mais même en habile marin; que 1776.
les Amiraux les plus expérimentés n'auroient pu trouver plus de ressources que lui, par la dextérité de ses manœuvres, de ses évolutions, & du choix de ses postes pour compenser le manque de force; que, lorsque ses vaisseaux étoient, pour ainsi dire, en pièces, il ordonna la retraite avec la même fermeté qu'il avoit combattu, &, avec autant de jugement que d'habileté, empêcha que ses troupes ne tombassent entre les mains des ennemis. Ils se glorifièrent sur-tout de l'attention dangereuse qu'il donna à un point d'honneur, en gardant son pavillon haut, & restant à bord de sa galère jusqu'à ce qu'elle fût en flammes, de peur que l'ennemi ne l'eût abordée & mis bas.

C'est ainsi que les Anglais recouvrèrent la possession du lac Champlain, & détruisirent presque toute la flotte Américaine. Les Colons, après cette défaite, mirent le feu aux maisons, & aux provisions qu'ils ne purent emporter de *Crown-Point*, évacuèrent la place, & se retirèrent vers leur grande armée à Ticonderoga.

Le Général Carleton prit possession des ruines, où il fut peu de tems après joint par l'armée. Comme il resta dans ce poste jusqu'à la

1776. fin du mois, & qu'il envoya de forts détachemens des deux côtés du lac pour reconnoître le terrein ; que plusieurs vaisseaux vinrent jusqu'à la portée du canon de Ticonderoga pour examiner le canal, & en sonder la profondeur, il n'y a point de doute qu'il n'eût dessein d'attaquer cette dernière place ; mais la force des ouvrages, la difficulté des approches, & le maintien des Américains, dont il ignoroit le nombre, l'empêchèrent d'exécuter ce projet.

Il étoit évident que cette place ne pouvoit être forcée dans son état présent, sans une perte considérable de la part des assiégeans, tandis que l'avantage qu'ils en retireroient auroit été de peu de conséquence. La saison étoit alors trop avancée pour passer le lac George, & il auroit été fort imprudent d'exposer l'armée aux dangers d'une campagne d'hiver dans des pays marécageux, & des déserts affreux. Comme il étoit impossible de garder le fort de Ticonderoga durant l'hiver, tout ce que l'on pouvoit espérer du plus grand succès, c'étoit de réduire des ouvrages que la nature autant que l'art avoit rendus inaccessibles, & de prendre quelques pièces de canon. Cela n'auroit été d'aucune utilité ; car les Américains les auroient rétablis, & auroient remplacé une nouvelle

artillerie avant que l'armée Anglaise eût été en 1776.
état de les interrompre la campagne suivante. Si, au contraire, la défense de la place étoit obstinée, quand bien même M. Carleton eût réussi à la fin, son armée auroit été tellement affaiblie, que tout espoir de succès auroit été perdu pour le printems prochain. D'ailleurs il auroit peut-être été impossible de pouvoir garder une communication ouverte avec le Canada, chose absolument nécessaire pour la subsistance des troupes. Le Général Anglais jugea donc à-propos de s'en retourner vers le Canada, où il mit ses soldats en quartiers d'hiver.

Vers le midi, on a vu que l'armée du Général Howe avoit parcouru les Jerseys, & qu'il n'y avoit que la rivière Delaware qui avoit retardé ses progrès, & empêché la prise de Philadelphie.

Les Généraux Washington & Lee n'avoient plus avec eux qu'environ trois mille hommes. C'étoit tout ce qui restoit d'une armée qui, à l'ouverture de la campagne, étoit composée de vingt-cinq mille hommes. Le tems de leur engagement étant expiré, il n'y avoit pas moyen de retenir des troupes découragées, peu accoutumées à la subordination & à une longue ab-

1776. ſence de leurs familles & de leur. pays. Ces forces étoient trop peu conſidérables pour inſpirer aux Américains un eſprit de confiance. Le ſecours qu'ils pouvoient eſpérer de nouvelles levées étoit trop éloigné & trop précaire pour leur donner beaucoup de conſolation.

Dans cet état de découragement la priſe du Général Lee sembla donner le coup de grace à toutes leurs eſpérances. Cet Officier, à la tête des troupes qu'il put aſſembler, étant en marche pour joindre M. Waſhington, qui étoit alors occupé, avec la milice de la Penſylvanie, à protéger les rives de la rivière Delaware, ſe crut tellement en ſûreté à cauſe de la diſtance des cantonnemens des ennemis, qu'il fixa ſon quartier loin de ſon armée, & ne garda avec lui que fort peu de gardes. Un des habitans ayant communiqué cette ſituation au Colonel Harcourt, qui commandoit les chevaux legers, & étoit alors à la tête d'un petit détachement, pour obſerver les mouvemens de ce corps, ce Colonel ſe conduiſit avec tant d'adreſſe & d'activité qu'il paſſa les gardes, ſaiſit les ſentinelles ſans bruit, força les quartiers du Général, & l'enleva, quoique cette partie du pays fût en ſa faveur, & qu'il y eût pluſieurs patrouilles & pluſieurs poſtes ſur ſon paſſage.

La prise d'un Officier dans d'autres circonstances auroit été de peu de conséquence ; mais dans un tems où les Américains manquoient de discipline & de bons Officiers, la perte d'un Général si entreprenant, & si expérimenté, étoit de la dernière importance, & d'autant plus chagrinante, qu'il n'y avoit point lieu d'espérer qu'elle fût bientôt réparée. 1776.

Les courtisans firent paroître autant de joie à cette occasion que les Républicains de découragement. Il est vrai que l'animosité & l'inimitié personnelle entre les premiers & M. Lee étoit plutôt la cause de leur allégresse que le bien public, comme on le verra dans la suite.

L'esprit tyrannique des *Tories* leur fait traiter avec la dernière rigueur tous ceux qui s'opposent à leurs desseins, quand ils ont le malheur d'être en leur pouvoir. Lee, qui s'étoit opposé aux mesures des Ministres, ne tarda point à éprouver leur ressentiment. Il fut mis en prison, & gardé avec toute la rigueur & la jalousie d'un prisonnier d'Etat, coupable des plus grands crimes. Le Général Howe reçut ordre de ne point l'échanger, & le cartel, qui étoit alors sur pied entre lui & le Général

1776. Waſhington pour l'échange des priſonniers, fut rompu. Ce dernier, qui n'avoit point en ſon pouvoir d'Officier d'un rang égal à M. Lee, offrit, en ſa place, ſix Officiers de l'état Major, ayant deſſein de compenſer l'inégalité du rang par le nombre. Au cas que cette offre fût refuſée, il inſiſta que le priſonnier fût traité avec tous les égards dûs à ſa qualité, ſuivant les coutumes établies chez les nations civiliſées, coutumes que les Américains avoient exactement ſuivies par rapport au traitement des Officiers Anglais, juſqu'à ce que l'occaſion ſe préſentât de faire un échange égal.

Le Général Howe fit réponſe, que, comme M. Lee étoit un déſerteur du ſervice de Sa Majeſté Britannique, il ne pouvoit être conſidéré comme priſonnier de guerre, & qu'il ne pouvoit point être compris dans les conditions du cartel, ni en recevoir aucun bénéfice. J'ai déjà dit, que Lee étoit un Anglais qui avoit été Officier. Au commencement des troubles de l'Amérique, il avoit réſigné une penſion qu'il avoit du Gouvernement, & s'étoit retiré au-delà des mers. Je laiſſe au Lecteur à juger s'il étoit déſerteur, ou non. Quoi qu'il en ſoit, M. Waſhington traita ces raiſonnemens avec

beaucoup d'indignation, & le Congrès résolut 1776.
de rendre la pareille aux prisonniers des Isles Britanniques.

Le Colonel Campbell, qui avoit jusqu'ici joui de toute la liberté possible, & avoit été traité avec beaucoup d'humanité par les Bostoniens, fut alors mis au cachot, & traité avec une rigueur égale au bon traitement qu'il avoit auparavant éprouvé. Les Officiers, qui étoient dans les Provinces Méridionales, furent aussi remis en captivité, & privés de plusieurs privilèges qui avoient jusqu'alors rendu leur condition moins désagréable. Le Congrès déclara, outre cela, que, par la suite, leur traitement seroit réglé par celui du Général Lee, & que leurs personnes seroient responsables de ce qui arriveroit à ce dernier.

Ce n'étoit pas le seul exemple de fermeté que cette Assemblée avoit donné. Au milieu des dangers qui l'environnoient, loin d'être intimidée, elle ne fit aucune ouverture de paix. Les Anglais, de leur côté, n'en firent point non plus. Les Républicains se préparèrent donc à renouveller la guerre, & à réparer leurs forces dispersées avec toute la diligence possible. Ils

1776. étoient alors convaincus de l'inefficacité d'engager des armées pour peu de tems, qui pouvoient, à la vérité, servir à repousser une invasion soudaine, mais qui étoient incapables de résister aux efforts continuels d'un ennemi puissant, assisté de troupes réglées. Il n'y avoit point lieu d'espérer qu'avec des soldats changés tous les ans, il fût possible de faire face à des vétérans; & leur situation présente leur offroit un exemple frappant de l'état de foiblesse où ils étoient dans le cas de se trouver pendant le tems nécessaire à l'établissement d'une nouvelle armée. Pour prévenir cet inconvénient, qu'il étoit pour lors impossible de remédier, ils donnèrent des ordres vers le milieu du mois de Septembre de lever quatre-vingt-huit bataillons, & d'engager les soldats pour le tems de la guerre.

Le Congrès donna ici une nouvelle preuve de sa sagesse, en taxant chaque province avec une exactitude admirable comparativement à sa capacité. Les provinces de Massachuset & de la Virginie furent taxées à quinze bataillons chacune; celle de Pensylvanie, à douze; la Caroline Septentrionale devoit en fournir neuf; Maryland & Connecticut, huit chacune; la Nou-

velle York & les Jerſeys, à cauſe de leur mauvaiſe ſituation, ne furent taxées qu'à quatre bataillons chacune. 1776.

La libéralité de cette Aſſemblée fut auſſi égale au beſoin, & à la néceſſité, qu'il y avoit de former une armée avec toute la diligence poſſible. Outre vingt *dollars* d'engagement, chaque ſoldat, ou ſon héritier, ſi le premier étoit tué dans une action, devoit avoir à la fin de la guerre une certaine portion de terres. Les portions étoient depuis cinq cens arpens, (part d'un Colonel) juſqu'à cent cinquante, (part d'un Sous-Lieutenant). Les parts des ſimples ſoldats, & des Officiers ſubalternes, étoient de cent arpens.

Comme le ſoldat eſt ordinairement imprudent & prodigue, le Congrès, pour empêcher qu'il ne vendît pour peu de choſe ces récompenſes dûes à la bravoure & au courage, & que les gens ruſés ne profitaſſent de ſa mauvaiſe conduite, rendit ces terres inaliénables.

Afin d'encourager leurs troupes par terre & par mer, les Américains avoient paſſé un décret par lequel tous ceux qui ſeroient bleſſés en bataille devoient recevoir la moitié de leur paie

1776. leur vie durante. Malgré tous ces encouragemens, les nouvelles levées ne ſe feſoient que lentement. Il ſemble que le terme indéterminé, de ſervir durant la guerre, ne plaiſoit pas à un peuple peu accoutumé à la ſubordination & à la contrainte. C'eſt pourquoi ils furent obligés de choiſir une autre mode d'engagement pour trois ans. Ceux qui s'enrôloient pour ce tems-là recevoient autant que ceux qui devoient ſervir pendant la guerre, avec cette différence, qu'ils n'avoient point de terres. Malgré tout cela, leur armée ne ſe recruta que très-lentement, & elle ne fut jamais complète; c'eſt-à-dire, qu'ils ne purent lever le nombre d'hommes qu'ils avoient voté.

Les impôts levés tous les ans par les différentes Aſſemblées Provinciales, ne ſe trouvant pas ſuffiſans pour fournir aux frais d'une ſi grande armée, & aux autres dépenſes inévitables de la guerre, le Congrès emprunta ſur la foi des Colonies-Unies cinq millions de *dollars* à quatre pour cent.

Comme la priſe de Philadelphie paroiſſoit alors inévitable, puiſque Milord Cornwallis avoit parcouru les Jerſeys, & que les Anglais étoient maîtres de tous les poſtes ſur la rivière

Delaware, cette Affemblée publia une requête au peuple, & particulièrement aux habitans de la Penfylvanie, & à leurs voifins. Le but de cette requête étoit d'exciter leur attention; de les faire fortir de leur léthargie; de leur donner de nouvelles efpérances; de ranimer leur courage abattu, & de les perfuader à continuer la guerre, puifqu'ils n'avoient point d'autres moyens de préferver ces droits, & cette liberté, qui avoient été dans le principe la caufe de leurs querelles. C'étoit auffi d'exciter les jeunes gens au fervice, & d'attirer les peuples voifins au fecours de Philadelphie. 1776.

Le Congrès fit donc l'énumération des caufes de la guerre, des griefs que les Colons avoient foufferts, des lois cruelles paffées contr'eux; repréfenta le mépris qu'on avoit montré à leurs requêtes; &, pour convaincre les Américains qu'ils n'avoient point d'autre alternative que de continuer la guerre, ou de réfigner tout ce que les hommes ont de plus cher, il affura que ces Commiffionnaires fi vantés pour rétablir la paix dans les Colonies, n'avoient jufqu'ici offert que d'accorder des pardons à ceux qui fe foumettroient fans condition.

De ces prémiffes, ils concluent, que l'acte d'indépendance étoit abfolument néceffaire; au-

1776. trement il auroit été impoſſible de réſiſter à un ennemi ſi puiſſant, aſſiſté d'un grand nombre d'auxiliaires étrangers, & d'obtenir des autres Puiſſances les ſecours dont ils avoient tant de beſoin pour leur conſervation. Il feſoit voir que les efforts des Colons avoient été couronnés de ſuccès ; que l'état de faibleſſe où ils ſe trouvoient à préſent, n'étoit point occaſionné par aucune défaite, ou perte extraordinaire ; que ce n'étoit pas non plus du manque de courage dans les ſoldats ; mais uniquement de ce que le tems de leur engagement, qui étoit de ſi courte durée, étoit alors expiré. Il les aſſuroit que les Puiſſances étrangères lui avoient déjà rendu des ſervices eſſentiels, & avoient poſitivement promis de faire beaucoup plus en faveur des Colonies.

Il excitoit enſuite l'indignation du peuple, en repréſentant la manière cruelle & inhumaine avec laquelle non-ſeulement les troupes étrangères, mais même les Anglais feſoient la guerre. Il y avoit dans toutes les publications du Congrès des plaintes de cette nature. Quelques-unes même ne contenoient que des détails de raviſſemens, de rapine, de cruauté, & de meurtres. Il y a tout lieu de croire que ces plaintes n'étoient pas entièrement ſans fondement. Les

Heſſois

Hessois étoient, à la vérité, traités avec plus d'amertume que les Bretons, & il est probable qu'ils étoient plus coupables ; car ces gens-là, naturellement cruels, ne connoissant d'autres droits que ceux du despotisme, ni d'autres coutumes que celles qui sont établies dans leur petit Gouvernement, étoient incapables de former aucune distinction entre ravager & détruire un pays ennemi, où il n'y a rien à espérer que le pillage, & affaiblir un peuple mécontent qui, quoique révolté contre son Souverain, est encore dans le cas d'être ramené dans le devoir. On leur avoit dit en Allemagne, pour les engager à ce service, qu'ils auroient de grandes portions des terres qu'ils conquerroient en Amérique ; & cette idée, quelqu'absurde qu'elle fût, leur fit d'abord considérer les anciens propriétaires comme leurs ennemis naturels ; mais quand ils reconnurent leur erreur, ils regardèrent le butin qu'ils pouvoient faire non-seulement comme leur appartenant de droit, mais comme une récompense peu proportionnée aux dangers qu'ils avoient courus en entreprenant un tel voyage, & en s'engageant dans cette guerre.

1776.

Il est aisé de concevoir le dégât qu'une armée est capable de faire avec de tels principes. On a pu voir d'ailleurs, dans le commencement de

1776. cette Hiſtoire, que la plus grande antipathie ſubſiſtoit entre les Américains & les Heſſois; les premiers, combattant pour la liberté, & ayant les plus grandes idées des droits du genre humain, regardoient avec le dernier mépris, & la plus grande horreur, un peuple qu'ils conſidéroient comme les plus vils eſclaves, en réſignant ainſi toutes leurs facultés à la volonté d'un petit deſpote, & en devenant les inſtrumens de ſa cruauté, & de ſa tyrannie.

Ils accuſoient les Heſſois de la plus grande baſſeſſe, leur reprochoient dans les termes les plus injurieux, d'avoir pris parti dans une guerre civile, où ils n'avoient aucun intérêt. Pourquoi, diſoient-ils, abandonnez-vous vos habitations dans l'ancien monde, pour venir maſſacrer, dans le nouveau, des hommes qui ne vous ont jamais fait aucune injure? Au contraire, depuis plus d'un ſiècle nous avons offert à vos compatriotes opprimés un aſyle ſûr contre la tyrannie, & nous leur avons permis de jouir avec nous des douceurs d'une vie libre & tranquille, quand il leur a plu de quitter l'eſclavage dans lequel ils ſont tenus dans leur propre pays.

De tels ſentimens, & de tels reproches, ne manquoient pas d'augmenter la férocité & la

rapacité des autres; & l'on dit qu'ils firent tant de butin par le pillage, qu'à la fin il étoit difficile de les faire agir de concert avec les Anglais, tant ils prenoient de soin de garder ce qu'ils avoient. 1776.

Quelque aversion que les Généraux Anglais eussent pour de pareils procédés, il leur étoit impossible de les empêcher. Il auroit été fort imprudent de différer avec des Alliés presque aussi nombreux que leurs propres troupes, dans des circonstances si critiques. Ils étoient donc obligés d'accorder quelque chose à la différence de mœurs, d'opinions, & d'idées du service militaire. Le Général Howe avoit même besoin de toute la prudence possible pour prévenir les effets de ces piques, & de ces jalousies, qui existoient entre les deux nations.

Le dégât commis par les Allemands avoit quelque influence sur la conduite des soldats Anglais. Ces derniers s'imaginoient avoir autant de droit au butin que les premiers, &, voyant qu'ils pilloient impunément, suivirent aussi leur exemple. Il n'étoit pas possible de punir les Bretons pour des énormités que les Hessois commettoient sans crainte & sans remord. Quand la discipline n'est pas exactement observée dans

1776. une armée, la licence s'y introduit rapidement. Le moindre relâchement a des suites funestes. Le soldat, qui, dans le commencement, n'osé commettre une petite faute, passera bientôt aux plus grandes extrémités, si elles demeurent impunies.

Les ravages commis dans les Jerseys furent donc considérables, & excitèrent avec raison les plaintes du Congrès. Ils furent aussi très-nuisibles aux Anglais; car les troupes ayant pillé sans distinction ceux qui étoient attachés à la cause du Roi, & ceux qui étoient du parti contraire, les premiers crurent qu'ils ne pouvoient trouver de sûreté que dans les armes & se réunirent aux derniers, pour défendre leurs biens & leurs familles.

Les détails de ces cruautés, s'étant ensuite répandus dans tout le pays, excitèrent la plus grande indignation, & augmentèrent les partisans du Congrès. Les Européens même ne purent s'empêcher de blâmer la barbarie, & la férocité, avec laquelle cette guerre étoit conduite: & j'avoue que ce n'étoit pas sans fondement; car il sembloit que l'armée Anglaise fît la guerre aux Arts & aux Sciences; la bibliothèque publique de Trenton fut détruite, celle

de *Prince-Town*, & du Collège, eurent le même sort, ainsi qu'un célèbre instrument solaire, fait par Rittenhouse, que l'on regardoit comme le plus beau, & le meilleur de l'univers. 1776.

Ce qui fut encore fatal à la cause du Roi d'Angleterre, c'est que ses Ministres n'exécutoient aucune des promesses qu'ils fesoient aux Colons. Environ un mois après la prise de la Nouvelle York, les habitans de cette province présentèrent une requête à Milord Howe, & à son frère le Général, Commissionnaires envoyés pour rétablir la paix. Cette requête étoit signée de MM, Daniel Horsemanden, Olivier de Lancy, & de neuf cens quarante-six personnes, qui déclaroient par-là leur loyauté, & reconnoissoient la suprématie de la Grande-Bretagne sur les Colonies. En conséquence, les supplians demandoient que cette Colonie fût remise dans la paix du Roi, & sous sa protection, suivant les déclarations faites par les Commissionnaires.

Les habitans de *Queen's-County* présentèrent aussi une requête à ce sujet ; mais on n'y fit point du tout attention ; & ces provinces ne furent point rétablies dans leurs anciens droits, quoiqu'elles eussent levé un corps de troupes

1776. pour le service du Roi, établi une forte milice pour la défense commune, & donné plusieurs autres marques de leur attachement aux Royalistes.

La situation critique où se trouvoit alors Philadelphie, qu'une gelée de deux ou trois jours auroit rendu accessible aux forces des ennemis, obligea le Congrès à quitter cette place pour se retirer à Baltimore dans la province de Maryland. Les dissentions qui régnoient entre les Membres de cette Assemblée n'étoient point d'une nature moins alarmante que les dangers du dehors. Nous avons déjà dit que la déclaration d'indépendance avoit été fortement opposée à Philadelphie, non-seulement par les *Tories*, mais même par un grand nombre de ceux qui avoient montré le plus de violence contre les prétentions de la Grande-Bretagne.

Quoique la majorité en faveur de cette résolution fût considérable dans toutes les Colonies, cependant cela ne diminuoit en rien l'aigreur de ceux qui s'y étoient opposés; entre lesquels il y y avoit un grand nombre de la secte appellée *Quakers*, ou Trembleurs. Cette secte est nombreuse dans la province de Pensylvanie; & les mécontens, oubliant pour le présent leur an-

cienne animosité, & la cause de leurs querelles, se réunirent alors aux Royalistes, & formérent, par ce moyen, un parti formidable. 1776.

En conséquence de ces dissentions, & du mauvais succès des Républicains dans la dernière campagne, M. Galloway, la famille des Allens, & d'autres personnes de distinction des provinces de Pensylvanie & des Jerseys, dont quelques-uns avoient été Membres du Congrès, vinrent à la Nouvelle York, & se présentèrent aux Commissionnaires pour profiter du pardon général qui étoit offert. Ils s'imaginoient, sans doute, suivant l'état des affaires, retourner dans peu en triomphe. Ces Messieurs ne furent néanmoins pas si incommodes aux Républicains après leur fuite, que les Royalistes qui restèrent sur les lieux, dont le nombre étoit si grand qu'ils empêchèrent d'abord que l'ordre pour fortifier la ville de Philadelphie ne fût mis en exécution.

Cette faction au Siège de l'Empire obligea le Général Washington, tout faible qu'il étoit, à détacher trois régimens, sous le commandement de Milord Stirling, pour rendre efficace la mesure de fortifier la ville. Cette conduite décisive eut tout l'effet désiré ; l'opposition cessa,

1776. quoiqu'ensuite le dessein de fortifier Philadelphie fût abandonné, comme étant impraticable.

C'étoit alors que le Chevalier Howe auroit dû passer la Delaware. Sa présence auroit permis aux amis du Gouvernement d'agir avec vigueur, & empêché les nouvelles levées des Républicains. Les Membres du Congrès étoient divisés; M. Washington n'avoit pas plus de trois ou quatre mille hommes de troupes réglées; & cette petite armée une fois dispersée, il n'auroit guère été possible d'en former une autre capable de s'opposer aux Anglais la campagne suivante. D'ailleurs cette mesure auroit coupé la communication entre les Colonies Méridionales & les Septentrionales; & il étoit plus que probable que, dans l'état de découragement où étoient les Américains, plusieurs Colonies se seroient soumises au pouvoir Britannique. L'on dira peut-être que le Général Anglais n'avoit point de bateaux; mais, en remontant vers la source de la Delaware, on trouve plusieurs endroits où on peut la passer sans beaucoup de difficulté. Il y avoit, outre cela, sur les rives assez de bois pour faire des radeaux; & nous avons des exemples où une armée a passé des rivières beaucoup plus difficiles, quoiqu'il y eût eu des troupes formidables pour s'opposer à son passage. La

négligence de cette occasion doit être regardée comme la première cause de tous les malheurs qui arrivèrent ensuite aux Royalistes, & conséquemment de la perte des Colonies. 1776.

Le Général Howe s'imagina qu'il seroit assez tems de passer la Delaware, lorsqu'elle seroit couverte de glace ; c'est pourquoi, en attendant la gelée, il mit ses troupes en quartier d'hiver. Il forma une chaîne de postes depuis la ville de Brunswick, sur la rivière Rariton, jusqu'à la Delaware ; de sorte qu'il occupoit toutes les villes, postes, & villages, qui s'étendoient le long de cette ligne, & avoit, outre cela, possession des rives de la Delaware pour plusieurs milles ; par ce moyen le front de son armée avoit la perspective de la Pensylvanie.

Les affaires étoient alors dans une telle situation qu'il paroissoit presque impossible d'empêcher les progrès des Anglais, ou de relever le courage abattu, & de réparer la foiblesse des Américains. Dans cet état de désespoir, un coup hardi, qui, dans le principe, promettoit plus d'éclat que d'effet, fut, par la suite, capable de changer toute la fortune de la guerre. Telle est l'incertitude des affaires du genre humain, dans lesquelles les plus petits évènemens sont

1776. quelquefois suffisans pour produire les effets les plus extraordinaires.

Le Colonel Hall étoit posté avec une brigade d'Hessois, un parti de chevaux légers Anglais, & cinquante chasseurs, le tout montant à quatorze ou quinze cens hommes, à Trenton, ville située sur les rives de la rivière Delaware. Le Colonel Donop étoit avec une autre brigade à *Borden-Town*, quelques milles plus bas le long de cette rivière, & à environ sept lieues de Philadelphie il y en avoit un autre corps. Ces troupes, en partie par la connoissance qu'elles avoient de la faiblesse des ennemis, & en partie par le mépris qu'elles entretenoient des Américains, se croyoient aussi en sûreté que si elles avoient été en garnison en tems de paix. Il est probable que cette sécurité contribuoit à ce relâchement de discipline dont j'ai parlé plus haut. Il est certain toutefois que les Officiers Allemands ne s'attendoient nullement à une surprise, & c'est cette confiance, qui n'est jamais excusable dans le voisinage d'un ennemi, quelque forte que soit la situation, qui produisit les effets suivans.

Le Général Washington, avec sa vigilance ordinaire, profita de ces circonstances. Il voyoit

le danger auquel Philadelphie & toute la province feroit expofée auffi-tôt que la rivière Delaware feroit couverte de glace, fi les ennemis reftoient maîtres de la rive oppofée, tandis qu'il étoit incapable de leur réfifter en pleine campagne. Pour éviter ce danger, il réfolut, avec autant de fermeté que d'adreffe, de battre leurs quartiers ; &, pour remédier au manque de force, il réunit fes troupes dans le deffein d'attaquer féparément ces différens corps, auxquels il n'étoit pas capable de faire face, lorfqu'ils étoient raffemblés. Si fon deffein ne réuffiffoit qu'à demi, c'étoit au moins fuffifant pour obliger les ennemis à refferrer leurs cantonnemens, & à quitter le voifinage de Philadelphie, lorfqu'ils s'appercevroient que la rivière n'étoit pas une barrière fuffifante pour couvrir leurs quartiers ; &, par ce moyen, cette capitale, qui étoit alors l'objet de fon attention, étoit mife en fûreté. 1776.

Pour exécuter cette réfolution, M. Wafhington prit les mefures néceffaires pour affembler fes forces, qui étoient principalement compofées de détachemens de milice de la Virginie, & de la Penfylvanie. Elles étoient en trois divifions, & devoient arriver à leur rendez-vous fur le bord de la rivière Delaware la nuit du 24 au

1776. 25 Décembre, avec autant de silence & de diligence qu'il seroit possible.

Deux de ces divisions étoient sous le commandement des Généraux Erwing & Cadwallader ; le premier devoit passer la rivière à environ un mille de Trenton, & l'autre un peu plus bas vers *Borden-Town*. La plus grande division étoit commandée par le Général Washington en personne, accompagné des Généraux Sullivan & Green, & consistoit d'environ deux mille cinq cens hommes, pourvus d'un train d'artillerie de vingt petits canons de fonte.

Avec ce corps, il arriva au passage de M'Kenky's, environ neuf milles au-dessus de Trenton, au tems marqué, espérant de pouvoir passer ses troupes & son artillerie avant minuit. Par ce moyen, il auroit été fort facile de gagner cette place avant le jour, & de surprendre la brigade de Hall ; mais la rivière étoit si remplie de pièces de glace que ce ne fut qu'avec la plus grande difficulté que les bateaux purent arriver à l'autre bord, & cela, joint au froid excessif qu'il fesoit alors, retarda tellement leurs opérations, qu'il étoit près de quatre heures quand ils furent de l'autre côté. Ils ne furent pas moins incommodés dans leur mar-

che par un orage de neige & de grêle ; ce qui rendit le chemin si glissant, qu'ils eurent peine à parvenir à la place de leur destination sur les huit heures. 1776.

Les troupes, après avoir traversé la rivière, se formèrent aussi-tôt en deux divisions, dont l'une, tournant à droite, prit la basse route vers Trenton, tandis que l'autre, commandée par M. Washington, s'avança par la haute. Quoique le jour fût déjà fort avancé, les Hessois n'eurent aucune connoissance de leur approche, que lorsque la division du Général attaqua un de leurs postes avancé à quelque distance de la ville, tandis que l'autre chassoit de son côté les piquets de l'ennemi.

Le régiment de Hall, ayant été détaché pour secourir le parti qui avoit été le premier attaqué, fut mis en désordre par la retraite de ce parti, & obligé de rejoindre le corps de l'armée. Le Colonel Hall chargea alors les Américains avec impétuosité ; mais étant mortellement blessé au commencement de l'action, ses troupes furent mises en déroute, & chassées de leur artillerie, qui consistoit en six pièces de campagne. Se trouvant alors entourées, elles essayèrent de gagner *Prince-Town* ; mais cette mesure étant

1776. impraticable, les régimens de Hall, de Losberg, & de Knyphausen, se rendirent prisonniers de guerre. Comme la route de Trenton à *Borden-Town* le long de la rivière étoit la plus éloignée des ennemis, les chevaux légers, les chasseurs, & un grand nombre de fantassins, s'échappèrent par là. La perte des Hessois en tués, & en blessés, ne fut que de trente ou quarante, & le nombre de prisonniers étoit de neuf cens dix-huit. Celle des Américains étoit si petite, qu'elle ne vaut pas la peine d'être mentionnée.

C'est ainsi que le projet du Général Washington fut, en partie, couronné de succès; car les deux autres divisions, sous Erwing & Cadwallader, trouvèrent la rivière si pleine de glace à l'endroit où ils devoient la passer, qu'ils ne purent exécuter leur dessein. Sans cela, si le premier, suivant les instructions qu'il avoit reçues, avoit pris possession du pont situé à la crique de Trenton, aucun de ceux qui se refugièrent à *Borden-Town* n'auroit pu échapper; mais si le projet avoit été exécuté dans toute son étendue, & que les trois divisions se fussent réunies après l'affaire de Trenton, il est probable qu'elles auroient balayé tous les postes des Anglais le long de la rivière Delaware.

Le manque de ſuccès des Généraux Erwing & Cadwallader empêcha Mr. Waſhington de continuer ſes progrès. Les forces qu'il avoit avec lui n'étoient pas même capables de garder la ville de Trenton : car il y avoit un corps d'infanterie légère à *Prince-Town* qui n'eſt qu'à quelques milles de cette ville ; & s'il avoit été joint par la brigade de Donop, ou d'autres troupes des cantonnemens les plus voiſins, cette force auroit pu détruire ſa petite armée. C'eſt pourquoi il repaſſa la rivière le même ſoir avec ſes priſonniers, leur artillerie & leurs drapeaux ; & cette vue excita dans Philadelphie, la plus grande joie imaginable, & fut un jour de triomphe pour les Américains. 1776.

Ce petit ſuccès releva conſidérablement le courage de ces derniers. Les hommes ont ordinairement plus de peur de ceux qu'ils ne connoiſſent pas que de ceux qu'ils ont coutume de fréquenter : la différence d'habits, d'armes, de couleur, de barbe, de cheveux, de ſourcils, & de coutumes, ont ſouvent eu des effets extraordinaires ſur des armées fort braves & bien diſciplinées. Juſqu'ici les Heſſois avoient paru terribles aux Américains, & la priſe de toute une brigade paroiſſoit tellement incroyable, que pendant même qu'ils entroient dans Philadelphie,

1776. on disputoit de l'authenticité de cette nouvelle en plusieurs quartiers de la ville, & on traitoit le tout de fictions. Le charme cependant étoit passé, & les Hessois n'étoient plus alors formidables. Washington fut aussi-tôt renforcé par plusieurs régimens de la Virginie, de Maryland, & de la Pensylvanie, qui, avec ceux qu'il avoit déjà sous son commandement, se distinguèrent grandement dans la campagne d'hiver.

La surprise de Trenton n'excita pas moins d'étonnement dans les quartiers des Anglais, & de leurs Alliés, que de joie dans ceux des Américains. Le blâme ne fut pas épargné : il paroissoit si extraordinaire que trois vieux régimens d'une nation qui fait la guerre sa profession, sans, pour ainsi dire, aucune perte, eussent mis bas les armes, devant une milice sans discipline; que cet évènement excitoit des soupçons, des conjectures malicieuses, & les exposoit à la censure de toute l'armée.

Le Général fut aussi accusé de manque d'habileté, & fut fortement blâmé en Angleterre pour avoir étendu ses cantonnemens si loin; Hall fut censuré pour être sorti de la ville, & avoir marché à la rencontre de l'ennemi ; en un mot, les Hessois perdirent en général la bonne opinion de leurs Alliés.

Quant

Quant au premier, il avoit certainement prévu 1776.
cette objection ; mais il se fioit sur la faiblesse des Républicains, la bonne disposition des habitans, les forces considérables des postes avancés, & avoit outre cela en vue de couvrir le comté de Monmouth, où il y avoit un grand nombre de sujets bien affectionnés à la cause du Roi. D'ailleurs il n'y a, peut-être, point de ligne de cantonnemens, quelque compacte qu'elle puisse être, qui soit tout-à-fait à l'abri d'une impression, même par-tout, par une force inférieure.

Quant au Colonel Hall, si la faute dont on l'accuse est bien fondée, il ne fut en cela coupable que d'une erreur commune à toute l'armée Anglaise. Les succès qu'ils avoient eus la dernière campagne, leur avoient inspiré le plus grand mépris pour les Américains ; & ils attribuoient à leur bravoure, & à leurs autres qualités personnelles, ces avantages qui provenoient de causes bien différentes. La supériorité qu'ils avoient eue sur les Colons pouvoit plutôt être attribuée à la connoissance de l'art militaire, à l'expérience, & à la discipline, qu'à aucune autre chose. Ils avoient d'ailleurs des armes beaucoup meilleures que ces derniers, & toutes sortes de provisions de guerre en abon-

1776. dance ; tantdis que les Républicains étoient mal accoutrés, n'avoient presque point de baïonnettes, & ne savoient pas en faire usage.

L'alarme que cette affaire répandit dans toute l'Armée Royale engagea le Chevalier Howe à rassembler ses troupes. Le Général Grant, qui étoit à Brunswick, s'avança aussi-tôt avec ses forces vers *Prince-Town* ; & Milord Cornwallis, qui étoit alors à *New-York*, dans le dessein de venir en Angleterre, fut obligé de différer son voyage, & de retourner en poste à la défence des Jerseys. Mr. Washington leur donnoit alors de l'embarras ; car, encouragé par les renforts qu'il avoit reçus, il avoit repassé la Delaware, & étoit posté à Trenton avec toute son armée.

Milord Cornwallis marcha sur-le-champ dans le dessein d'attaquer les ennemis, qu'il trouva fortement postés derrière la crique de Trenton, & maîtres du pont & de tous les autres passages, qu'ils avoient couverts d'artillerie. Après plusieurs escarmouches dans les approches, une canonnade commença de part & d'autre, qui dura jusqu'au soir. Une brigade de troupes Anglaises resta cette nuit-là à *Maidenhead*, à six milles de Trenton ; & une

autre, qui étoit partie de Brunſwick ſous le commandement du Colonel Mawhood, coucha à *Prince-Town*. 1776.

Dans cette ſituation des deux armées, le Général Waſhington, qui n'avoit aucune envie de riſquer une bataille, ayant pris les précautions néceſſaires de garder ſes feux & les autres marques d'occuper ſon camp, laiſſant auſſi des partis pour faire les rondes, garder le pont & les paſſages, ſe retira avec le reſte de ſes forces, au milieu de la nuit, dans le plus grand ſilence. Il marcha avec tant de diligence vers *Prince-Town*, que quoiqu'il fît un long circuit afin d'éviter les criques de Trenton & d'Aſſumpink, ainſi que la brigade qui étoit à *Maidenhead*, ſon avant-garde engagea, au lever du ſoleil, le Colonel Mawhood, qui venoit de commencer ſa marche. Cet officier, n'ayant pas la moindre idée de la force qui l'attaquoit, & le brouillard, ou l'inégalité du terrein, l'empêchant de voir ſon étendue, s'imagina que c'étoit ſeulement un parti détaché qui avoit deſſein de le haraſſer dans ſa marche : c'eſt pourquoi, après avoir diſperſé ceux qui l'avoient attaqué, il s'avança ſans appréhenſion ; mais en peu de tems il s'apperçut que le régiment qu'il conduiſoit étoit entouré par une force ſupérieure, & que ſa communi-

1776. cation avec le reste de la Brigade étoit coupée. Il découvrit aussi, par la distance des feux, qu'un autre régiment, qui le suivoit, n'étoit pas dans une meilleure condition.

Dans ces circonstances désespérées il n'y avoit point d'autre parti à prendre que de passer sur le corps à l'ennemi, pour éviter d'être fait prisonnier: c'est ce que fit le Colonel; il chargea les Américains la baïonnette au fusil, & après avoir rompu leurs rangs, il continua sa marche vers *Maidenhead*. L'autre régiment, voyant qu'il étoit impossible de pénétrer, retourna à Brunswick par la route d'*Hillsborough*. Les troupes qui étoient encore à *Prince-Town* quand l'action commença, souffrirent moins, & se retirèrent aussi à Brunswick.

Quoique le nombre des tués & des blessés ne fût pas si grand qu'on auroit dû l'attendre de la chaleur de l'action, néanmoins ces trois régimens souffrirent beaucoup; ils eurent cent hommes de tués & de blessés, & deux cens de faits prisonniers. Les Républicains eurent plus de monde de tué: ils perdirent plusieurs braves Officiers, & entr'autres le Général Mercer, de la Virginie, qui étoit fort estimé, & qui fut beaucoup regretté.

Ceux qui ont lu l'hiſtoire de cette guerre avec attention, ont dû s'appercevoir que les pertes des Américains étoient ordinairement plus grandes que celles des Anglais. L'ignorance de l'art militaire, le manque d'expérience, de jugement, de conduite, & d'habitude, feroient des cauſes ſuffiſantes pour produire de tels effets ; mais il y a outre cela une autre raiſon plus ſatisfaiſante : on peut attribuer le nombre des morts à ce qu'ils ne chargeoient pas bien leurs fuſils ; circonſtance qui eſt des plus fatales à une armée, & qu'il eſt des plus difficiles de remédier parmi de nouvelles troupes, puiſque les vétérans ſont eux-mêmes ſouvent coupables de cette faute dans la chaleur de l'action. On peut ajouter, que les Colons ayant des armes de différentes ſortes, & telles qu'ils pouvoient les trouver, il étoit impoſſible que les balles fuſſent propres pour tous les calibres. 1776.

Ce mouvement rapide & inattendu du Général Américain rappella ſur-le-champ Milord Cornwallis de la rivière Delaware ; car il avoit alors de juſtes craintes pour les magaſins de Brunſwick. Les Républicains, n'ayant point deſſein d'en venir à une action générale, & contens de leurs avantages préſens, paſsèrent la rivière *Millſtone* ſans rien tenter de plus. Dans

1776. peu de jours, cependant, ils parcoururent les deux Jerſeys, & s'étendirent le long de la rivière Rariton, juſqu'au comté d'Eſſex, où ayant pris poſſeſſion des villes *Newark*, *Eliſabeth*, & *Woodbridge*, ils étoient par ce moyen maîtres de la côte oppoſée à l'île des Etats: ils prirent leurs poſtes avec tant de jugement, & les fortifièrent avec tant d'habileté, qu'il fut impoſſible de les déloger. L'Armée Royale ne retint que les deux poſtes de Brunſwick & d'Amboy; le premier ſitué à quelques milles de la mer, le long de la rivière Rariton; & le dernier, ſur une langue de terre à ſon embouchure, ayant communication avec la Nouvelle-York par mer.

C'eſt ainſi que, par quelques actions hardies & bien concertées, Philadelphie fut mis en ſûreté; la Penſylvanie delivrée du danger qui la menaçoit; les Jerſeys, pour ainſi dire, recouvrés; & une armée ſupérieure, & juſqu'ici victorieuſe, réduite à agir ſur la défenſive, & renfermée même dans des bornes très-étroites. Ce changement ſoudain, de la plus grande faibleſſe à un état formidable, releva beaucoup la réputation de Mr. Waſhington comme général, tant en Europe qu'en Amérique: il eſt vrai que ſa conduite précédente, & ce qu'il a fait

depuis, servent à confirmer cette opinion, & à donner sanction au surnom qui lui a été depuis accordé, de *Fabius* Américain. 1776.

Les Généraux Anglais avoient, à la vérité, commis des fautes ; mais ce changement soudain doit plutôt être attribué à un concours de circonstances heureuses dont le Général Américain sut profiter, qu'au manque de pénétration dans les premiers. Les Membres de l'Opposition avoient prédit, dès le commencement, ce qui arrivoit alors : ils avoient représenté, comme on a pu voir, l'étendue immense de ce continent entremêlé de terres incultes, de pays sauvages, & de nations civilisées ; la longueur de la côte en front & les déserts impénétrables, qui étoient sur les derrières, offrant toujours un asyle sûr aux Républicains en cas de malheur. Ajoutez à cela le nombre infini de postes inaccessibles, & de barrières naturelles, formées par les bois, les montagnes, les rivières, les lacs & les marais ; & il faudra avouer que toutes ces circonstances étoient seules capables de protéger les Américains contre une armée beaucoup supérieure, & contre les meilleures troupes.

Durant l'hiver & le printems suivant, les troupes de Milord Cornwallis furent fort resser-

1776. rées à Brunſwick & à Amboy, & eurent beaucoup à ſouffrir à cauſe de la ſévérité du ſervice. Il y eut pluſieurs eſcarmouches, qui ne ſervoient qu'à affaiblir les Anglais, & à enhardir les Américains : en un mot, les premiers furent à la fin obligés d'acheter au prix du ſang le fourage & les proviſions qu'ils prirent dans les Jerſeys.

Ils s'apperçurent alors des ſuites funeſtes de la licence des ſoldats dans ces deux provinces ; car auſſi-tôt que la fortune fut changée, & que ceux qui avoient ſouffert furent en état de ſe venger, les *Tories* ſe réunirent aux *Whigs* contre les Bretons, & devinrent leurs plus cruels ennemis. Ceux qui n'étoient pas en état de porter les armes, devinrent eſpions, de ſorte qu'il n'étoit point poſſible à l'armée Royale de faire la moindre démarche ſans être découverte. C'eſt ainſi que l'armée Angloiſe perdit les fruits d'une campagne victorieuſe, pour avoir négligé de paſſer la Delaware en tems & lieux, & pour avoir eu une idée trop déſavantageuſe de ſes ennemis.

Nous avons déjà parlé du mauvais ſuccès qu'avoient eu les Emiſſaires des Iſles Britanniques dans leurs efforts pour exciter à la guerre

les Régulateurs & les Sauvages qui habitent les derrières des Colonies ; nous avons aussi fait mention des plaintes des Virginiens, & du mauvais effet qu'avoient eu dans toute l'Amérique le système de Milord Dunmore, d'armer les nègres contre leurs maîtres : tout cela ne fut pas capable de décourager les Agens Anglais chez les Indiens. Ils ne perdirent point l'espérance de les persuader à attaquer les Colonies Méridionales par derrière. Ces Sauvages, toujours avides de présens & de dépouilles, & aussi prêts à oublier qu'à signer un traité, rompirent enfin l'alliance qu'ils avoient faite avec les Colons, & devinrent tout-d'un-coup leurs ennemis. 1776.

On leur fit entendre qu'une armée Anglaise débarqueroit dans la Floride Occidentale ; &, après avoir pénétré à travers les pays de Creek, Chickesaw, & de Cherokee, où elle seroit renforcée par les guerriers de ces nations, elle devoit envahir la Virginie & les Carolines, tandis qu'une autre armée formidable attaqueroit les côtes par mer & par terre. M. Stuart, qui étoit le principal Agent, envoya aussi une lettre circulaire à tous les *Tories* qui demeuroient sur les derrières, & à tous ceux qui vouloient éviter la furie des Indiens ; par laquelle il leur commandoit de se préparer à joindre les troupes du

1776. Roi, d'amener avec eux leurs chevaux & leur bétail, & d'apporter leurs provisions, promettant en même tems qu'ils seroient payés pour tout ce qu'ils apporteroient. Il leur conseilla aussi pour leur propre sûreté, & afin qu'ils fussent distingués des ennemis de Sa Majesté Britannique, de signer un papier, par lequel ils déclaroient leur fidélité.

Ce plan étoit si plausible, & avoit tant d'apparence de succès, qu'il eut beaucoup d'effet sur les Indiens, & les disposa même à former une alliance contre les Colonies.

Les Six Nations, qui avoient promis de demeurer neutres, commencèrent les hostilités; mais leurs Chefs désavouèrent ensuite ces procédés. Les Creek-Indiens, qui sont les plus violens, attaquèrent les Colonies Méridionales avec leur barbarie accoutumée; mais s'appercevant bientôt après, que le secours prétendu n'arrivoit point, avec une prévoyance fort peu commune à ces Sauvages, ils s'arrêtèrent tout court, & se repentirent de ce qu'ils avoient fait. Dans les circonstances présentes, les Colons les excusèrent volontiers. Lorsque les Cherokees demandèrent ensuite leur assistance, ils firent réponse, qu'ils s'étoient tiré une épine du

pied, & qu'ils pouvoient la garder, si bon leur sembloit. 1776.

Ces derniers tombèrent, néanmoins, sur les Colonies voisines avec la dernière furie, portant par-tout le fer & le feu, balafrant & tuant les Colons, ou détruisant leurs plantations. Ils furent pourtant bientôt arrêtés, & payèrent cher pour leur cruauté. Ils éprouvèrent alors qu'ils n'étoient plus aussi formidables qu'autrefois, & que les Colons étoient plus forts. Ils furent défaits par la milice de la Virginie & des Carolines, & poursuivis jusque dans leur pays, où leurs villes furent démolies, leur grain détruit, & leur nation, pour ainsi dire, exterminée jusqu'à ce qu'enfin ceux qui échappèrent, furent obligés d'accepter les conditions que les vainqueurs voulurent proposer.

Cette guerre Indienne eut un mauvais effet pour la cause Royale; car non-seulement ceux qui étoient bien-affectionnés désapprouvèrent cette mesure, mais même les *Tories* les plus zélés se joignirent alors aux Républicains, & blâmèrent les cruautés qu'elle avoit causées.

Rien n'étoit capable d'ébranler la fermeté des Membres du Congrès; car c'étoit au

1776. milieu des dangers de la guerre, & dans un tems où la fortune sembloit contr'eux, peu après la prise de *Long-Island* & de *New-York*, lorsqu'une armée formidable par terre & par mer portoit par-tout la terreur & l'effroi, qu'ils signèrent le traité remarquable d'une union perpétuelle entre les Treize Colonies.

Ce traité contient un système de règles & de lois pour leur Gouvernement dans les affaires publiques, & par rapport à chacune d'elles, soit en tems de paix ou de guerre, & s'étend même à leur commerce avec les Puissances étrangères. Il fut publié, sous le nom d'Articles d'Alliance & d'Union entre les Treize Provinces, & a depuis reçu la ratification de chaque Colonie. Tel étoit en général l'état des affaires en Amérique à la fin de l'année 1776.



CHAPITRE III.

Le Peuple Anglais, pendant ces transactions, étoit dans une espèce de léthargie. Les mécontens n'offroient que des plaintes, & les *Tories* ne s'en soucioient guère. La distance du siège de la guerre en rendoit les effets moins intéressans ; car les meurtres, les cruautés, & les malheurs, qui seroient dans le cas de faire la plus grande impression sur le cœur humain lorsqu'ils arrivent près de nous, ne touchent que faiblement quand ils se passent à deux ou trois mille lieues. Les dépenses de la guerre n'étoient que peu senties, & la plupart des hommes pensent rarement à des conséquences éloignées. 1776.

Le Ministère, comme nous l'avons déjà dit, avoit une majorité considérable dans les deux Chambres du Parlement, & emportoit tout devant lui ; de sorte que, par ce moyen, il se trouvoit capable de continuer la guerre avec vigueur, & de défier le pouvoir de l'Opposition.

Plusieurs des Isles Occidentales souffrirent cependant beaucoup, & les provisions y furent

1776. extrêmement chères. En un mot, on ne craignoit rien moins qu'une famine. Comme une partie de la garniſon de la Jamaïque avoit été envoyée en Amérique, les nègres de cette iſle crurent que c'étoit une occaſion favorable de recouvrer leur liberté. Ils formèrent donc le deſſein d'aſſaſſiner tous les blancs, & ils n'attendoient pour l'exécuter que le départ d'une flotte de cent vingt vaiſſeaux marchands, qui étoient alors dans le pays.

Le complot fut découvert, & les vaiſſeaux furent retenus pendant un mois, afin d'en empêcher les effets. Cette meſure néceſſaire à la ſûreté de l'iſle fut néanmoins fort pernicieuſe aux négocians, & donna le tems aux corſaires Américains de ſe préparer à intercepter la flotte; de ſorte que pluſieurs riches vaiſſeaux tombèrent entre les mains de ces derniers. Le commerce des autres iſles fut auſſi beaucoup interrompu, & la perte des Anglais, dans l'année 1776, montoit à beaucoup plus d'un million ſterling.

Les Français & les Eſpagnols recevoient favorablement les Républicains, & les priſes de ces derniers furent pendant quelques tems vendues publiquement dans ces deux royaumes; mais ſur des repréſentations de la Cour de Lon-

dres on observa un peu plus de *decorum*, & on les vendit plus secrètement. 1776.

La majesté du Peuple Anglais souffrit alors une éclipse, & son orgueil fut bien puni ; mais il falloit céder à la nécessité. Dans les Colonies Françaises les Américains y étoient reçus à bras ouverts, & y trouvoient une protection assurée contre leurs ennemis. On dit même qu'il y avoit plusieurs corsaires Français à la Martinique, avec des commissions du Congrès.

Les armemens considérables que l'on fesoit en France & en Espagne donnèrent, cependant, l'alarme aux Ministres Anglais, & ils commencèrent, le 25 d'Octobre, à mettre seize gros vaisseaux de guerre en commission, outre ceux qui y étoient déjà. Il y eut aussi un édit du Roi pour rappeller tous les matelots qui étoient dans le service étranger, pour mettre un embargo sur toutes les provisions de la Grande-Bretagne & d'Irlande, & un autre pour ordonner un jeûne général.

Dans ces circonstances désagréables, la Nation Britannique fut alarmée par un danger d'une nouvelle nature. Un enthousiaste, connu communément sous le nom de *John the painter*, ou

1776. Jean le peintre, avoit formé la résolution de mettre le feu aux magasins Royaux de Plimouth & de Porsmouth, & à tous les principaux ports de l'Angleterre.

Cet homme extraordinaire, dont le vrai nom étoit Jacques Aitken, étoit né à Edinbourg en Ecosse. Il étoit peintre de profession, & avoit voyagé presque par toute la Grande-Bretagne. Le manque d'argent dans ses différens pélerinages l'avoit souvent obligé d'avoir recours à des moyens peu honnêtes. Quand il ne pouvoit point trouver d'ouvrage, il s'adressoit aux Officiers-recruteurs, voloit sur le grand-chemin, ou dans les maisons. Enfin, la crainte d'être pris, ou le désir de voir le nouveau-monde, le fit passer en Amérique, où il resta deux ou trois ans. Comme c'étoit dans le commencement des troubles, les discours qu'il entendit contre la Nation Britannique, lui inspirèrent la plus grande horreur pour son Gouvernement, & il forma la résolution de détruire tout seul les forces maritimes de l'Empire.

Dans ce dessein, il visita les différens chantiers pour examiner de quelle manière ils étoient gardés. Il prit aussi beaucoup de peine à composer des matériaux combustibles, & des machines

chines pour exécuter ses projets ; mais il ne 1776.
réussit guère dans ces essais ; & c'est à ce manque de succès que l'Angleterre doit sa conservation : car on trouva quelques semaines après une de ses machines dans le magasin de chanvre à Portsmouth, qui s'étoit éteinte d'elle-même. Il mit pourtant le feu au magasin à cordages, qui fut entièrement consumé. Il alla ensuite à Plimouth ; mais il ne put y mettre en exécution aucune partie de son projet, & pensa même être découvert. Il se transporta de-là à Bristol, ville très-commerçante, & qui étoit alors fort divisée. Il y avoit dans cette place un nombre à-peu-près égal de *Whigs* & de *Tories*, & les premiers étoient toujours sûrs de désapprouver ce que fesoient les derniers.

Tandis que les habitans se querelloient ensemble, *John the painter* entreprit de mettre le feu aux vaisseaux ; ce qui auroit infailliblement brûlé la ville. La mauvaiseté de ses matériaux l'empêcha de réussir dans cette entreprise ; &, trouvant ensuite que le port étoit très-bien gardé, il se tourna vers la ville, & mit enfin le feu à plusieurs magasins près du quai ; mais les habitans l'éteignirent avant qu'il eût eu le tems de consumer plus de six ou sept maisons.

1776. Les deux partis s'accusèrent alors l'un l'autre avec la plus grande violence. Les *Tories* accusoient les *Whigs* de cet incendie, & ceux-ci disoient que les premiers en étoient les auteurs, afin de trouver des raisons de les calomnier, & de les noircir.

John the painter fut, cependant, pris peu de tems après avoir quitté Bristol sur plusieurs soupçons, & se comporta avec beaucoup de hardiesse, d'art, & de prudence. Il refusa de donner aucune réponse aux questions qui avoient la moindre apparence de pouvoir lui nuire; & il ne fut pas du tout déconcerté par la présence de plusieurs Seigneurs de l'Amirauté, mais répondit sans embarras à ce qu'ils lui demandoient.

Il fut néanmoins convaincu par la confiance qu'il mit en un autre peintre, qui étoit Américain, ou avoit demeuré long-tems en Amérique. Cet homme, par ce moyen, en prétendant d'ailleurs être de même sentiment, & prendre part à ses peines, s'insinua tellement dans son esprit, qu'il s'ouvrit entièrement à lui, & lui raconta toute sa vie.

Quand il vint devant les Juges, quoiqu'il fût surpris de voir paroître son ami prétendu comme

témoin contre lui, il se comporta, cependant, 1776.
avec la même fermeté, & la même adresse, qu'il avoit jusqu'ici montrée. Il fit une très-bonne défense, offrit plusieurs remarques sur la nature des dépositions contre lui, & la bassesse de ce témoin, & reçut sentence de mort avec la dernière indifférence. On dit que, lorsqu'il fut près d'être exécuté, il demanda à parler à un des principaux Officiers de la marine, lui avoua son crime, & lui donna aussi quelques avis pour la conservation des magasins Royaux à l'avenir.

A l'entrée du Parlement, le discours du Roi aux deux Chambres étoit des plus violens contre les Américains. Sa Majesté auroit reçu beaucoup de satisfaction d'apprendre que les troubles des Colonies fussent terminés, & que les Colons, revenus de leur folie, se fussent délivrés de l'oppression de leurs Chefs; mais ces Chefs, disoit-on, étoient si déterminés, & si désespérés, qu'ils avoient ouvertement renoncé à la fidélité dûe au Roi, & à tout commerce avec la Grande-Bretagne; qu'ils avoient refusé avec indignité & insulte les moyens de réconciliation qu'on leur avoit offerts, & avoient présumé d'appeller leurs factions des *Etats indépendans*.

1776. Cette rebellion auroit des conſéquences funeſtes, ſi on permettoit qu'elle prît racine, non-ſeulement par rapport aux autres Colonies fidelles, & au commerce de cet Empire, mais auſſi par rapport au ſyſtême général de l'Europe. Il étoit cependant avantageux de connoître à préſent l'objet des rebelles, parce que cette connoiſſance produiroit l'unanimité entre les Anglais, & juſtifieroit la néceſſité des meſures que l'on avoit priſes.

Le Roi informa auſſi les deux Chambres de la conſervation du Canada, & du ſuccès qu'avoient eu ſes armes du côté de la Nouvelle York, ſuccès qui étoit de telle importance qu'il y avoit tout lieu d'eſpérer qu'il produiroit les meilleurs effets. Il ajouta néanmoins que, malgré cela, il falloit ſe préparer pour une nouvelle campagne.

Il dit, qu'il avoit reçu des aſſurances d'amitié des autres Cours, & qu'il feſoit tous ſes efforts pour la réconciliation de l'Eſpagne & du Portugal. Malgré cela, continuoit-il, il eſt convenable d'avoir des forces ſuffiſantes ſur pied pour ſe défendre en cas d'attaque : il paroiſſoit fâché de ce que ces meſures coûteroient beaucoup à la Nation ; mais il ne doutoit pas que,

considérant les objets qu'il avoit en vue, ses fidèles sujets ne contribuassent volontiers aux frais nécessaires. 1776.

Sa Majesté déclaroit ensuite qu'elle ne pouvoit avoir d'autre motif dans cette querelle que le bien de tout son peuple, assura qu'aucune nation ne vivoit sous un Gouvernement plus doux que les Colonies révoltées, & que leurs progrès dans les arts, leur nombre, leur puissance, leurs forces par terre & par mer étoient des preuves convaincantes de ce qu'elle avançoit. Elle finissoit enfin, en disant, que son dessein étoit de rétablir les lois & la liberté dont chaque sujet de l'Empire Britannique jouit, & auxquelles ils avoient follement préféré toutes les calamités de la guerre, & la tyrannie de leurs Chefs.

Les adresses des deux Chambres au Roi produisirent, comme à l'ordinaire, de grands débats, & furent enfin faites suivant la volonté des Ministres.

Milord Jean Cavendish proposa une clause, qui étoit plus grande que l'adresse même. Dans cette pièce, qui offroit une peinture de la conduite des Ministres envers l'Amérique, ce

1776. Seigneur, après avoir exprimé le plus grand zèle pour le ſervice de Sa Majeſté, & la gloire de ſon règne, feſoit paroître la plus grande affliction, en voyant qu'une grande partie de ſujets autrefois très-fidèles avoient renoncé à ſon Gouvernement. Il concluoit que la révolte de tout un peuple ne pouvoit provenir que de fautes eſſentielles dans la conduite que l'on avoit tenue envers lui.

Il attribuoit ces fautes à ce que le Parlement n'avoit pas été ſuffiſamment informé, & à ce que l'on avoit placé trop de confiance en des Miniſtres qui, quoiqu'obligés de s'informer de la diſpoſition des Américains, & de prendre les meſures néceſſaires pour concilier les eſprits, avoient négligé le tout. C'étoit à cette confiance mal placée, diſoit-il, qu'on devoit attribuer la pourſuite d'un plan formé pour ſoumettre une bande de prétendus factieux, & un parti peu conſidérable, & qui avoit mis au déſeſpoir treize grandes provinces.

Chaque acte de Parlement, pour procurer la paix, étoit devenu une nouvelle cauſe de révolte, juſqu'à ce qu'enfin la Nation étoit plongée dans une guerre ſanglante, qui, outre qu'elle épuiſoit les forces de Sa Majeſté, expoſoit ſes

Alliés, & ses fidèles sujets, aux desseins de ses ennemis, laissoit le royaume dans l'état le plus dangereux, menaçoit le peuple Anglais des suites les plus funestes, & des plus grands malheurs. 1776.

Milord Cavendish assuroit que le seul moyen de redonner au Parlement la confiance de tout le peuple, c'étoit de ne plus placer la leur en des gens qui en avoient si grossièrement abusé. Pour cela, ajoutoit-il, il faut examiner les griefs des Colonies, la conduite des Ministres, & les raisons pourquoi le commerce des Isles Britanniques fut laissé exposé aux représailles des Américains dans un tems où leurs matelots & leurs pêcheurs, étant empêchés de suivre leurs occupations paisibles, n'avoient point d'autre alternative que d'avoir recours au pillage, & de se déchaîner sur le commerce de la Grande-Bretagne.

Il concluoit enfin avec la déclaration suivante : *Nous regarderions avec honte & avec horreur tout évènement qui tendroit à abattre le courage d'une grande partie des sujets de l'Empire Britannique ; à les soumettre sans condition à quelque puissance quelconque ; à anéantir leur liberté avec l'aide de mercenaires étrangers, & à les rendre bas*

1776. *& serviles. Dans les excès, & les abus qui sont arrivés dans le cours de ces disputes, nous sommes, néanmoins, obligés de respecter les principes des Américains.*

Nos intentions ne sont pas de les détruire, mais de les gouverner; car, quoique leurs principes diffèrent en quelque chose des nôtres, ils ont, cependant, une telle ressemblance avec ceux qui servent de fondement à la meilleure partie de notre Gouvernement, qu'on ne sauroit sans injustice former la pensée de les anéantir dans aucune province sous la domination de Sa Majesté. D'ailleurs des choses de cette nature auroient des suites funestes, & établiroient des exemples dangereux à la liberté de ce royaume.

Dans la Chambre Haute, le Marquis de Rockingham fit une proposition à-peu-près semblable, touchant l'adresse. Les débats furent longs & intéressans. Le discours du Roi, qui est toujours regardé comme celui du Ministre, y fut traité avec la dernière rigueur & le plus grand mépris.

On demanda où les Américains avoient trouvé ces puissans Chefs auxquels ils obéissoient avec tant de soumission, & qui les gouvernoient

d'une manière ſi deſpotique ? Ils n'avoient 1776.
point de Seigneurs parmi eux. Il n'y avoit point de nation dans le monde en poſſeſſion d'une ſi vaſte étendue de pays & de tant de biens, ou qui avoit un ſi grand commerce avec le reſte de l'univers, où les fortunes fuſſent plus égales. Mr. Hancock n'étoit qu'un bon & honnête négociant de Boſton. Il n'avoit point de prééminence ſur ſes confrères, ni d'autorité ſur le peuple, avant les troubles préſens. Mr. Waſhington avoit une fortune indépendante, & reſſembloit à nos Gentilshommes de campagne qui ſont capables de pratiquer chez eux l'hoſpitalité, & de ſe faire reſpecter par leurs tenanciers & leurs voiſins, mais qui ſont inconnus dans le reſte du monde. D'autres, qui étoient à préſent Membres du Congrès, ou dans le ſervice des Colonies, feroient encore reſtés dans une plus grande obſcurité. Par quel enchantement, donc, pouvoit-il ſe faire que ces peuples, que l'on repréſente comme de violens Républicains qui ont en horreur les coutumes établies dans les autres parties du monde, qui ſont ennemis de toute autorité & de toute ſubordination, par quel enchantement, diſoit-on, pouvoit-il ſe faire qu'ils euſſent tout-d'un-coup changé de nature, & ce qui eſt encore plus fort, ſurmonté leurs préjugés au point de ſe

1776. soumettre entièrement à un petit nombre de despotes inconnus ?

La réponse, ajoutoit-on, étoit fort claire. C'est que cette assurance étoit fausse, & en même tems si absurde qu'elle ne méritoit pas d'être réfutée. Les Américains avoient été forcés par l'oppression à maintenir leurs droits, & à la fin, par la persévérance des Ministres dans leurs procédés injustes, à les défendre à main armée. Dans cette situation, réduits à la dernière ressource dont la nature humaine est capable, le danger commun les avoit mis dans la nécessité, où tous les peuples de la terre & même les nations les plus sauvages se trouvent en pareil cas, d'élire des chefs pour conduire leurs affaires & commander leurs armées.

Ces chefs n'ont point plus de pouvoir qu'il ne plaît au peuple de leur confier. Les Représentans des Assemblées provinciales sont élus tous les ans. Le Congrès Général est de même dissous au bout d'une année. Le pouvoir retourne donc au peuple, qui le redonne, comme bon lui semble, aux personnes qu'il juge les plus propres ; de sorte que, continuoit-on, ces supposés tyrans que l'on représente comme foulant aux pieds toutes les lois, gouvernant

les Colons avec une verge de fer, & un despotisme à peine connu dans les plus anciens gouvernemens de cette nature, n'étoient d'autre personnes que les serviteurs du peuple, choisis par lui, & qu'il pouvoit changer à son gré. Comment donc le Ministre avoit-il osé insulter le Parlement & Sa Majesté avec des absurdités & des impositions de cette espèce ? 1776.

Dans le même dessein, disoient les Membres de l'Opposition, d'en imposer au public, & d'irriter la nation, les Ministres & leurs partisans avancent que les Américains ont rejetté avec mépris les termes d'accommodement qu'on leur à offerts. Cela est aussi faux que tout le reste. Les Commissionnaires n'avoient d'autres pouvoirs que d'offrir des pardons ; de sorte que les termes que les Colons n'ont point voulu accepter, ne sont autre chose que des offres de pardon. Les Ministres savoient bien qu'ils n'accepteroient jamais ces conditions ; mais leur dessein étoit de les mettre au désespoir, & de les obliger à avoir recours à la force : cependant ils déclaroient au peuple, qu'on avoit offert des termes équitables aux Américains, & que ceux-ci les avoient rejettés avec hauteur. Leurs vues étoient d'irriter les Anglais contre leurs confrères du nouveau-monde, & de forcer ces derniers à une soumission aveugle.

1776. Comme dans le diſcours du Roi il y avoit ; qu'aucun peuple ne jouiſſoit d'une plus grande félicité, ou ne vivoit ſous un gouvernement plus doux, que les Colonies révoltées ; & que leurs progrès dans les arts & les ſciences, le nombre de leurs habitans, leur puiſſance & leurs forces, tant par terre que par mer, étoient des preuves de la première poſition ; les Membres de l'Oppoſition prirent de-là occaſion de blâmer les Miniſtres. Pourquoi, dirent-ils, ces Colonies ont-elles été forcées à ſe révolter ? Cette puiſſance, cette grandeur, qui étoient en partie la nôtre, & dont l'hiſtoire fournit à peine un exemple, devoit être attribuée au ſyſtême juſte & équitable des lois Anglaiſes, & du gouvernement Britannique. Pourquoi s'étoit-on écarté de ce ſyſtême ſage & admirable dont les effets étoient ſi ſurprenans ? On nous allègue, continuoient-ils, que le but des meſures préſentes eſt de rétablir la paix & la liberté à l'Amérique. Pourquoi en a-t-on interrompu la jouiſſance ? Leur valeur ſera-t-elle augmentée lorſqu'elles ſeront offertes au bout de la baïonnette ? Pourquoi a-t-on détruit cette belle fabrique qui avoit été l'ouvrage de tant de ſiècles, afin de rétablir, l'épée à la main, ce que la prudence & un gouvernement ſage ſembloient avoir fixé pour toujours ?

Cette partie du discours où il étoit dit que les autres Puissances de l'Europe avoient les intentions les plus pacifiques, fut aussi blâmée. Comment est-il possible, s'écrioient-ils, que les Ministres osent nous avancer de telles faussetés? Toute l'Europe arme à présent avec la plus grande diligence. Cela annonce-t-il la paix? D'ailleurs leurs propres actions contredisent leurs paroles. 1776.

Au tems même où ils font ces assurances des bonnes intentions de leurs voisins, la Nation est en confusion, & le commerce ruiné par la levée soudaine des matelots que l'on force de servir sur les vaisseaux de guerre. Leur conduite paroît ici dans tout son jour, & ce voil trompeur qui a jusqu'ici couvert leurs actions est à la fin ôté.

Y a-t-il rien de plus ridicule, continuoient-ils, & même de plus impertinent, que de dire que nous serons tous unanimes à poursuivre les mesures présentes? Est-ce donc parce qu'elles ont produit tous les maux que nous avons prévus & prédits? En opposant ces mesures funestes, nous avons donné les raisons de notre conduite; nous en avons prévu les suites; & tous les maux que nous avons annoncés sont

1776. enfin arrivés. Il n'y a point de prophétie qui ait été plus exactement accomplie. Maintenant, que l'Empire eſt diviſé, l'Amérique perdue, la Nation en confuſion & menacée des plus grands dangers du dehors, les Miniſtres, avec un air de plaiſanterie qui feroit bon ailleurs, nous diſent, qu'ils eſpèrent que nous ſerons tous unanimes à pourſuivre ces meſures ruineuſes qui ſont la cauſe de nos malheurs. Non, ajoutoient-ils, rien ne peut ſauver ce royaume qu'en rappellant ſur-le-champ les armées qui ſont en Amérique, en révoquant les lois pénales paſſées contre les Colons, & en leur rendant leurs chartres & leurs privilèges. Ces meſures auront plus d'effet qu'aucune autre choſe ſur les coutumes & ſur l'affection des Américains, & ſeront peut-être capables de réunir cet empire diviſé. Mais ſi les pertes qu'ils ont ſouffertes, les cruautés qu'ils ont éprouvées, la connoiſſance de leur force, & l'expérience des douceurs qu'il y a à commander, ont aſſez d'influence ſur l'eſprit des Colons pour leur faire refuſer ces moyens d'accommodation ; ſi nous ſommes réduits à cette malheureuſe ſituation, nous n'avons plus d'autre alternative que de reconnoître ſur-le-champ leur indépendance, & en feſant avec eux un traité d'alliance & de commerce, de conſerver la petite partie qu'il eſt encore poſ-

fible de retenir de ces avantages glorieux que notre orgueil, notre injuftice, & notre folie, nous ont fait perdre. 1776.

Il ne fert de rien, difoient-ils, de penfer à ce que nous étions autrefois, ou à ce que nous avons perdu ; il vaut mieux nous conformer à notre condition préfente, de peur qu'elle ne devienne pire. L'imprudence & les mauvais confeils ont ordinairement leurs punitions. Il faut donc que nous nous foumettions à ce châtiment que nous n'avons que trop mérité, quelque défagréable qu'il puiffe être. Plus nous perfifterons dans notre opiniâtreté, plus notre punition fera grande, & elle fera bientôt fans bornes.

Les Membres de l'Oppofition affuroient auffi que fi les Miniftres perfiftoient dans leurs folles mefures, toute la famille de Bourbon fe joindroit bientôt aux Américains, & ne tarderoit point à déclarer la guerre. Le Roi de Portugal, que la Nation étoit obligée d'affifter, étoit déjà menacé ; & fi les Anglais étoient affez lâches que de facrifier leur Allié au danger préfent, & de fe rendre par-là méprifables à toute l'Europe, cela ne pourroit leur être d'aucun fervice, parce que la conduite de la France & de l'Efpagne,

1776. la nature de leurs préparations & les secours qu'ils donnoient déjà aux Américains, montroient clairement le parti qu'ils avoient résolu de prendre dans ces malheureuses querelles.

Sommes-nous donc en état, disoient-ils, de faire tête aux forces réunies de la famille de Bourbon, & des Américains, tandis qu'avec le secours des Auxiliaires Allemands nous n'étions pas même capables de réduire ces derniers ? La force de la Nation est à présent en Amérique, & en quelque sorte à la merci de nos ennemis. Est-ce à présent le tems, avec une dette énorme, lorsque le revenu de l'Empire diminue, que nos ressources sont, pour ainsi dire, épuisées, nos conseils divisés, & nos Colons irrités au dernier degré, de nous engager dans une nouvelle guerre ? Dans une situation si terrible, ajoutoient-ils, le meilleur parti est de se réconcilier au plus tôt avec les Colonies, à quelques termes que ce soient. Quoique la perte de l'Amérique soit pénible & douloureuse, ce n'est point, cependant, le dernier des malheurs ; mais si, au lieu de rechercher leur amitié, nous souffrons qu'ils s'allient avec nos ennemis naturels, peut-être que cela anéantira notre existence comme nation.

Les

Les Membres de l'Oppofition là-deffus blâmèrent les adreffes des deux Chambres, en difant que c'étoit foufcrire fervilement aux panégyriques mal fondés, que les Miniftres avoient fait dire au Roi fur leur conduite, & plonger la Nation dans une ruine inévitable. Ils ajoutèrent qu'il étoit indigne de donner fanction en Parlement à un nombre de fauffetés, calculées pour amufer, tromper, ou enflammer le peuple. Ils foutinrent, au contraire, que le changement qu'ils offroient de faire à ces adreffes donneroit le tems au Parlement de s'informer diligemment de l'état de la Nation, de remonter à la fource des malheurs préfens, & de chercher les moyens d'éviter les dangers dont ils étoient environnés de tous les côtés. 1776.

D'autre part les Partifans du Miniftre défendoient le difcours de Sa Majefté à tous égards. Ils en vantoient la vérité, la prudence, la juftice, & la magnanimité. Ils affuroient qu'il étoit conforme à la faine politique, & rempli de la plus grande tendreffe, & du défir le plus ardent qu'Elle avoit pour le bonheur, la profpérité, & la liberté de tous les fujets de l'Empire, en quelqu'endroit du monde qu'ils fuffent fitués. Ils rejettèrent le changement à l'adreffe, parce qu'il tendoit à engager le Par-

1776. lement dans des matières qui n'avoient point de rapport aux affaires présentes. Si les Ministres, disoient-ils, ont négligé leur devoir ; s'ils se sont laissé tromper, ou s'ils ont trompé le Parlement ; il y aura un tems convenable pour examiner tout cela : mais maintenant, ajoutoient-ils, il n'est point question de cette affaire : il s'agit seulement de savoir si nous voulons abandonner tous les avantages que nous tirons de nos Colonies, avantages auxquels les sommes que nous avons dépensées, & le sang que nous avons répandu, tant pour leur fondement que pour leur défense, nous donnent des droits incontestables, &, en nous soumettant aux insultes des Américains, épuiser à la fois les sources de notre pouvoir & de notre opulence, & perdre le rang que nous tenons dans le systême politique du monde ; ou si nous sommes déterminés à faire un usage vigoureux de nos forces pour conserver ces avantages, défendre notre ancienne gloire, rétablir l'autorité suprême de la législation Britannique, & ramener dans le devoir des sujets ingrats & rebelles. Voilà, continuoient-ils, les grands objets qui sont soumis à la considération du Parlement. Les Américains, en se déclarant indépendans, n'ont plus laissé d'autre alternative : il n'est plus question de taxes, de droits, de chartres, ni d'acte de navigation ; ces objets sont tous

engloutis dans le tournant de l'indépendance. 1776.
Ce n'eft que par le fecours que cette Nation tire de fes Colonies qu'elle eft capable de tenir un rang diftingué entre les Puiffances de l'Europe : fi nous les abandonnons, nous ferons bientôt méprifables ; peut-être même nous ne demeurerons pas long-tems indépendans. Il eft donc à préfent queftion de favoir fi nous fommes réfolus à nous foumettre avec baffeffe, & fans aucun effort, à une ruine inévitable, ou a retenir notre première grandeur en la foutenant avec courage.

Quand bien même, pourfuivoient-ils, nous n'aurions aucun motif d'intérêt pour adopter cette dernière mefure, la baffeffe inouie & l'ingratitude des Colons font affez capables d'exciter le reffentiment des Anglais, & de les engager à les punir comme ils le méritent : il eft pourtant à fouhaiter, quoiqu'il n'y ait point de punition trop févère pour l'énormité de leurs crimes, que, lorfqu'ils reconnoîtront leur erreur, ils foient traités avec bonté, loin de les réduire à une obéiffance aveugle, fuivant l'infinuation qu'en avoient donnée les Membres de l'Oppofition dans le changement qu'ils propofoient.

Plufieurs jeunes Seigneurs parlèrent fans ménagement de l'efprit de faction qui régnoit en

1776. Angleterre, ainſi qu'en Amérique, & attribuèrent les démarches des uns aux diſcours ſéditieux des autres. Ils dirent, que, comme l'oppoſition que l'on avoit juſqu'ici faite aux meſures du Gouvernement étoit fondée ſur l'idée que les Américains n'avoient aucun deſſein de ſe rendre indépendans, & que ceux qui les avoient défendus avoient rejetté toute inſinuation de cette nature, ils ne doutoient pas qu'ils ne ſe joigniſſent à eux pour ſoutenir les meſures néceſſaires à les faire rentrer dans le devoir. Voilà, ajoutoient-ils, ſur quoi nous fondons cette unanimité dont le Roi fait mention, & que l'on a traitée avec tant de ridicule, quoiqu'il n'y ait point de raiſonnement plus juſte. C'eſt en vous joignant à ſupporter les meſures du Gouvernement que vous pouvez faire quelque compenſation à la Nation pour l'encouragement que vous avez malheureuſement donné à ces troubles; & nous eſpérons, qu'en avouant généreuſement votre erreur, vous convaincrez le monde qu'elle n'étoit point volontaire.

Ces idées de déſeſpoir que les Membres de l'Oppoſition avoient données, étoient, diſoient-ils, auſſi chimériques que l'état alarmant des affaires publiques étoit mal fondé; car le ſuccès qu'on avoit déjà eu en Amérique donnoit lieu

de croire que ces querelles domeſtiques ſeroient bientôt terminées : il étoit probable qu'elles ſeroient même avantageuſes, puiſqu'elles ſerviroient à rendre fixe & permanent le Gouvernement des Colonies, & à régler toutes les queſtions qui leur avoient donné lieu. 1776.

La campagne prochaine, continuoient-ils, terminera certainement cette guerre ; & il eſt inconcevable comment il ſe trouve quelqu'un qui puiſſe déſirer, dans les circonſtances préſentes, d'affaiblir le pouvoir du Gouvernement, ou héſiter un moment de donner ſon approbation à l'adreſſe, puiſque les meſures que l'on y approuve ſont les ſeuls moyens qui reſtent de ſauver l'Empire Britannique.

Les apparences de danger des Puiſſances étrangères furent en partie niées, & en partie palliées. Ils dirent que la France donnoit les plus grandes aſſurances d'amitié ; que les diſputes entre l'Eſpagne & le Portugal étoient preſque accommodées, & que nos armemens engageoient les autres Puiſſances à s'armer auſſi par des motifs de prudence & de précaution. Ils avoient auſſi recours à leur ancienne doctrine, & avançoient que, comme il étoit contraire à l'intérêt de la France & de l'Eſpagne qu'il y

1776. eût aucune Puissance indépendante dans le nouveau-monde, il n'y avoit point lieu de croire que ces deux Royaumes fussent enclins à se déclarer en faveur des Colonies.

Un pareil évènement étoit nuisible à leur commerce. L'idée d'indépendance pouvoit devenir contagieux, & se répandre dans leurs propres Colonies ; & d'ailleurs elles pouvoient être en danger du pouvoir & de l'ambition d'un nouvel Empire ; mais au pis-aller, disoient-ils, s'il y a quelque dessein caché de favoriser nos sujets rebelles, ils n'ont point échappé à la pénétration de nos Ministres, qui, par leurs vigoureuses préparations, n'ont point laissé au pouvoir de nos ennemis de nous attaquer à l'impourvu, & de nous prendre par surprise ; conduite des plus sages, & qui, loin de mériter la censure de l'Opposition, étoit, au contraire, digne des plus grandes louanges.

Tel étoit l'état des affaires dans les deux Chambres du Parlement. Le nombre de voix en faveur des Ministres étoit à-peu-près le même ; mais on remarqua que leurs discours n'étoient plus si animés. Les adresses n'étoient point défendues avec autant de force qu'auparavant. Les grands succès de la campagne n'ayant

point produit les effets que l'on en attendoit, 1776.
& les Américains ne fesant point d'ouvertures
pour la paix, les plus zélés partisans des mesures coercitives commençoient eux-mêmes à désespérer.

Les armemens que l'on fesoit dans les ports de la Grande-Bretagne fesoient plus appréhender des Puissances étrangères que les argumens des Ministres ne donnoient de sûreté. On prévoyoit une dépense immense, & il étoit reconnu que l'on ne devoit plus regarder la réduction de l'Amérique comme l'ouvrage d'une campagne.

D'un autre côté, il paroissoit absurde d'abandonner la poursuite d'un grand objet au milieu de la victoire. Outre cela, la déclaration d'indépendance avoit barré le chemin de l'accommodement. Cette déclaration avoit beaucoup aliéné les Anglais des Américains, & ils ne pouvoient plus alors aimer leur cause, ni leurs prétentions. Il faut avouer que cela n'augmenta pas peu les forces du Ministère.

Enfin le changement que l'on vouloit faire à l'adresse étant proposé pour être décidé à la pluralité des voix dans la Chambre des Communes, il fut rejetté par une majorité de pres-

1776. que trois contre une, deux cens quarante-deux contre quatre-vingt-sept. On proposa alors l'adresse originaire, qui fut approuvée par un nombre à-peu-près égal, deux cens trente-deux contre quatre-vingt-trois.

La majorité dans la Chambre Haute fut encore plus grande en faveur de l'adresse, quatre-vingt-onze contre vingt-six. Le changement fut cependant mis dans les journaux, & signé par quatorze Pairs, comme une espèce de protêt.

Les Commissionnaires qui avoient été envoyés en Amérique, y firent publier une proclamation pour engager les Colons à se soumettre. Comme le Parlement n'avoit pas été informé de cette mesure du Ministère, les Membres de l'Opposition prirent de-là occasion d'attaquer violemment les Ministres, & les accusèrent de traiter le Grand Conseil de la Nation avec le plus souverain mépris.

Milord Cavendish offrit alors plusieurs propositions pour engager les deux Chambres à réviser les lois des Colons. Il y eut là-dessus des débats considérables ; mais, comme ce n'est qu'une répétition des argumens que nous avons déjà insérés dans le cours de cet ouvrage, nous

avons cru qu'ils pourroient ennuyer nos Lecteurs. Il y eut aussi quarante-cinq mille matelots de votés pour le service de l'année 1777 ; & les Membres de la Minorité n'eurent d'autre satisfaction que de censurer dans les termes les plus violens le Ministre pour le département de la marine, qu'ils accusèrent d'incapacité, & de fourberie, premièrement parce qu'il n'avoit pas une force maritime suffisante pour faire tête à la Famille des Bourbons, & qu'il avoit ensuite assuré le contraire à la Nation. 1776.

Ils dirent, que les sommes qu'on avoit votées pour l'entretien de la marine étoient énormes, puisqu'elles montoient à plus de huit cens seize millions tournois, & qu'ils ne savoient pas à quoi on avoit pu employer cet argent, si non à de mauvais usages.

Les dépenses des forces de terre étoient à-peu-près aussi considérables, & furent accordées quelque tems après, sans aucun débat : ensuite le Parlement ajourna jusqu'au 21 de Janvier de l'année suivante.

A la rentrée du Parlement, la première affaire de cette Assemblée fut d'accorder des lettres de marque & de représailles aux Capitaines des

1777. vaisseaux marchands pour les autoriser à prendre les vaisseaux qui appartenoient aux Colonies-Unies. Le Ministre fit le même jour, dans la Chambre des Communes, une proposition pour donner au Roi le pouvoir de saisir, & de faire emprisonner, les personnes accusées, ou soupçonnées, de trahison en Amérique, ou d'être pirates sur les hautes mers. Il soutint sa proposition, en disant, que, depuis le commencement des troubles des Colonies, on avoit fait plusieurs prisonniers qui étoient coupables du crime ci-devant mentionné ; qu'il y en avoit d'autres, également coupables, qu'on ne pouvoit prendre faute d'évidence suffisante ; que c'avoit toujours été la coutume, dans les tems de révolte, ou de danger du dehors, de donner à la Couronne le pouvoir d'arrêter les personnes suspectes.

Il ajouta, qu'il ne prétendoit pourtant pas de dire qu'il y eût à présent aucune nécessité de confier aux Ministres un tel pouvoir en général, c'est pourquoi il ne demandoit pas qu'on le leur accordât dans toute son étendue ; mais, suivant les lois présentes, continuoit-il, il n'étoit pas permis de se saisir même de l'homme le plus suspect. Il y avoit d'ailleurs un autre inconvénient, c'est que le Roi ne pouvoit faire mettre

les rebelles, ou les pirates que dans les prisons 1777.
ordinaires, chose qui devenoit impraticable. Il étoit nécessaire, dans les circonstances présentes, que Sa Majesté eût le droit de les traiter comme des prisonniers de guerre, jusqu'à ce qu'on pût procéder criminellement contr'eux.

Le bil, que le Premier Ministre avoit dessein de faire passer, fut donc lu pour la première fois ce jour-là, 6 de Février, & on en remit la seconde lecture au 10 du même mois. Il est visible que le Roi acquéroit par-là un pouvoir presqu'absolu, puisqu'il avoit droit de faire arrêter, sur de simples soupçons, ceux qui ne lui plaisoient pas, & de les retenir en prison sans caution, ou sans examen, jusqu'à ce que bon lui sembleroit. Il est vrai qu'il y avoit dans le bil une clause, qui autorisoit un certain nombre du Conseil privé à permettre que les prisonniers donnassent caution, ou fussent examinés ; mais on sait fort bien que les gens qui composent ce Conseil sont la plupart dévoués au Prince.

M. Dunning, l'un des plus fameux Avocats d'Angleterre, fit paroître le plus grand étonnement de ce qu'une affaire de cette importance, un bil, qui tendoit à sapper les fondemens de la Constitution Britannique, & à dé-

1777. truire la loi de l'*Habeas corpus*, ſeul rempart du peuple pour ſa ſûreté, & le maintien de ſes droits, fût propoſé ſi ſoudainement, & dans un tems où il y avoit ſi peu de Membres. Il dit, qu'il étoit extraordinaire qu'on précipitât tellement les choſes, & qu'on en fixât la ſeconde lecture dans trois ou quatre jours. Il ajouta, qu'il étoit choqué, & alarmé en même tems, de voir qu'un bil, qui devoit ſuſpendre toutes les fonctions des anciennes lois, fût offert de cette manière; & qu'on voulût profiter de l'abſence d'un grand nombre de Membres, afin de le paſſer, pour me ſervir de ſon expreſſion, comme une marchandiſe de contrebande. Le peuple, continua-t-il, va abandonner les fondemens de ſes droits, ſans en être informé, & ſans que nous ayons même le tems de le conſulter. Voyant enſuite que la Chambre alloit ſe diviſer au ſujet de la ſeconde lecture, & que le Miniſtre l'emporteroit, il propoſa que le bil fût imprimé, ce qui fut accordé.

L'alarme que ce bil avoit excité, rappella quelques-uns de ceux qui s'étoient depuis quelque tems abſentés. Les débats furent longs, intéreſſans, & animés, & fort ſouvent remplis des ſarcaſmes les plus piquans.

Les Membres de l'Oppofition foutinrent que, de l'aveu même du Miniftre, le bil étoit tout-à-fait inutile ; car, comme il n'y avoit point de rebellion dans l'intérieur du Royaume, ni de guerre avec l'étranger, il n'étoit point néceffaire de donner au Souverain de tels pouvoirs. Une guerre même avec l'étranger ne pouvoit juftifier de pareilles mefures, à moins qu'on ne fût menacé d'une invafion, & qu'il n'y eût lieu d'appréhender qu'elle fût encouragée par quelque faction dans le Royaume. C'étoit une réfolution qu'on ne devoit prendre qu'à la dernière extrémité, & lorfque la Conftitution de l'Empire, & la liberté du peuple, feroit dans le plus grand danger. Le pouvoir de Dictateur étoit un couteau à deux tranchans, dont on ne devoit pas faire un jeu. La Couronne avoit déjà tellement paffé les bornes qu'on lui avoit affignées au tems de la Revolution, que les véritables amateurs de leur patrie avoient lieu d'en être alarmés. Il étoit donc fort imprudent de la mettre tout-à-la-fois au-deffus des lois & de toute contrainte. 1777.

Quant aux effets que ce bil produiroit, ajoutèrent-ils, il ne ferviroit qu'à augmenter les animofités entre les Américains & les Anglais, & ne laifferoit plus aucune efpérance de récon-

1777. ciliation ; que, sous prétexte de se venger, il donneroit lieu aux injures personnelles, & aux cruautés les plus horribles de part & d'autre. Il s'étendoit non-seulement aux vaisseaux de guerre, mais même aux navires marchands. Mais, continuèrent-ils, ce n'est point pour l'Amérique que ce bil est calculé : c'est bien plutôt pour notre pauvre patrie. Les Ministres qui ont en vue le despotisme, & qui n'osent encore lever le masque, couvrent ici la peau du lion de celle du renard, & suppléent au manque de courage par la ruse. Ils veulent faire passer sous un faux titre, & introduisent sous un préambule trompeur, compliqué, & ambigu, un bil insidieux, qui ne tend à rien moins qu'à sapper les fondemens de notre liberté, tandis qu'ils amusent le peuple par des contes de *haute mer*, d'*Américains*, & de *pirates*.

Dans les mêmes vues, pour essayer leur influence dans une mesure de cette nature, ils fixent la durée du bil à une année : mais qui ne voit pas que ceux qui ont été capables de se faire accorder un pouvoir de Dictateur sans aucune nécessité, sont également en état de le rendre perpétuel, sans même donner de prétexte? Le peuple est cependant amusé par le nom spé-

cieux d'une loi pour punir les rebelles de l'Amérique ; circonſtance qui lui eſt ſi indifférente, que la plus grande partie ne ſe donnera pas même la peine de la lire ; tandis que tout ſujet des Iſles Britanniques, réſidant dans les Indes Orientales ou Occidentales, dans les provinces paiſibles du nouveau-monde, ſur les côtes d'Afrique, &, en un mot, tous ceux qui ſont obligés d'aller ſur mer, ſeront compris dans cette loi extraordinaire. Ceux même que leur ſanté fait paſſer de Douvres à Calais, afin de viſiter le continent, ceux qui feront des parties de plaiſir par eau, ne ſeront pas plus à l'abri ; & il ſuffira pour être proſcrit d'avoir paſſé les bornes que la mer nous preſcrit. 1777.

Que les Bretons qui habitent le milieu de l'Iſle, & qui n'ont jamais vu la mer, ajoutoient-ils, ne ſe croient pas plus en ſûreté. Ils trouveront bientôt à leurs dépens juſqu'où les Avocats ſubtils de la Couronne peuvent porter leur génie inventif. Il n'y a rien qui ſoit plus ingénieux que l'ambition & l'eſprit de vengeance. Ces hommes innocens peuvent ſe trouver tout-d'un-coup ſaiſis, & arrachés de leurs familles, tranſportés dans les montagnes d'Ecoſſe, ſur les rochers de Gibraltar, les côtes brûlantes d'Afrique, dans les cachots les plus empeſtés des

1777. marais de Bengale, ou dans tout autre lieu de ce vaste Empire, où l'on jugera à-propos d'établir des prisons. Ils pourront y rester durant la continuation de ce bil, sans aucune possibilité de l'interposition des lois, du secours & des avis de leurs amis. A son expiration, pourvu toutefois qu'il ne soit pas renouvellé, & que ces malheureux n'aient pas perdu la vie par les horreurs de leur captivité, & la puanteur de leurs cachots, ils seront, à la vérité, en droit de retourner dans leur patrie ; ils auroient peut-être envie de savoir pourquoi ils ont été mis en prison, & bannis de leur pays. La réponse est toute prête : pour trahison. Se sentant innocens, ils s'efforceront alors d'avoir recours aux lois de l'Empire, & de demander justice, & défieront leurs accusateurs à prouver ce qu'ils avancent ; mais les Agens des Ministres, ceux mêmes qui les avoient enlevés à ce qu'ils ont de plus cher, leur riront au nez, en disant, qu'il n'y a point de preuve, mais qu'ils ont été arrêtés sur des soupçons. Voilà la satisfaction que ces malheureux pourront recevoir pour toutes les injures qu'ils auront souffertes. L'Angleterre ressemblera pour lors aux royaumes les plus despotiques, & nos Ministres seront aussi arbitraires que ceux de Portugal & d'Espagne.

Il

Il y eut encore des argumens ſans nombre pour faire voir la mauvaiſe intention de ceux qui vouloient faire paſſer ce bil; mais comme ils tendent tous au même but, & qu'ils pourroient être ennuyeux à quelques-uns de nos Lecteurs, nous avons cru devoir les omettre. D'un autre côté, le bil & la bonne intention des Miniſtres furent défendus avec chaleur, & les argumens ne manquèrent point à leurs défenſeurs. Les Membres de l'Oppoſition eurent cependant aſſez d'influence dans cette occaſion, pour faire un changement au bil qui étoit de la plus grande importance à la ſûreté du peuple. C'étoit, que cet acte ne devoit avoir rapport qu'aux priſonniers qui avoient été dans les Colonies, ou ſur la haute mer, au tems que les offenſes dont ils étoient accuſés avoient été commiſes. 1777.

Le 30 du mois de Mai, Milord Chatham, dont les talens ſont ſi connus, & dont l'influence avoit autrefois été ſi grande en Parlement, vint encore dans cette Aſſemblée, malgré ſes infirmités, & fit une propoſition en faveur des Américains pour tâcher de rétablir la paix entre la Grande-Bretagne & les Colonies; mais ſes efforts n'eurent aucun effet, & ſa propoſition fut rejettée par une majorité conſidérable, quatre-vingt dix-neuf contre vingt-huit.

1777. Le 6 de Juin, le Roi prorogea le Parlement, après lui avoir fait des remercimens de la continuation de l'attachement qu'il avoit pour sa personne, & de la générosité avec laquelle il avoit accordé les sommes considérables que la nécessité l'avoit obligé de demander pour le service de l'année présente. Le discours de Sa Majesté Britannique finissoit ainsi : *J'espère, qu'avec le secours de la Providence, les forces que vous m'avez confiées, tant par terre que par mer, seront capables de mettre fin, dans le cours de cette campagne, à la rebellion de l'Amérique, & de rétablir cette obéissance, que tous les sujets d'un Etat libre doivent à l'autorité des lois.*



CHAPITRE IV.

TANDIS que ces choses se passoient en Angleterre, le Général Howe, & son frère l'Amiral, ouvrirent la campagne en Amérique. Ils avoient un grand avantage sur les Républicains, ayant une marine supérieure dans un pays entrecoupé de rivières fort larges, qui laissoient le passage libre aux vaisseaux. Ils avoient aussi formé plusieurs régimens de provinciaux & de réfugiés Anglais, Irlandais, ou Ecossais, qui se trouvoient dans le nouveau-monde, de sorte que leur armée étoit réellement formidable. 1777.

Le Chevalier Howe ayant distribué ses nouvelles troupes dans les places de garnison, fut, par ce moyen, capable de paroître en campagne avec de plus grandes forces. Les Américains, de leur côté, avoient élevé des moulins, & établi leurs principaux magasins dans un terrein escarpé & montagneux, qu'on appelle le Manoir de Courtland. La force naturelle de cet endroit, le voisinage de la rivière du Nord, & sa situation convenable par rapport au siège de la guerre, les avoient engagés à n'épargner ni peine, ni argent, pour les remplir de toutes sortes de provisions de bouche & de guerre.

1777. Une place appellée *Peek's-Kill* à environ cinquante milles de *New-York* sur la rivière du Nord servoit comme de port au Manoir de Courtland, & les provisions passoient ordinairement par-là.

Le Chevalier, voyant qu'il étoit, pour ainsi dire, impossible d'attaquer avec avantage le Manoir de Courtland, résolut de tomber soudainement sur *Peck's-Kill*, s'imaginant que les Colons y avoient un grand dépôt. Le Colonel Bird fut chargé de cette expédition avec un détachement de cinq cens hommes, & s'avança sur la rivière du Nord, sous la protection d'une frégate, & de plusieurs vaisseaux armés.

A l'approche des Anglais, les Américains ne se trouvant pas en état de défendre la place, & voyant d'ailleurs qu'il étoit impossible de rien sauver, mirent le feu à leurs magasins, & prirent poste à deux milles de-là, près d'un passage qui commandoit l'entrée des montagnes, & couvroit un chemin qui conduisoit à quelques-uns des moulins & de leurs dépôts. Là-dessus les ennemis ne jugeant pas à-propos d'avancer plus loin, retournèrent vers leur camp, après avoir mis la dernière main à l'incendie.

Ce ſervice n'ayant pas rempli le deſſein du Général, qui croyoit qu'il y avoit plus de proviſions à *Peek's-Kill* qu'on n'en avoit trouvé, & étant d'ailleurs informé que les Républicains avoient d'autres dépôts au village de Danbury & dans d'autres endroits ſur les frontières de Connecticut, près du Manoir de Courtland, il réſolut de les détruire. Le commandement de cette expédition fut donné au Gouverneur Tryon, qui devoit être ſecondé par le Général Agnew & le Chevalier Erſkine. On dit que le Gouverneur en avoit lui-même fait le plan, & qu'il croyoit être joint par un grand nombre de Royaliſtes du pays à ſon approche. 1777.

Le détachement aſſigné pour ce ſervice étoit compoſé de deux mille hommes qui, après avoir paſſé la Sonde, débarquèrent près de Norwalk dans la province de Connecticut, à environ vingt milles de Danbury. Comme les Américains n'avoient aucune idée de ce deſſein, & que le pays n'étoit point préparé, les troupes Angloiſes s'avancèrent ſans interruption, & arrivèrent le lendemain au village. S'appercevant alors que les Américains ſe préparoient à intercepter leur retour, & ne voyant aucun moyen d'emporter les proviſions, elles réſolurent de les détruire, & mirent le feu à Danbury, & aux ma-

1777. gasins. En même tems les Généraux Woofter Arnold, & Silliman, étant arrivés de différens quartiers, & ayant rassemblé ce qu'ils avoient pu de milice, s'efforcèrent de les harasser dans leur marche jusqu'à ce qu'ils reçussent des renforts pour couper entièrement leur retraite. Le premier observa l'arrière-garde du détachement, tandis qu'Arnold, en traversant le pays, gagna le front pour leur disputer le passage de *Ridge-field*.

L'apparence formidable de troupes réglées & bien disciplinées, couvertes d'ailleurs par des partis considérables, avec de l'artillerie en flanc & par derrière, ne fut pas capable de rallentir l'ardeur de la milice Américaine : quand ils appercevoient un avantage de terrein, leurs soldats attaquoient les Anglais avec intrépidité. Dans une de ces escarmouches le Général Woofter, âgé d'environ soixante-dix ans, fut mortellement blessé en fesant des prodiges de valeur, & mourut avec autant de fermeté qu'il avoit vécu. A peine les Royalistes furent-ils quittes de Woofter qu'ils rencontrèrent Arnold, qui étoit depuis une heure en possession de *Ridge-field*, & avoit déjà jetté des retranchemens pour couvrir le front de son armée. Les Anglais étant, cependant, en plus grand nombre & mieux disciplinés,

chassèrent les Américains du village. Le Général Arnold donna ici de nouvelles preuves de son intrépidité : son cheval ayant été tué sous lui près des premiers rangs des ennemis, il se dégagea sur-le-champ, & d'un coup de pistolet étendit à ses pieds un soldat qui venoit pour le percer de sa baïonnette. 1777.

Le Gouverneur Tryon s'arrêta cette nuit-là à *Ridgefield*, & reprit sa marche le lendemain 28 de Mars. Arnold, ayant reçu des renforts & quelques pièces de campagne, le harassa terriblement durant toute la journée. Chaque poste avantageux étoit disputé tandis que des partis de troupes légères attaquoient les Royalistes en flanc & par derrière, profitant de tous les avantages du terrein, & s'efforçant de les mettre en désordre. A la fin ils gagnèrent cependant le mont Compo, à une portée de canon des vaisseaux. Il étoit tems : car le soir s'approchoit, & ils n'avoient plus de munitions, quoiqu'on assure qu'ils eussent tous pris soixante charges avant que de partir. Les troupes se formèrent sur-le-champ sur le mont ; mais les Américains les attaquèrent avec plus de furie qu'ils n'avoient fait jusqu'alors. Le Général Anglais, réduit à la dernière extrémité, ordonna à ses soldats de charger l'ennemi la

1777. baïonnette au fusil ; ce qu'ils firent avec tant d'impétuosité qu'ils rompirent les rangs ; & leurs compagnons ayant fait les préparations nécessaires sur le rivage pour leur réception, ils se rembarquèrent sans être molestés davantage. La perte des Royalistes en cette occasion fut de deux cens hommes tant tués que blessés, & celle des Américains de cent. Entre les morts étoient le Général Wooster & plusieurs officiers de distinction, Du côté des Républicains le nombre de soldats n'étoit point égal à celui des officiers ; car plusieurs de ces Messieurs, se trouvant alors dans cette partie de l'Empire, s'étoient offerts comme volontaires, & à cause du peu de discipline de la milice, avoient été obligés de faire des efforts incroyables, & de s'exposer au plus grand danger ; ce qui peut expliquer la raison pourquoi ils en perdirent tant. Cette expédition ne fut pas d'un aussi grand avantage à l'armée Angloise que le Général se l'étoit imaginé ; car les ennemis n'avoient point à *Peeks-Kill* & à Danbury autant de provisions qu'on le disoit.

Les habitans de Connecticut, pour se venger de ce dégât, prirent la résolution de faire une descente sur *Long-Island*. Ayant reçu intelligence qu'il y avoit à la partie orientale de l'isle

des Commiſſaires, occupés depuis quelque tems à ſe procurer du fourage, du grain, & d'autres denrées pour l'armée Anglaiſe, & qu'il y avoit un dépôt de ces articles au petit port de Sagg, la diſtance de cette place à *New-York*, & la faibleſſe du convoi, qui ne conſiſtoit qu'en une compagnie d'infanterie & un vaiſſeau de douze canons, leur inſpira le deſſein d'empêcher que ces proviſions ne parvinſſent à l'ennemi. Il eſt vrai que cette expédition étoit fort dangereuſe, puiſqu'il falloit paſſer & repaſſer la ſonde, qui étoit continuellement traverſée par les vaiſſeaux Anglais. 1777.

Le Colonel Meigs, officier entreprenant, qui avoit accompagné le Général Arnold dans l'affaire de *Quebeck*, & avoit été fait priſonnier en aſſaillant cette ville, ne fut point arrêté par le danger, & ſe chargea de l'entrepriſe. Il fit paſſer la ſonde à ſes troupes dans des bateaux de baleine, & débarqua au nord de l'iſle dans un endroit qui eſt entrecoupé par une baie, qui s'avance fort avant dans les terres. On prétend qu'elles portèrent enſuite leurs bateaux dans la baie, ſe rembarquèrent au nombre de cent trente hommes, & redébarquèrent à la partie méridionale à environ une lieue du port de Sagg. Les Américains arrivèrent à cette

1777. dernière place avant le jour, & malgré la résistance des gardes, des matelots, & du vaisseau armé qui fit un feu continuel de grapes sur eux à la distance de cent cinquante pas, ils accomplirent leur dessein, en brûlant une douzaine de bateaux, & détruisant tout ce qu'il y avoit à terre. Ils emmenèrent aussi quatre-vingt dix prisonniers, consistant de l'Officier qui commandoit, & de son détachement, des commissaires & de la plupart des maîtres & des équipages des petits vaisseaux qu'ils avoient brûlés. Ce qu'il y a de plus remarquable, & ce qui paroît même incroyable, c'est qu'ils ne furent que vingt-cinq heures dans cette expédition, quoiqu'ils eussent traversé, tant par mer que par terre, environ quatre-vingt dix milles; ce qui prouve que Mr. Meigs possédoit, au plus haut degré, cet esprit d'entreprise qui avoit eu tant d'influence sur l'armée du Canada.

La saison étoit alors avancée; mais le manque de tentes & d'équipages, qui n'étoient point encore arrivées d'Angleterre, avoit empêché les troupes de prendre la campagne. Milord Cornwallis, impatient de ce délai, se servit des vieilles tentes, & fit camper les forces qui étoient à Brunswick sur les hauteurs qui commandent la rivière Rariton, & le long de

cette rivière jufqu'à Amboy. Ce délai avoit été de la plus grande utilité aux Américains ; car, comme nous avons vu dans le Chapître fecond, la campagne d'hiver avoit été faite par des détachemens de milice dont la plupart étoient retournés chez eux à l'expiration de leur engagement. 1777.

Le Congrès, malgré fes promeffes, avoit beaucoup de mal à faire de nouvelles levées, parce que les Colons n'aiment point les longs engagemens ; de forte que, fi les Républicains avoient été attaqués, dans ce tems-là, avec toutes les forces Anglaifes, il eft plus que probable qu'ils n'auroient point été capables de réfifter, & que le Chevalier Howe auroit tout emporté devant lui. Les provinces de la Nouvelle Angleterre, qui font fort peuplées, ne pouvoient point envoyer de fecours au Général Wafhington, parce qu'elles étoient elles-mêmes menacées d'une invafion du côté du Canada, & qu'on craignoit même que la ville de Bofton ne fût attaquée par les Royaliftes de Rhode-Ifland.

Ce délai, qui venoit, ou de la faute des Miniftres, ou que l'on doit peut-être attribuer aux vents contraires, donna le tems à Mr. Wafh-

1777. ington de recevoir des renforts. Le beau tems excita les Américains à s'engager avec plus d'ardeur; & ceux qu'une campagne d'hiver avoit épouvantés devinrent plus hardis à l'approche de l'été. Le Général Washington, se trouvant alors assez fort, quitta, vers la fin de Mai, sa position dans le voisinage de *Morris-Town*, & s'avançant à quelques milles de Brunswick, prit possession d'un pays naturellement fort le long de *Middle-Brook*. C'est de ce seul mouvement que dépend une grande partie des autres évènemens de la guerre dans les Jerseys. Le Général tira de cette situation tous les avantages dont elle étoit capable: son camp, s'étendant le long des montagnes, étoit bien fortifié, & couvert d'artillerie; d'ailleurs les approches étoient très-difficiles à l'ennemi, au lieu qu'il voyoit à découvert le camp des Anglais & les pays voisins.

Il paroît que le dessein des Ministres de la Grande Bretagne étoit de se rendre maîtres de Philadelphie dans le cours de cette campagne, s'imaginant que, cette place une fois tombée, les autres Colonies se rendroient à discrétion. Le Conseil étoit, cependant, divisé quant au plan. Les uns croyoient qu'il étoit plus convenable que le Général Howe passât par les Jerseys, &

s'avançât vers la rivière Delaware, offrant toujours bataille au Général Américain ; & que, si ce dernier se retiroit devant lui, & évitoit une action décisive, comme il y avoit tout lieu de se l'imaginer, il traversât cette rivière en présence des ennemis. Les autres au contraire disoient, qu'il étoit des plus dangereux de traverser une rivière telle que la Delaware, couverte de bateaux armés, & pleine de petites isles bien fortifiées, avec une armée en front & des partis ennemis par derrière : ils ajoutoient que, si cette entreprise étoit sans succès, c'étoit donner le coup de grace à la cause du Roi dans le nouveau-monde : ils étoient d'avis, qu'on devoit plutôt tâcher de réunir les forces maritimes avec celles de terre, & faire coopérer les premières avec les dernières. Dans ce dessein ils conseilloient de faire embarquer l'armée, & d'entrer dans la rivière Delaware par la baie de Chesapeak, parce qu'alors on pourroit aisément la faire débarquer sur la rive opposée sans aucun risque. 1777.

Ce passage par mer étoit, à la vérité, un peu long ; mais il étoit le plus sûr. D'ailleurs il offroit beaucoup d'avantages : premièrement il étoit facile d'approcher de Philadelphie, & de s'en rendre maître : outre cela les trois pro-

1777. vinces florissantes de la Pensylvanie, la Virginie, & Maryland, seroient continuellement exposées à cause des belles baies & des grandes rivières dont elles sont entrecoupées; à la force combinée de l'armée & de la flotte. Dans cette irrésolution du conseil, il semble qu'on donna des ordres au Chevalier Howe de tenter d'engager le Général Washington à une bataille, & de pénétrer par les Jerseys à Philadelphie; mais cependant on lui permettoit de prendre l'autre parti si le premier se trouvoit impraticable; &, comme on le verra dans la suite, ce Général adopta la dernière mesure. Tel étoit le plan de la campagne pour l'armée du Midi, tandis qu'une autre armée formidable devoit attaquer la Nouvelle Angleterre & la Nouvelle York du côté du Canada; & l'on a vû que le succès qu'elle avoit eu la campagne précédente sur les lacs laissoit ces provinces tout ouvertes. La conduite de cette expédition avoit été confiée au Général Burgoyne, qui, à ce que l'on dit, étoit l'auteur du plan. Cette armée devoit aussi être secondée par d'autres détachemens dans le haut Canada qui devoient passer par Oswego, & se rendre à la rivière Mohawk. Les Ministres avoient conçu les plus grandes espérances de ces mesures, & ce n'étoit pas sans raison. Il est certain, que si le Général Howe n'avoit point

fait embarquer ses troupes, & avoit coopéré avec le Général Burgoyne, ces deux Généraux se seroient rendus maîtres de la rivière Hudson, auroient rendu la communication libre entre les deux armées, & auroient coupé toute communication entre les Colonies Méridionales & les Septentrionales. 1777.

Les Ministres firent certainement une faute en permettant au Général Howe de quitter le voisinage de la rivière du Nord dans un tems où il auroit dû faciliter les opérations du Lieutenant-Général Burgoyne; mais, comme ils avoient la plus grande opinion de l'habileté & du courage de ce Général, ils ne s'imaginoient pas qu'il auroit profité de cette permission au risque de perdre l'armée du Canada. Il paroît que le Chevalier fut ensuite jaloux des progrès rapides de cette petite armée; car, comme il avoit eu plusieurs occasions de détruire les forces des Américains, la première, après l'action de Long-Island en 1776, la seconde, à la fin de la campagne, en passant la Delaware, ses ennemis, & les partisans zélés de la cause du Roi, l'accusoient, & non point sans raison, de lenteur & de négligence; tandis qu'ils vantoient l'activité de M. Burgoyne.

1777. M. Howe avoit aussi lieu de craindre que ce dernier ne fût fait Général en chef au cas qu'il parvînt jusqu'à Albany ; car Ticonderoga, & les autres forts qui forment la barrière entre le Canada & les provinces de la Nouvelle Angleterre, avoient été emportés avec tant de rapidité, que M. Burgoyne étoit alors le Général favori à la Cour de Londres, tandis qu'on ne parloit pas trop bien du Chevalier Howe. Les Ecrivains, en faveur des Ministres, l'accabloient même de sarcasmes & de réflexions malicieuses dans les papiers de nouvelles.

Les tentes & les équipages étant arrivés d'Angleterre, avec un corps de troupes d'Anspach, & un grand nombre de recrues, au commencement de Juin, le Chevalier Howe prit aussi-tôt la campagne, & marcha à travers les Jerseys, pour essayer s'il n'étoit pas possible de pénétrer par-là jusqu'à Philadelphie ; mais il étoit alors trop tard : les Américains étoient en état de défense ; l'armée de M. Washington avoit reçu des renforts considérables, & occupoit, comme nous l'avons déjà dit, des postes presque inaccessibles ; plusieurs corps de la Nouvelle Angleterre, sous le commandement des Généraux

Gates,

Gates, Parsons & Arnold, s'avançoient jusqu'aux rives de la rivière du Nord, & étoient toujours prêts à la passer, & à secourir leurs partisans dans les Jerseys, lorsque l'occasion le demandoit; en même tems la milice des Jerseys s'assembla avec beaucoup d'ardeur; de sorte que, quelque position que prît l'armée Angloise, elle étoit veillée, & aussi-tôt entourée d'ennemis. 1777.

On dit que M. Howe fit tout ce qu'il put pour engager M. Washington à quitter son poste avantageux: il poussa des détachemens, & fit des mouvemens comme s'il avoit eu dessein de passer la Delaware, & de l'attaquer par derrière; mais le Général Américain, qui n'avoit aucune envie de risquer une bataille, ne se laissa point prendre à ces amorces. Le Chevalier là-dessus fit avancer toute son armée en front de celle de l'ennemi, & resta quatre jours dans cette position pour examiner la situation, des postes, espérant que les deux armées étant si près l'une de l'autre, le hasard, l'impatience, ou quelque faute pourroit occasionner un engagement général: mais tout cela n'eut aucun effet; le Général Washington connoissoit trop bien les avantages de sa situation pour la quitter, & avoit trop de prudence pour confier

1777. le sort de l'Amérique à l'évènement incertain d'une bataille. Le Chevalier Howe voyant qu'il étoit impossible de l'engager à quitter son camp, & qu'il étoit très-dangereux de l'attaquer dans ses retranchemens, résolut enfin de faire embarquer ses troupes, & de prendre la route de la baie de Chesapeak. Il voulut, cependant, faire une nouvelle tentative pour attirer le Général Américain. Si elle réussissoit, elle lui épargnoit la peine & l'embarras d'un long voyage par mer; si, au contraire, elle ne réussissoit pas, elle ne retardoit en rien l'embarquement. Dans ce dessein il fit une retraite précipitée avec toute son armée vers Amboy, comme s'il avoit eu quelques appréhensions des ennemis. Cette démarche eut l'effet qu'il en attendoit. Il fut aussi-tôt poursuivi par de gros détachemens de troupes réglées, & de la milice des Jerseys, sous le commandement des Généraux Maxwel, Sterling, & Conway. Quelques petits avantages gagnés par les Américains redoublèrent leur ardeur pour la poursuite; & le Chevalier Howe, pour leur faire croire que la fuite étoit réelle, fit jetter le pont qu'il avoit fait construire pour le passage de la rivière Delaware, sur le canal qui sépare *Staten-Island* du Continent. Le bagage & les autres équipages de l'armée furent transportés dans cette

ifle; & il y fit même paffer plufieurs corps de troupes, tenant en même tems tout prêt pour le paffage de la grande armée. On voit que, fi le premier deffein de M. Howe ne réuffiffoit pas, ces mefures ne retardoient en rien le fecond, dont les Américains n'avoient aucune idée. Tout concouroit à faire croire aux Américains que les Anglais étoient convaincus de leur fupériorité, & que leur retraite étoit occafionnée par la crainte. Le Général Wafhington lui-même, malgré toute fa précaution, & fa pénétration, y fut trompé, & quittant fes poftes dans les montagnes, s'avança jufqu'à *Quibble-Town*, pour être plus à portée d'affifter fes partis avancés. 1777.

Le Général Anglais ne perdit point de tems, & s'efforça fur-le-champ de profiter des circonftances. Il fit donc retourner fon armée par différentes routes, & avec beaucoup de diligence. Il avoit trois objets en vue : le premier étoit de furprendre quelques partis avancés; le fecond, d'obliger M. Wafhington à recevoir bataille, s'il pouvoit le joindre à *Quibble-Town*; & le troifième, de prendre l'ennemi à revers, & de fe faifir de quelques paffages dans les montagnes, ce qui l'auroit forcé à abandonner ces poftes inacceffibles qui lui avoient jufqu'ici été fi utiles. Milord

1777. Cornwallis étoit chargé de l'exécution de ce dernier dessein. Après avoir dispersé quelques piquets, il joignit enfin Milord Sterling, qui, avec un détachement de trois mille hommes, bien posté & couvert d'artillerie, sembloit déterminé à lui disputer le passage. Les Anglais & les Hessois attaquèrent avec furie : les Américains se défendirent d'abord avec courage, mais furent ensuite repoussés avec perte, & obligés d'abandonner trois pièces de campagne, & de se retirer dans les bois.

Le Général Washington, s'appercevant alors de son erreur, la répara avec beaucoup de diligence, &, quittant aussi-tôt les plaines, regagna son premier camp dans les montagnes. Prévoyant en même tems le dessein de Milord Cornwallis, il s'assura de tous les passages ; car, si les Anglais en avoient pris possession, sa situation auroit été des plus critiques, & il auroit été obligé de changer de position.

Le Chevalier, voyant alors que le Général Américain étoit trop prudent pour vouloir risquer une bataille, trouvant d'ailleurs qu'il étoit dangereux, & qu'il y auroit eu même de la folie à passer la Delaware, & à pénétrer à travers un pays ennemi, en laissant des forces si considérables derrière lui, retourna vers Amboy,

& fit passer son armée sur *Staten-Island*, d'où elle devoit s'embarquer pour la Chesapeak. 1777.

Quand les Anglais furent embarqués, tout le continent de l'Amérique fut dans l'alarme, parce qu'on ne savoit sur quelle place ils avoient dessein de tomber. On craignoit pour Boston, la rivière du Nord, ou la Delaware, la baie de Chesapeak, & même pour Charles-Town. Le Général Washington, suivant les intelligences qu'il recevoit de différens quartiers, donnoit des ordres de fortifier telle ou telle place, selon qu'il la croyoit menacée. Il est certain que le Chevalier avoit un avantage sur le Général Américain, en procédant ainsi par mer; car ce dernier ne pouvoit savoir sur-le-champ où la tempête devoit fondre. Il étoit donc obligé de garder sa position, & l'armée Royale devoit faire quelque progrès avant qu'il fût en état de lui résister. D'ailleurs il n'étoit pas probable qu'en parail cas il fût en état de choisir ses postes, comme il avoit fait jusqu'alors, & d'éviter une action générale.

Pendant ce voyage des Royalistes, les Américains vengèrent la surprise du Général Lee par une aventure à-peu-près semblable, & des plus hardies. Le Colonel Barton, avec plusieurs Officiers & volontaires, passèrent pendant

1777. la nuit à *Rhode-Island* ; &, malgré la longueur du passage par eau, évitèrent les vaisseaux de guerre Anglais, dont cette isle étoit entourée, & conduisirent leur entreprise avec tant de silence, de hardiesse, & d'habileté, qu'ils surprirent le Général Prescot dans ses quartiers, & l'emmenèrent, lui & son Aide-de-camp, prisonniers.

Cette surprise causa beaucoup de joie aux Américains, & ne donna pas peu de chagrin à leurs ennemis. Le Général Prescot avoit d'autant plus sujet d'être mortifié de son malheur, que, peu auparavant, il avoit offert une récompense à ceux qui prendroient M. Arnold, comme si cet Officier avoit été un malfaiteur ; insulte que le Général Américain avoit ressenti, en offrant un moindre prix pour la personne de M. Prescot.

Le Congrès, quelque tems avant ces transactions, avoit jugé a-propos d'augmenter l'intérêt de la somme qu'il avoit résolu d'emprunter au nom des Provinces-Unies de quatre à six pour cent. Les Membres de cette Assemblée firent aussi élever un monument à Boston en honneur du Général Warren, qui avoit été tué dans l'affaire de *Buncker's-Hill*, & un autre, à

la Virginie, en honneur du Brigadier-Général Mercer, qui étoit tombé dans l'action de *Prince-Town*, comme des marques de la reconnoissance publique, & un encouragement aux défenseurs de la patrie. 1777.

Ils ordonnèrent aussi que le fils aîné du premier, & le plus jeune du dernier, fussent élevés aux dépens des Etats-Unis. Comme M. Mercer avoit beaucoup de biens en terres, on peut voir leurs raisons pour choisir le plus jeune de ses enfans.

Malgré les préparations que le Chevalier Howe avoit déjà faites pour l'embarquement, & l'assistance des équipages de trois cens vaisseaux, néanmoins l'armée & la flotte ne furent capables de quitter *Sandy-Hook* que le 23 de Juillet. Pour mieux tromper les ennemis, le Général Anglais ordonna à quelques transports, & à un vaisseau de guerre, qu'il avoit fait réduire en batterie flottante, d'entrer dans la rivière du Nord pendant que les troupes s'embarquoient. Cette feinte engagea M. Washington à détacher un corps considérable de son armée, qui passa la rivière.

Les forces des Anglais étoient fort diminuées par les détachemens qu'ils étoient obligés de

1777. laisser derrière eux dans les forts, & dans les garnisons. Le Général Clinton, qui commandoit à *New-York*, avoit même représenté au Chevalier, que, s'il ne lui envoyoit pas plus de troupes, il ne pouvoit répondre d'aucun poste ; ce qui engagea ce dernier à faire débarquer plusieurs régimens, qu'il avoit dessein de prendre avec lui.

Tandis que ces choses se passoient au Midi, & que le Général Washington, & le Congrès, étoient assez occupés à veiller les mouvemens de cette flotte formidable, les progrès rapides du Lieutenant-Général Burgoyne du côté du Canada, & la conduite singulière de leurs Commandans, qui abandonnèrent la forteresse de Ticonderoga sans la défendre, causèrent les plus vives alarmes aux Républicains. Leurs Conseils étoient divisés, & leurs affaires paroissoient désespérées. Les Membres du Congrès, que les plus grands malheurs n'avoient point été capables d'abattre, montrèrent dans cette extrémité une fermeté incroyable. Ils donnèrent sur-le-champ ordre aux Commandans de se rendre au quartier du Général en chef, où ils furent examinés par un Conseil de guerre. D'autres Officiers furent envoyés en leurs places, & M. Washington eut la liberté de faire

passer autant de milice qu'il jugeoit à-propos dans les Colonies Septentrionales, pour arrêter les progrès de l'ennemi. 1777.

Le passage de la flotte à la baie de Chesapeak ne fut pas des plus favorables ; car elle n'y arriva que sur la fin d'Août, plus d'un mois après qu'elle eut quitté *Sandy-Hook*. On peut juger de la confusion & de l'embarras qu'il y avoit à bord durant ce tems-là, les vaisseaux étant remplis de soldats & de chevaux, & la chaleur étant d'ailleurs si grande qu'il y avoit tout à craindre pour la santé des troupes.

Ils arrivèrent cependant dans la rivière d'Elk, le 25 d'Août, en meilleur état qu'on auroit pu l'imaginer. Il est vrai que le Général Howe avoit embarqué abondance de provisions, chose qui étoit des plus essentielles, & qui fut d'un grand service dans le long voyage où ils furent obligés de lutter contre les vents & les flots. L'armée ayant débarqué sans opposition, s'avança vers la source de la rivière.

Pendant ce tems-là, M. Washington avoit quitté les Jerseys, & étoit retourné à Philadelphie pour protéger cette capitale. Aussi-tôt qu'il fut informé de la descente des ennemis,

1777. il s'avança vers la rivière Brandywine, qui se décharge dans la Delaware. Son armée étoit d'environ quinze mille hommes, & les Anglais n'en avoient guère plus en campagne, à cause des postes & des communications qu'ils étoient obligés de garder.

Le Chevalier Howe, à son arrivée, pour concilier les esprits des habitans de la Pensylvanie, des comtés de Delaware & de Maryland, & pour empêcher que le pays ne fût abandonné, fit publier une déclaration, par laquelle il promettoit que ses troupes se comporteroient avec la plus grande régularité, & observeroient la discipline la plus exacte; que les sujets paisibles & bien affectionnés de Sa Majesté Britannique recevroient toute la protection qu'ils avoient droit d'attendre, & que même ceux qui n'avoient tenu que des emplois subalternes dans le service du Congrès, pouvoient prétendre à cette protection, pourvu qu'ils retournassent tranquillement chez eux, & se comportassent bien à l'avenir. Il offrit aussi un pardon général à tous les Officiers & soldats actuellement en armes, pourvu qu'ils se rendissent à l'armée Royale.

Le 3 de Septembre, tout étant prêt pour la marche, le Chevalier quitta la rivière d'Elk, &

s'avança vers Philadelphie. Pendant ce tems-là les Américains, ayant aussi laissé la Brandywine, avoient pris poste à une crique appellé *Red-Clay*, d'où ils avoient poussé des détachemens pour garder les passages dans les bois, & interrompre la marche des Anglais par de fréquentes escarmouches. Comme le pays étoit couvert de bois, le Général Howe s'avança lentement, & avec beaucoup de précaution. Il épargnoit ses soldats autant qu'il étoit possible, parce que ce n'étoit qu'avec la plus grande difficulté qu'il pouvoit avoir des recrues; au lieu que les Américains étoient chez eux, & que ces petits combats ne fesoient qu'aguerrir ceux qui échappoient. Il y eut plusieurs escarmouches, dans lesquelles, il semble, que ces derniers ne tirèrent pas tout l'avantage qu'ils auroient pu faire de la situation du pays. Enfin, après plusieurs mouvemens des deux côtés, le Général Washington se retira au-delà de la Brandywine, où il prit possession des hauteurs, & couvrit les gués, paroissant avoir dessein de disputer le passage de cette rivière.

1777.

(Le 11 de Septembre.) Dans cette situation, l'armée Anglaise s'avança à la pointe du jour vers l'ennemi en deux colonnes; la droite, sous le commandement du Général Knyphausen,

1777. marcha immédiatement vers le gué de Chad, qui étoit situé au centre des lignes des Américains, où ils attendoient la principale attaque, leur droite & leur gauche couvrant d'autres gués moins praticables des deux côtés. Vers les dix heures, une furieuse canonnade commença de part & d'autre, qui continua pendant tout le jour. M. Knyphausen fesoit des préparations comme s'il avoit eu dessein de forcer le gué; mais il n'avoit d'autre idée que d'amuser l'ennemi. Les Américains, au contraire, trompés par ses manœuvres, firent de leur côté tout ce qu'ils crurent nécessaire pour frustrer son dessein, & empêcher son passage. Ils transportèrent plusieurs détachemens de l'autre côté de la rivière, qui, après différentes escarmouches, tantôt avançant, & tantôt se retirant, furent enfin obligés de la repasser, & de joindre le gros de l'armée. Ainsi l'apparence & le bruit d'une bataille continua jusqu'au soir, & sembloit annoncer une action générale.

Tandis que leur attention étoit occupée dans le voisinage du gué de Chad, & qu'ils s'imaginoient avoir toute l'armée Royale en front, Milord Cornwallis, à la tête de la seconde colonne, fit un long circuit à gauche pour gagner les fourches de la Brandywine, où la division

de la rivière en rendoit le passage plus praticable. Par cette manœuvre il passa les deux branches de cette rivière sans opposition aux gués de Trimble & de Jeffery, à environ deux heures après midi, &, tournant ensuite vers *Dilworth*, s'avança à la hâte dans le dessein de tomber sur la droite des ennemis. 1777.

Le Général Washington, qui avoit reçu intelligence de ce mouvement, avoit fait tous ses efforts pour en empêcher les effets. Il avoit détaché le Général Sulivan à la tête de toutes les troupes dont il pouvoit se passer, pour s'opposer à Milord Cornwallis. Sulivan s'acquitta fort bien de sa commission, & se posta fort avantageusement sur les hauteurs qui sont au-dessus de l'église de Birminghan, sa gauche s'étendant vers la Brandywine, & étant couvert en flanc par des bois épais.

Cette disposition obligea Milord Cornwallis de former une ligne de bataille, de sorte qu'il étoit quatre heures avant que l'action commençât. Malgré la situation avantageuse des Américains, & un feu bien soutenu d'artillerie & de mousqueterie, ils ne purent résister à l'impétuosité des Anglais & des Hessois, qui combattoient comme à l'envie les uns des autres, & avoient

1777. peur de se voir surpasser par leurs compagnons. L'infanterie légère, les chasseurs, les grenadiers, & les gardes, fondant sur les Républicains avec furie, les repoussèrent, malgré la valeur avec laquelle ils se défendoient, & les poussèrent dans le bois qu'ils avoient derrière eux. Une partie de l'aile droite, qui n'avoit point été rompue, prit cependant une forte position dans un bois, & soutint encore pendant quelque tems les efforts de toute l'armée ennemie ; mais ces braves gens furent enfin obligés de céder au nombre. Les Anglais continuèrent la poursuite, & s'enfoncèrent plus avant dans les bois ; mais ils furent bientôt arrêtés par un corps d'Américains qui n'avoient point encore été engagés, & qui avoient pris possession d'un poste avantageux.

Il y eut alors une action des plus vives, & ce poste fut si bien défendu qu'il ne pût être forcé avant la nuit. Les ténèbres, l'ignorance du terrein, & l'incertitude de la situation du Général Knyphausen, joint à l'extrême fatigue d'une longue marche, & d'une action des plus vives, empêcha les Anglais de poursuivre leurs avantages pour le présent.

M. Knyphausen, après avoir amusé les ennemis toute la journée par la crainte d'une attaque

qu'il n'avoit point dessein de faire, passa enfin 1777.
la rivière sur le soir, quand il s'apperçut que les Américains étoient attaqués à droite. Il emporta les retranchemens, & prit la batterie qui couvroit le gué de Chad.

Dans ce tems-là, quelques Royalistes, qui s'étoient engagés trop avant dans les bois, ayant fait leur apparence, jettèrent les Républicains dans une telle consternation, qu'ils prirent aussi-tôt la fuite, s'imaginant être entourés d'ennemis. La nuit empêcha le Général Knyphausen de continuer la poursuite, & fut des plus favorables aux Américains ; car il est probable que, si le jour avoit continué quelque tems, ils auroient été entièrement défaits. Les régimens de la Virginie, & tout le corps d'artillerie combattirent avec courage, & montrèrent un degré de valeur, de fermeté, & de résolution, dans le danger, qui auroit fait honneur à des vétérans. D'autres corps se comportèrent fort mal. Ils eurent dans cette action trois cens hommes de tués, six cens de blessés, & quatre cens de faits prisonniers. Ils perdirent aussi dix pièces de campagne de bronze. La perte de l'armée Royale ne fut pas si grande ; elle n'eut qu'environ cent hommes de tués, & quatre cens de blessés.

1777. M. Washington se retira d'abord à Chester, & le lendemain à Philadelphie. L'armée victorieuse resta cette nuit-là dans le champ de bataille. La guerre de l'Amérique étoit alors devenue si intéressante dans toute l'Europe, qu'elle avoit attiré un grand nombre d'étrangers de différens côtés, qui avoient passé dans le nouveau-monde, ou pour chercher de la gloire, ou pour acquérir de l'expérience dans l'art militaire.

Entr'autres, le Marquis de la Fayette, jeune Français de la première Noblesse, & d'une fortune considérable, avoit acheté & équipé une frégate, l'avoit ensuite chargée de provisions de guerre, & étoit venu lui-même, avec plusieurs de ses amis, au service des Américains. Ce jeune Seigneur avoit alors un commandement dans l'armée, & fut blessé dans cette bataille. Le Baron Saint-Ovary, autre volontaire Français, fut peu de tems après fait prisonnier, & le Général de Coudry eut le malheur d'être noyé dans la rivière Schuylkill, en la passant à la hâte pour être présent à l'action. M. a Roche de Fermoy étoit un des Membres du Conseil de guerre, qui avoit signé la résolution d'abandonner Ticonderoga. Le fameux Pulawski, Noble Polonais, commandoit un détachement de

chevaux

chevaux légers dans l'armée Américaine; & le 1777.
Comte Grabouſkie, autre Polonais, étoit dans le ſervice d'Angleterre, & fut tué à-peu-près dans le même tems ſur la rivière du Nord, en donnant des preuves de ſon intrépidité & de ſa valeur.

Malgré la victoire de l'armée Anglaiſe, & la fuite précipitée des Républicains, le Chevalier Howe s'avança avec beaucoup de précaution. Le Général Waſhington feſoit, de ſon côté, les plus grands efforts pour réparer ſa défaite. Les Royaliſtes étoient poſtés dans le voiſinage de Concord & d'*Aſhe-Town*, & un détachement s'étant rendu maître de Wilmington, ils y établirent leurs hôpitaux.

Comme M. Howe feſoit un mouvement vers Goſhen, il reçut intelligence que l'armée Américaine avoit quitté Philadelphie, & étoit avancée ſur la route de Lancaſter. Là-deſſus il prit toutes les meſures néceſſaires pour les engager à une bataille; & on aſſure qu'il auroit été impoſſible à M. Waſhington de l'éviter ſans une pluie qui ſurvint, & qui dura vingt-quatre heures ſans interruption. Il ſe fit enſuite pendant pluſieurs jours des évolutions de part & d'autre, le Général Américain tâchant d'évi-

1777. ter un engagement, & le Général Anglais fesant ses efforts pour le forcer à une bataille. Sur ces entrefaites, ce dernier fut informé que le Général Wayne, à la tête de quinze cens hommes, étoit posté dans les bois à quelque distance de l'aile gauche de son armée, pour exécuter, sans doute, quelque projet. Il détacha aussi-tôt le Major-Général Grey avec deux régimens & de l'infanterie légère, afin de le surprendre pendant la nuit.

M. Grey prit les plus grandes précautions pour empêcher qu'il n'y eût un coup de fusil de tiré, & ordonna, dit-on, aux soldats d'ôter les pierres de leurs fusils, ne voulant se servir que de la baïonnette. Il surprit les piquets & les postes avancés sans bruit à environ une heure du matin ; & les troupes étant ensuite guidées par les feux des ennemis, entrèrent dans le camp, & firent une exécution terrible, massacrant tout ce qu'elles trouvèrent devant elles. Il y eut plus de trois cens hommes de tués & de blessés, & un grand nombre de faits prisonniers : l'obscurité de la nuit sauva le reste ; mais ils perdirent leurs armes & leur bagage. Comme ils ne firent presque point de résistance, puisqu'ils étoient couchés au moment de l'attaque, la perte des Anglais ne mérite pas d'être men-

tionnée. Ils n'eurent qu'un Capitaine & trois soldats de tués; & environ autant de blessés. 1777.

Le Chevalier voyant qu'il ne pouvoit engager M. Washington à recevoir bataille, prit les mesures nécessaires pour faire passer la rivière Schuylkill à son armée, &, l'ayant passée sans opposition, s'avança, le 26 de Septembre, à *German-Town*. Milord Cornwallis prit le lendemain possession de Philadelphie. C'est ainsi que cette grande ville, la capitale d'une Colonie brillante, & le siège de ce Congrès Général qui donnoit des lois à toute l'Amérique Septentrionale, fut prise sans opposition. Le Congrès, à l'approche de Milord Cornwallis, se retira à Trenton, & ensuite à la ville d'York, où il reprit ses séances.

Aussi-tôt que l'Amiral Howe, frère du Chevalier, fut informé du succès de l'armée Angloise, il prit des mesures pour conduire la flotte dans la rivière Delaware, non-seulement afin d'être en état de coopérer avec les forces de terre, mais aussi afin de fournir à l'armée les provisions, & les autres choses dont elle avoit besoin. Le voyage fut ennuyeux & dangereux, & il falloit avoir beaucoup de patience & d'habileté pour ménager un si grand nombre de vaisseaux, sans qu'il y en eût de perdu. Comme

1777. le passage jusqu'à Philadelphie n'étoit pas encore libre, la flotte mouilla sur la rive Occidentale entre *Reedy-Island* & *New-Castle.*

Quand les Anglais eurent pris possession de Philadelphie, leur premier soin fut d'élever des batteries pour commander la rivière, afin de couper toute correspondance entre les vaisseaux Américains & leur armée, & de protéger la ville d'une attaque par eau. On ne fut pas long-tems à s'appercevoir de la nécessité de cette mesure; car le lendemain de l'arrivée des troupes Anglaises, une frégate Américaine de trente-deux canons, appellée la Delaware, mouilla à environ cinq cens pas des batteries qu'on élevoit, &, avec l'assistance d'une autre frégate & de plusieurs autres vaisseaux de moindre force, fit un feu terrible sur les batteries & sur la ville. Il semble néanmoins que le Capitaine se conduisît fort imprudemment; car, à la mer baissante, la Delaware échoua, & on ne put plus la refluer. Là-dessus les grenadiers des ennemis amenèrent leurs pièces de campagne, & dirigèrent leur feu avec tant d'effet, qu'ils obligèrent la Delaware à mettre pavillon bas; & elle fut prise par un détachement de ce corps. Les autres vaisseaux furent obligés de se retirer avec la perte d'un polacre, qui fut mis à la côte.

Les Américains avec beaucoup de travail & d'induſtrie avoient conſtruit un grand nombre de machines pour rendre le paſſage de la rivière Delaware à Philadelphie impraticable. Dans ce deſſein ils avoient élevé des ouvrages & des batteries ſur une petite iſle plate, ou plutôt ſur un banc de ſable & de fange qui s'étoit formé dans la Delaware où elle ſe joint à la Schuylkill, & qu'on appelloit communément l'Iſle à la Fange, *Mud-Iſland*. Sur la rive oppoſée du côté de la Nouvelle Jerſey, à un endroit appellé *Red-Bank*, ils avoient auſſi conſtruit un fort & une redoute bien couverte d'artillerie. Dans le canal navigable & profond entre ces batteries, ils avoient coulé pluſieurs rangées de grandes machines qu'ils appelloient, à cauſe de leur reſſemblance, chevaux-de-friſe. C'étoient de groſſes poutres liées enſemble qui pointoient dans des directions différentes, & dont les extrémités étoient garnies de fer. Ces poutres étoient ſi peſantes & ſi fortes, & elles étoient coulées dans des endroits ſi profonds, qu'il étoit de la dernière difficulté de les lever, ou de faire un paſſage, & qu'elles étoient des plus dangereuſes aux vaiſſeaux. D'ailleurs on ne pouvoit ni eſſayer de les lever, ni de s'ouvrir un paſſage, avant que d'être maître des deux rives. A trois milles plus bas, 1777.

1777. ils avoient coulé d'autres machines de cette espèce, & étoient occupés à la construction d'ouvrages considérables pour les protéger. Ces ouvrages, quoiqu'encore imparfaits, étoient cependant pourvus d'artillerie, & commandoient la rivière à un endroit du côté des Jerseys qu'on appelle *Billing's-Point*. Ils étoient aussi soutenus de plusieurs galères, de deux batteries flottantes, d'un grand nombre de bateaux, & de quelques brûlots. En un mot la Delaware sembloit impassable, sur-tout lorsqu'on considère combien il est difficile à une flotte de naviguer dans les bornes étroites d'une rivière.

M. Hammond, Capitaine du *Roebuck*, qui étoit arrivé dans la Delaware avec quelques autres vaisseaux de guerre avant Milord Howe, représenta au Chevalier, qu'il étoit à-propos de déloger les ennemis de *Billing's-Point*. Là-dessus celui-ci détacha deux régimens sous le commandement du Colonel Stirling pour ce service. Le détachement, ayant passé la rivière le 1r d'Octobre à *Chester*, sous la protection des vaisseaux, s'approcha des Américains ; mais ceux-ci, soit que la place ne fût pas tenable, ou que leurs forces ne fussent pas assez considérables pour la défendre, ne furent pas plus tôt informés de l'approche des ennemis, qu'ils en-

clouèrent leurs canons, mirent le feu aux casernes, & abandonnèrent la place avec précipitation. Ce succès, & l'ardeur des officiers & des matelots, rendirent le Capitaine Hammond capable de remplir son objet. Malgré l'opposition des galères & des batteries flottantes des Américains, il leva avec beaucoup de difficulté plusieurs chevaux-de-frise, & ouvrit un passage, étroit à la vérité, & dangereux pour les vaisseaux à travers cette première barrière. Il paroît que les troupes des Etats-Unis, après s'être donné beaucoup de peine pour construire des ouvrages & faire des retranchemens, après avoir choisi dans toutes les occasions les postes les plus avantageux, ne les défendoient pas avec autant de courage qu'ils avoient montré de jugement dans leur choix, ou d'industrie dans leurs travaux. Sans cela la prise de Philadelphie auroit coûté terriblement cher aux Anglais. Le Chevalier envoya un autre régiment à *Chester*, à la rencontre du détachement qui devoit le joindre sur la route, afin qu'ils escortassent ensemble un grand convoi de provisions pour le camp. La grande armée étoit toujours à *German-Town*, village fort long à environ quatre lieues de Philadelphie, & qui, s'étendant des deux côtés de la grande route vers le Nord, forme une rue de deux milles de longueur. La ligne du camp

1777.

1777. traverſoit *German-Town* à angles droits environ au centre, l'aile gauche s'étendant depuis la partie occidentale du village juſqu'à la rivière Schuylkill. Cette aile étoit couverte en front par les chaſſeurs Allemands, & l'aile droite par un bataillon d'infanterie légère, & les chaſſeurs de la Reine; un régiment Anglais & un autre bataillon d'infanterie légère couvroit l'entrée du village; Milord Cornwallis étoit à Philadelphie avec quatre bataillons de grenadiers; & nous avons déjà dit qu'il y avoit trois régimens à *Cheſter*.

Les Américains étoient campés à la crique de Skippach, à environ cinq lieues de *German-Town*, où ils avoient reçu des renforts. Informés de l'affaibliſſement de l'armée Royale par les détachemens qui étoient à *Cheſter* & à Philadelphie, ils formèrent un deſſein auquel les Anglais ne s'attendoient nullement, & qui parut s'écarter de la précaution ordinaire du Général Waſhington. Au lieu d'éviter, ſuivant leur coutume, tout ce qui pouvoit conduire à une action, ils quittèrent leur poſte avantageux à ſix heures du ſoir, & marchèrent toute la nuit pour ſurprendre & attaquer les Royaliſtes dans leur camp à *German-Town*. Le 4 d'Octobre à trois heures du matin, ils furent découverts par les

patrouilles des ennemis, & l'on battit aussi-tôt 1777.
la générale. Les Républicains commencèrent à attaquer les troupes qui couvroient l'entrée de *German-Town*, & les repoussèrent avec perte dans le village. Ils eurent pendant quelque tems l'avantage, & l'armée Anglaise fut à deux doigts de sa perte. S'ils avoient pris possession de cette place, ils auroient effectivement séparé la droite de l'armée Royale d'avec la gauche, & auroient été en état de faire beaucoup de mal aux ennemis. Dans cette extrémité le Lieutenant-Colonel Musgrave se jetta, avec six compagnies, dans une grande maison de pierres en front des Américains, & la défendit avec beaucoup de courage, quoiqu'il fût attaqué par toute une brigade, & que ces derniers eussent ensuite amené du canon. Cette mesure arrêta le progrès des Colons, & donna le tems aux Royalistes de se reconnoître. Le Major-Général Grey, & le Brigadier-Général Agnew, vinrent bientôt au secours de M. Musgrave avec sept à huit bataillons de l'aile gauche ; & le combat fut alors fort vif, jusqu'à ce que les Américains, se trouvant attaqués par deux autres régimens de l'aile droite, furent obligés de céder au nombre, & de quitter le village. Pendant ce tems-là l'aile gauche des Républicains étoit vivement engagée avec l'aile droite des

1777. Royalistes ; mais lorsque le Général Grey eut passé le village & amené l'aile gauche, les premiers se retirèrent en bon ordre, emportant avec eux toutes leurs pièces de campagne. Milord Cornwallis arriva de Philadelphie avec un escadron de chevaux légers vers la fin de l'action ; & trois bataillons de grenadiers de la même place arrivèrent trop tard.

Il paroît qu'il y avoit un grand brouillard ce jour-là ; & les Américains attribuent leur manque de succès à cet évènement : ils disent, que cette circonstance les empêcha d'observer la situation des Anglais, & que plusieurs de leurs régimens tirèrent les uns sur les autres, prenant leurs amis pour leurs ennemis ; mais ces derniers pourroient avoir le même prétexte, car le brouillard étoit également commun aux deux armées.

La perte du Général Howe fut de cinq cens trente-cinq hommes, tant tués que blessés. Entre les premiers étoient le Brigadier-Général Agnew & le Colonel Bird. Le nombre d'officiers blessés étoit considérable. Le Général Washington eut deux cens hommes de tués, quatre cens de blessés, & environ trois cens de faits prisonniers. Entre les premiers étoient

le Général Nash & plusieurs autres officiers. 1777.
Il y eut cinquante-quatre officiers de faits prisonniers. Les Colons agirent dans cette occasion sur l'offensive; & quoiqu'ils fussent repoussés avec perte, ils firent voir qu'ils n'étoient point des ennemis à mépriser, qu'ils étoient capables de charger avec résolution, & de faire une retraite en bon ordre. Les Anglais commencèrent alors à perdre l'espérance qu'ils avoient conçue, de pouvoir les battre aisément en pleine campagne, & de terminer la guerre en si peu de tems.

La prise de Philadelphie n'étoit point accompagnée des avantages que les Royalistes avoient attendus de cette conquête. L'armée Américaine étoit toujours en campagne; & à moins que le passage de la Delaware ne fût libre, il étoit évident qu'ils ne pouvoient pas passer l'hiver dans cette ville. Comme le fruit de la campagne dépendoit de cette possibilité, quinze jours après la bataille les Anglais quittèrent *German-Town*, & se rendirent à Philadelphie, cette situation étant plus propre à la réduction de *Mud-Island*, & pour coopérer avec la flotte à ouvrir le passage de la rivière. Les Américains étoient retournés à leur ancien camp à la

1777. crique de Skippach après l'affaire de *German-Town*, où ils continuoient toujours.

Les deux frères ayant pris ensemble des mesures pour se rendre maîtres de la rivière, le Général fit élever des batteries sur la rive Occidentale, ou du côté de la Pensylvanie, pour assister les vaisseaux à déloger les Colons de *Mud-Island*, dont la réduction parut alors plus difficile qu'il ne se l'étoit imaginé d'abord, à cause qu'on ne pouvoit pas l'approcher. Il ordonna aussi à un corps considérable d'Hessois de traverser la rivière au passage de *Cooper*, vis-à-vis la ville, de marcher le long de la Delaware, & de forcer la redoute de *Red-Bank*, tandis que de l'autre côté les vaisseaux & les batteries attaqueroient *Mud-Island* & la force maritime des ennemis. Les Hessois étoient commandés par le Colonel Donop, brave officier, qui avoit acquis de la réputation dans cette guerre, & consistoient, outre l'infanterie légère & les chasseurs, en trois bataillons de grenadiers & le régiment de Mirbach. Les forces des Républicains étoient de huit cens hommes.

(22 Octobre.) M. Donop attaqua les retranchemens des Colons avec impétuosité, & après une

action des plus vives emporta un ouvrage avancé ; 1777.
mais il trouva ces derniers mieux couverts dans le corps de la redoute, & leur défense plus vigoureuse, qu'il ne s'étoit imaginé. Ils se conduisirent ici avec beaucoup de bravoure. Le Colonel fut mortellement blessé & fait prisonnier. Plusieurs de ses meilleurs officiers eurent le même sort ; enfin, après une action désespérée, les Hessois furent repoussés avec grande perte. On s'est efforcé en Angleterre de cacher la perte des Hessois ; mais j'ai appris de bonne part que cette attaque ne leur coûta pas moins de quatre cens hommes. Les vaisseaux de guerre & les frégates, ayant avec difficulté passé la première barrière, attaquèrent *Mud-Island* dans le tems que le Colonel Donop étoit à *Red-Bank* ; mais la fortune ne leur fut pas plus favorable qu'à lui. Les vaisseaux ne purent approcher assez près pour faire aucun effet sur les ouvrages des ennemis, & les machines que ces derniers avoient coulées dans la rivière, en avoient même altéré le canal. Par ce moyen le vaisseau de guerre l'*Augusta* & la corvette la *Merlin* échouèrent à quelque distance des chevaux-de-frise, & ne purent être renflués. Les Américains, s'appercevant de cette circonstance, envoyèrent aussitôt quatre brûlots, l'un après l'autre, pour mettre le feu à l'*Augusta*, qui furent, dit-on, tous dé-

1777. truits par la vigilance des matelots Anglais. Quoi qu'il en soit, ce navire prit feu peu de tems après, durant l'action ; ce qui obligea les autres à se retirer avec la plus grande précipitation, pour éviter les effets de l'explosion. Dans cette extrémité la *Merlin* fut aussi évacuée ; & ce n'est qu'avec bien de la peine qu'on sauva la plus grande partie de l'équipage de l'*Augusta* : le Second Lieutenant, le Chapelain, & un bon nombre de matelots, périrent dans les flammes.

Le mauvais succès de cette entreprise ne découragea pas les Généraux Anglais : ils prirent d'autres mesures, & firent toutes les préparations nécessaires pour réussir. De leur côté les Républicains connoissant de quel avantage il leur étoit d'empêcher la communication de la flotte & de l'armée, n'épargnèrent rien pour mettre ces forts en état de défense.

Le Chevalier Howe fit porter du canon dans une petite isle appellée *Province-Island*, où on éleva des batteries qui incommodèrent terriblement les Américains dans *Mud-Island*. Le 15 de Novembre, tout étant disposé pour l'attaque, les vaisseaux de guerre l'*Isis* & le *Somerset* entrèrent dans le canal de l'Est pour attaquer les

ouvrages en front; plusieurs frégates s'appro- 1777.
chèrent d'un nouveau fort du côté des Jerseys près de la crique Manto; & deux autres bâtimens, avec des pièces de vingt-quatre, passèrent successivement le canal étroit du côté occidental derrière *Hog-Island*; chose qui fut de la dernière conséquence, parce que ces deux vaisseaux & les batteries de *Province-Island* enfiloient les principaux ouvrages de *Mud-Island*. Une furieuse canonnade commença de part & d'autre, qui dura jusqu'au soir. Enfin les Américains ne pouvant se défendre plus long-tems contre une force si formidable, s'appercevant que les Anglais fesoient des préparatious pour forcer leurs ouvrages le lendemain matin, & voyant qu'ils n'étoient plus tenables, mirent le feu à leurs provisions, & se retirèrent pendant la nuit.

Deux jours après, Milord Cornwallis passa avec un détachement de *Chester* à *Billing's-Point*, où il fut joint par un corps de troupes de *New-York*. Il s'avança ensuite à *Red-Bank*, qui fut abandonné à son approche, les Républicains laissant derrière eux leur artillerie, grand nombre de boulets & de provisions.

Leurs vaisseaux, étant alors sans protection des deux côtés de la rivière, devoient tôt ou

1777. tard tomber entre les mains des ennemis. Pluſieurs de leurs galères, pour éviter cette diſgrace, profitant de l'obſcurité de la nuit, paſsèrent les batteries de Philadelphie, & remontèrent la rivière; mais les Anglais, s'en étant apperçus, equipèrent la frégate qu'ils avoient priſe, & prirent les meſures néceſſaires pour empêcher les autres de paſſer. Dans cette extrémité les Colons y mirent le feu, & en brûlèrent dix-ſept. Malgré tous ces avantages, la ſaiſon étant ſi avancée, tout ce que le Chevalier put faire fut de trouver un paſſage pour de petits bateaux de tranſport, ce qui fut néanmoins très-utile à l'armée.

Le Général Waſhington, ayant été pendant ce tems-là renforcé par quatre mille hommes de l'armée du Nord, s'avança, à quatorze milles de Philadelphie, à un endroit appellé *White-Marſh*, où il campa dans une forte poſition, ayant à ſa droite la crique de *Waſſahichen*, & en front *Sandy-run*. Ce mouvement ſemblant indiquer quelque deſſein, le Général Howe s'imagina que les renforts l'engageroient, peut-être, à haſarder une bataille pour le recouvrement de Philadelphie. Comme c'étoit lui-même tout ce qu'il déſiroit, il ſortit de cette ville le 4 de Décembre au ſoir, & prit poſte à *Cheſtnut-Hill*

le

le lendemain matin, en front de la droite des Américains. Voyant qu'ils ne pouvoient point être attaqués de ce côté-là, il changea sa position vers le centre & la gauche. Il y eut quelques petites escarmouches ; après quoi, voyant qu'il n'y avoit pas moyen de les engager à une action, & son armée ayant beaucoup à souffrir de la rigueur de la saison, car ses soldats n'avoient point pris de tentes avec eux, il retourna, le 8, à Philadelphie, pour y établir ses quartiers d'hiver. 1777.

M. Washington quitta alors son camp à *White-Marsh*, & prit une forte position à *Valley-Forge* sur la Schuylkill, à environ cinq lieues de Philadelphie. Rien ne montre plus l'influence que ce Général avoit sur ses soldats que de pouvoir les engager à passer l'hiver dans des huttes, & à en supporter toutes les rigueurs en pleine campagne. Cette circonstance démontroit aussi que les Colons étoient prêts à tout souffrir, plutôt que de se soumettre à la force.

Telle fut l'issue de la campagne sur la Delaware ; campagne qui devoit donner à penser aux Ministres de la Grande-Bretagne, & leur faire voir, que la conquête de l'Amérique étoit impraticable ; car leurs armées avoient, pour ainsi

1777. dire, été victorieuses par-tout, excepté à *Red-Bank*; & cependant tout ce qu'elles avoient obtenu par tant de succès répétés étoit la conquête de Philadelphie, tandis que les Américains étoient toujours maîtres des pays d'alentour. Ils pouvoient voir, outre cela, que, quoique ces derniers fussent toujours en état d'attaquer l'armée Royale quand ils le jugeoient à-propos, les Généraux Anglais n'étoient point capables de les engager à une bataille sans leur consentement. Ces réflexions donnèrent beaucoup de chagrin aux habitans de la Grande-Bretagne, & ils commencèrent alors à désespérer de conquérir les Colonies.



CHAPITRE V.

APRÈS avoir raconté ce qui se passoit au Midi, il faut à présent tourner les yeux vers le Nord, où le Général Burgoyne commandoit une armée d'environ dix-mille hommes bien accoutrés & munis d'une artillerie formidable. Ce Général, espérant d'être joint par grand nombre de Canadiens, avoit pris avec lui des armes, des provisions, & bien d'autres choses, pour les équiper. Outre cette espérance, il avoit engagé les Indiens à prendre parti contre les Colons, & n'attendoit pas peu de succès de cette mesure, connoissant la crainte qu'inspiroient ces Sauvages dans les pays civilisés. Pour justifier cette démarche, qui fesoit horreur aux personnes impartiales de la Grande-Bretagne qui connoissent la barbarie & l'inhumanité avec laquelle ces peuples font la guerre, il dit, qu'elle étoit absolument nécessaire, & qu'il n'y avoit point de milieu; qu'il falloit choisir l'amitié des Indiens, où s'exposer à leur inimitié, puisqu'ils étoient fortement sollicités par le Congrès de prendre parti pour les Républicains. 1777.

Le Général Burgoyne étoit secondé par d'excellens Officiers, &, entr'autres, le Major-Général

1777. Phillips, qui s'étoit fait honneur en Allemagne, MM. Frazer, Powel & Hamilton, le Baron Reidesel & le Brigadier-Général Speeht. Les troupes étoient bien disciplinées, & en bonne santé.

Le Colonel Saint-Leger, à la tête de huit cens hommes, ayant avec lui le Chevalier Johnson, qui est né en Amérique, & qui a beaucoup d'influence sur les Indiens, conduisoit une autre expédition sur la rivière Mohawk. Il fut joint quelque tems après par un corps considérable de Sauvages, dont les Officiers étoient Anglais & Américains, & la garde du Canada fut laissée à une force d'environ quatre mille hommes.

L'armée étant enfin arrivée à la rivière Bouquet sur la côte occidentale du lac Champlain, le Général Burgoyne assembla un congrès des Chefs Indiens, &, suivant la coutume de ces peuples, leur donna une fête de guerre le 21 de Juin. Il leur fit ensuite un discours pour exciter leur ardeur dans la cause commune, & pour empêcher les effets de leur férocité naturelle. Il leur dit qu'il falloit épargner les vieillards, les femmes, les enfans & les prisonniers, & ne tuer que ceux qu'ils trouveroient les armes à la

main; qu'il leur permettoit de balafrer ceux qu'ils avoient tués en bataille; mais qu'ils devoient regarder les blessés & même les mourans comme sacrés, & que, sous quelque prétexte que ce fût, il ne leur permettroit point de les assassiner. Il leur promit une compensation pour les prisonniers, & les avertit qu'il leur feroit rendre compte de ceux qu'ils tueroient de sang-froid. Ces mesures adoucirent en quelque sorte leur férocité, mais ne furent pas capables d'empêcher bien des cruautés. 1777.

M. Burgoyne dispersa peu après un manifeste pour inspirer la crainte & la terreur dans l'esprit des Américains. Il représenta le nombre de Sauvages qu'il avoit à son service, & rappella aux Colons les effets terribles de la rage de ces barbares. Il déploya les forces de terre & de mer que le Gouvernement Britannique étoit prêt à faire fondre sur l'Amérique. Il peignit avec les couleurs les plus hideuses la conduite des nouveaux Gouverneurs & du Congrès, & les accusa d'injustice, de cruauté, de persécution, & de tyrannie. Il offrit de l'encouragement & de l'emploi à ceux qui contribueroient à sauver leur patrie de l'esclavage, & à rétablir dans les Colonies le Gouvernement légitime. Il promit de la protection, & donna des assurances de

1777. sûreté à ceux qui resteroient tranquillement dans leurs habitations, & menaça de toutes les horreurs de la guerre ceux qui continueroient dans la rebellion.

L'armée s'étant arrêtée très-peu de tems à *Crown-Point* pour établir des magasins & des hôpitaux, procéda de concert avec les forces maritimes dans le dessein d'investir Ticonderoga. Cette forteresse est située sur la côte occidentale du lac Champlain, à quelques milles de ce passage étroit, par lequel les eaux du lac George tombent dans le premier. Elle est bâtie sur un angle qui est environné d'eau & de rochers, excepté d'un côté ; & de ce côté elle est couverte d'un marais fangeux, & de lignes de circonvallation, faites par les Français du tems qu'ils étoient maîtres de ce poste. Les Américains avoient ajouté d'autres ouvrages & un fort à ces lignes.

Ils avoient, outre cela, d'autres forts à la gauche vers le lac George, & de nouveaux ouvrages à la droite de ces lignes. A l'Est du passage étroit, & vis-à-vis de Ticonderoga, ils s'étoient donné beaucoup de peine à fortifier une colline élevée, qu'ils appellèrent Mont Indépendance. Sur le sommet de ce mont ils

avoient élevé des fortifications, qui renfermoient des casernes, & les avoient bien munies d'artillerie. Le pied du mont qui touchoit les eaux du lac à l'Occident étoit couvert de retranchemens, & une batterie dans le milieu de la colline défendoit ces ouvrages. Avec leur industrie ordinaire, ils avoient joint ces deux forts par un pont de communication jetté sur le passage. Ce pont, comme la plupart de tous leurs ouvrages, avoit coûté beaucoup de travail & de tems. Il étoit soutenu de vingt-deux gros pieux enfoncés dans l'eau à distances égales, & le vuide qu'il y avoit entre ces pieux étoit rempli par des radeaux d'environ cinquante pieds de long & douze de large, bien joints ensemble par de gros verroux & de grandes chaînes, & ainsi attachés aux pieux. Du côté du lac Champlain le pont étoit défendu par une barre composée de plusieurs pièces de bois unies ensemble par des doubles chaînes d'un pouce & demi de grosseur, de sorte que, par ce moyen, ils avoient une communication facile entre les deux forts, & coupoient tout passage par eau du côté du Nord.

1777.

Malgré la force apparente de Ticonderoga, ce fort est entièrement commandé par un mont appellé *Sugar-Hill*; ce qui fit que les Colons

1777. tinrent conſeil pour ſavoir ſi on devoit fortifier cette dernière place ; mais leurs ouvrages étoient déjà trop étendus pour la petiteſſe de la garniſon. Ils eſpéroient d'ailleurs que la difficulté d'en approcher, & l'inégalité de ſa ſurface empêcheroient les ennemis de profiter de ſa ſituation.

Il ſeroit difficile d'aſſurer le nombre de ſoldats qui compoſoient la garniſon de ces deux forts ; il paroît par la lettre du Général Saint-Clair au Congrès, & les réſolutions du Conſeil de guerre, qu'elle n'étoit que de trois mille hommes, y compris neuf cens miliciens, dont l'engagement devoit expirer dans peu, & qu'ils étoient mal accoutrés, & encore plus mal armés, manquant ſur-tout de baïonnettes, armes ſi néceſſaires dans la défenſe de lignes & de retranchemens.

Dans un détail des tranſactions de la campagne, envoyé du Bureau de la guerre de la province de Maſſachuſet aux Plénipotentiaires Américains à la Cour de France, on fait monter les forces de Saint-Clair à cinq mille hommes bien équipés & bien armés. Il faut néanmoins remarquer que l'on y parle avec beaucoup d'amertume de la conduite de ce Général,

comme il avoit lui-même fait auparavant dans une lettre qu'il écrivit au Congrès, touchant la conduite de deux de leurs régimens. D'ailleurs il est probable que, dans une relation de leurs affaires, faite pour opérer sur les sentimens d'un peuple dont ils avoient déjà reçu des bienfaits essentiels, & dont ils en attendoient de plus grands, ils feront tomber le blâme sur un malheureux Officier, plutôt que d'avouer la faiblesse de leurs conseils, ou le peu d'efficacité de leurs armes. 1777.

L'armée Anglaise s'avança de l'objet de sa destination avec beaucoup d'ordre & de précaution des deux côtés du lac, la force maritime au centre, jusqu'à ce que les ennemis furent environnés par les forces de terre. Alors les frégates & les bateaux armés mouillèrent hors de portée de canon des batteries. Le 2 de Juillet, l'aile droite des Royalistes s'approcha plus près du côté de Ticonderoga, & les Américains abandonnèrent aussi-tôt leurs ouvrages, après avoir mis le feu aux fortifications & aux moulins à scie, vers le lac George. Ainsi, sans sortie, sans interruption, & sans faire la moindre résistance, ils permirent au Major-Général Phillips de prendre possession du poste avantageux de *Mount-Hope*, qui, outre qu'il

1777. commandoit leurs lignes, coupoit entièrement leur communication avec ce lac. Ils montrèrent en tout le même manque de vigueur, excepté en fesant un feu continuel d'artillerie, qui n'étoit d'aucun service, & qui ne fut pas même retourné.

Les Anglais fesoient cependant tant de diligence dans la construction de leurs ouvrages, & l'établissement de leurs postes, que, le 5, le fort étoit presque investi des deux côtés du lac. *Sugar-Hill*, & les avantages qu'il offroit, étoient si importans qu'ils se résolurent d'y élever une batterie, malgré le travail que cette mesure exigeoit. Il fallut faire un chemin qui conduisît au sommet du mont, & applanir ensuite ce même sommet. Le Major-Général Phillips se chargea de ce soin, & fut si assidu à cet ouvrage, qu'il ne tardât pas à mettre cette place en état de recevoir de l'artillerie.

Les Américains tinrent ce jour-là un Conseil de guerre. Il y fut représenté que la garnison n'étoit pas suffisante pour la moitié des ouvrages, & que, comme elle étoit obligée d'être constamment de service, il lui étoit impossible de supporter cette fatigue pendant long-tems; que les batteries des ennemis étant prêtes à

s'ouvrir, & la place pouvant être investie de tous côtés en vingt-quatre heures, le seul moyen de sauver les troupes étoit d'évacuer les postes. Cette résolution fut unanimement approuvée du Conseil, & la place évacuée pendant la nuit. 1777.

Il y a ici des erreurs de la part des Généraux Américains que tout le monde peut voir. Si leurs forces n'étoient pas suffisantes pour la défense des ouvrages, pourquoi ne prirent-ils pas cette résolution plus tôt? Pourquoi ne retirèrent-ils pas les troupes, l'artillerie & les provisions, & ne détruisirent-ils pas les fortifications avant l'arrivée des ennemis? Pourquoi attendirent-ils jusqu'à ce qu'ils furent presque entourés, & lorsque leur retraite étoit plus pernicieuse au bien de l'Etat que si la place avoit été prise d'assaut? Ce sont des questions auxquelles je ne vois pas de réponse.

Le bagage de la garnison, l'artillerie, & les provisions, qu'ils eurent le tems d'emporter, furent embarqués dans deux cens bateaux, & envoyés vers *Skenesborough*, sous l'escorte de cinq galères armées. La plus grande partie des troupes prit le chemin de *Castle-Town* pour se rendre à la même place par terre. Les Américains laissèrent (le 6 de Juillet) dans la place

1777. environ cent pièces de canon, & un grand nombre de provisions de guerre & de bouche.

Le jour n'eut pas plus tôt découvert la fuite des Républicains, que le Brigadier-Général Frazer, à la tête de sa brigade d'infanterie légère & des grenadiers, commença à les poursuivre par terre, ainsi que le Major-Général Reidesel, avec les troupes de Brunswick, tandis que le Général Burgoyne conduisit lui-même la poursuite par eau. Les Anglais travaillèrent avec une diligence incroyable à couper le pont qui leur barroit le passage, & leurs efforts eurent tant d'effet que ce fameux pont, qui avoit été dix mois à construire, fut détruit en moins d'heures ; car, à neuf heures du matin, non-seulement les bateaux armés, mais même deux frégates avoient déjà traversé le passage étroit ; en un mot, la poursuite fut si vive qu'à environ trois heures après midi, une partie des bateaux attaqua les galères des Colons, près des chutes de *Skenesborough*.

Ceux-ci se défendirent quelque tems avec courage ; mais lorsqu'ils apperçurent les frégates, ils furent entièrement désespérés, & firent sauter trois de leurs galères ; les deux autres furent prises. Ils mirent aussi le feu aux forts

qu'ils avoient en cet endroit, à leurs moulins & à leurs bateaux, & se retirèrent le mieux qu'ils purent vers la crique *Wood.* Cette mesure donna le dernier coup à la ruine de leur armée; car, ayant ainsi brûlé leurs provisions, ils furent obligés de s'enfoncer dans les bois sans autre chose que leurs armes. L'épouvante & la confusion s'étoient également emparées des troupes de terre. Les soldats avoient perdu toute confiance en leurs Officiers, & il n'étoit guère possible de maintenir la discipline dans de pareilles circonstances. 1777.

Le Brigadier-Général Frazer continua la poursuite avec vigueur durant tout le jour; & ayant reçu intelligence que l'arrière-garde de l'ennemi, commandée par le Colonel Francis, l'un des plus braves de leurs Officiers, n'étoit pas bien loin, il ordonna à ses troupes de passer la nuit sous les armes. Le lendemain, 7 de Juillet, à cinq heures du matin, il joignit les Américains, qu'il trouva bien postés dans un terrein avantageux, & beaucoup supérieurs en nombre. Comme il attendoit à tout moment le Major-Général Reidesel, il commença aussi-tôt l'attaque, de crainte que les ennemis ne s'échappassent. Le courage de leur Commandant, & la bonne opinion qu'ils avoient de son habileté,

1777. leur fit faire ici une plus forte résistance qu'on auroit dû l'attendre de la pauvre condition où ils se trouvoient. Le combat fut long & obstiné, & demeura incertain jusqu'à l'arrivée des Allemands. Alors les Colons fuirent de tous côtés, laissant leur brave Colonel, plusieurs autres Officiers, & deux cens soldats morts sur la place. Il y en eut environ autant de faits prisonniers. On dit que le nombre des blessés se montoit à six cens, dont plusieurs périrent dans les bois. Le nombre des blessés & des morts prouve qu'ils se défendirent avec beaucoup d'opiniâtreté. Je n'ai pu savoir au juste quelle fût la perte des Anglais dans cette occasion ; mais il est probable qu'elle ne fût pas moins grande, si on considère d'ailleurs qu'ils étoient à découvert, & les Républicains retranchés.

Saint-Clair, avec l'avant-garde, étoit alors à *Castle-Town*, environ six milles plus loin. Aussitôt qu'il apprit cette défaite, & la destruction des bateaux, dans la crainte d'être intercepté au fort Anne, il s'enfonça dans les bois sur la gauche, incertain s'il devoit prendre la route de la Nouvelle Angleterre, ou du fort Edward. Pendant ces actions, le Colonel Hill avoit été détaché vers le fort Anne pour intercepter les fuyards ; & une partie de l'armée étoit em-

ployée à tranſporter des bateaux au-delà des chutes, pour faciliter les mouvemens néceſſaires à déloger les Américains de ce fort. 1777.

Dans cette expédition, il fut attaqué par un corps conſidérable qui, trouvant leurs efforts inutiles à forcer la poſition avantageuſe qu'il avoit choiſie, eſſayèrent d'entourer ſes troupes; ce qui le mit dans la néceſſité de changer de terrein dans la chaleur de l'action. Le combat fut long & obſtiné; les Royaliſtes donnèrent ici des preuves de leur diſcipline & de leur courage, en ſe défendant contre un nombre beaucoup ſupérieur. Enfin, après une attaque de trois heures, les Républicains ceſsèrent, &, ayant mis le feu au fort Anne, marchèrent avec précipitation vers le fort Edward ſur la rivière d'Hudſon.

Tel étoit le torrent rapide du ſuccès de l'armée du Général Burgoyne, qui emportoit tout devant elle. Il n'eſt pas ſurprenant que les Officiers & les ſimples ſoldats euſſent été vains de leur bonne fortune, & s'imaginaſſent que rien ne pouvoit réſiſter à leur bravoure. Il n'eſt pas non plus ſurprenant que, pour les mêmes raiſons, ils regardaſſent leurs ennemis avec le dernier mépris, & penſaſſent bientôt voir la fin

1777. de leurs travaux, qu'ils cruſſent déjà être maîtres d'Albany, & qu'ils conſidéraſſent la réduction des Provinces Septentrionales comme une choſe des plus faciles.

En Angleterre, les *Tories* étoient dans la plus grande joie, & les Américains étoient même perdus de réputation dans l'eſprit des *Whigs*. Tout ce que leurs ennemis leur avoient réproché, de n'être que des poltrons & des gens puſillanimes, commençoit alors à être cru, & leurs amis avoient peur qu'une plus longue réſiſtance ne ſervît qu'à rendre les termes de leur ſoumiſſion plus durs. Tels étoient les effets de la perte des deux grandes clefs de l'Amérique Septentrionale, Ticonderoga & les lacs.

Le Général Burgoyne reſta quelques jours à *Skeneſborough* pour attendre l'arrivée des tentes, du bagage, & des proviſions. Pendant ce tems-là rien n'étoit épargné pour ouvrir des chemins pour s'avancer vers l'ennemi du côté du fort Anne. Les Anglais levoient auſſi à la crique *Wood* avec beaucoup de travail & d'induſtrie, les arbres, les pierres, & les autres obſtacles que l'ennemi avoit mis ; & tâchoient de faire un paſſage pour les bateaux. A Ticonderoga ils étoient auſſi occupés à tranſporter, par

par terre, dans le lac George, plusieurs bateaux 1777.
armés, & des provisions de bouche. En un mot, il y avoit dans l'armée de M. Burgoyne la plus grande émulation, chose absolument nécessaire pour venir à bout de tous leurs travaux, & pour surmonter les difficultés qu'ils avoient à combattre.

Le Général Schuyler étoit au fort Edward sur la rivière d'Hudson, où il s'efforçoit d'assembler la milice, & avoit été joint par Saint-Clair avec les débris de son armée, qui avoit pris un long détour dans les bois, où il avoit souffert beaucoup du mauvais tems, des mauvais chemins, & du manque de provisions. Il y avoit aussi plusieurs autres fuyards d'arrivés; mais ils avoient autant besoin d'armes, & de munitions, que de courage pour s'en servir.

Quoique la distance du fort Anne au fort Edward ne fût pas considérable, cependant le pays est naturellement si sauvage, & les Américains avoient travaillé avec tant d'art à en augmenter les difficultés naturelles, que le progrès de l'armée Anglaise étoit fort lent, & demandoit beaucoup de travail. Il est à-peine croyable que des troupes actives, élevées d'ailleurs par leurs succès, & n'ayant point d'enne-

1777. mis pour les arrêter, n'aient été capables de faire qu'un mille, ou deux, par jour. Rien cependant n'est plus vrai, quelqu'extraordinaire que cela paroisse. Outre que le pays est désert, & presque impassable, les Colons avoient coupé de gros arbres des deux côtés de la route, dont les branches se joignoient ensemble, & étoient entrelacées, de sorte que les Anglais étoient obligés de lever ces difficultés dans les endroits où ils ne pouvoient point prendre d'autre direction. Ajoutez à cela, que les routes étoient si interrompues de criques & de marais qu'ils n'eurent pas moins de quarante ponts à construire, outre plusieurs à réparer, & l'un d'eux d'une demi-lieue, sur un marais. Les Républicains étoient trop faibles, trop découragés, & probablement trop effrayés des Indiens, pour augmenter les difficultés. Il y avoit, à la vérité, tous les jours quelques escarmouches; mais ils étoient continuellement battus.

En retournant par la rivière du Sud à Ticonderoga, le Général Burgoyne auroit évité la plupart de ces difficultés; car alors il auroit pu embarquer son armée sur le lac George, & de-là procéder vers le fort du même nom, qui est situé à sa source, d'où il y a un grand-chemin qui conduit au fort Edward. Il s'imagina, &

peut-être avec raison, qu'arrêter des troupes au milieu de la victoire, c'étoit donner le tems aux ennemis de revenir de leur panique, & refroidir l'ardeur des vainqueurs. D'ailleurs il s'attendoit à trouver de la résistance au fort George, au lieu, qu'en marchant directement, comme il fesoit, il avoit espérance que la garnison, craignant d'être entourée, abandonneroit ce poste sans combattre 1777.

(Le 30 de Juillet.) A l'approche des Royalistes, les Républicains abandonnèrent le fort Edward, & se retirèrent à Saratoga. Il est plus aisé de concevoir que d'exprimer l'enthousiasme de l'armée & du Général à leur arrivée sur la rivière d'Hudson, qui étoit depuis si long-tems l'objet de leurs désirs. Comme les ennemis, selon que M. Burgoyne l'avoit prévu, avoient quitté le fort George, & brûlé leurs vaisseaux, le lac étant alors libre, les Anglais avoient déjà transporté à ce poste grand nombre de provisions de guerre & de bouche de Ticonderoga. Le Général employa aussi-tôt ses troupes à transporter ces articles, avec de l'artillerie, & des bateaux, sur la rivière d'Hudson, pour servir aux opérations futures.

Rien ne sauroit égaler l'étonnement & la terreur que la perte de Ticonderoga excita dans les

1777. provinces de la Nouvelle Angleterre. Le manifeste de M. Burgoyne, qui augmentoit le nombre & le pouvoir des Indiens, contribuoit peut-être plus que tout autre chose à ces effets. Il est cependant bien remarquable qu'au milieu de tous ces dangers, elles ne montrèrent point la moindre disposition à se soumettre. Les Gouverneurs, ainsi que le Congrès, agirent, au contraire, avec fermeté, & prirent des mesures vigoureuses pour arrêter les progrès de l'ennemi. M. Arnold fut envoyé sur-le-champ au secours de Schuyler, avec un train d'artillerie : à son arirvée il retira l'armée de Saratoga, & prit poste à *Still-Water*, qui est situé entre cette première place & l'embouchure de la rivière Mohawk, où elle se décharge dans la Hudson.

Ce mouvement étoit, afin d'être plus à portée de s'opposer au Colonel Saint-Leger, qui s'avançoit par la Mohawk. Ses forces s'augmentèrent de jour en jour ; à quoi les outrages des Sauvages ne contribuèrent pas peu ; car, malgré les règles du Général Anglais, ces barbares étoient trop enclins à la cruauté pour pouvoir être contenus. Amis ou ennemis devenoient la proie de leur férocité. Entr'autres excès, le meurtre de Mademoiselle Macrea, qui arriva peu de tems après, remplit tout le monde

d'horreur. Chaque circonſtance de cette action abominable ſervoit à en augmenter la noirceur. Cette Dame étoit dans l'innocence de la jeuneſſe, & d'une beauté parfaite. Son père étoit attaché à la cauſe du Roi, & le jour de ſa mort elle devoit épouſer un Officier Anglais. 1777.

Les Républicains prirent de-là occaſion de noircir les Royaliſtes. Les cruautés de ces Sauvages, & la cauſe dans laquelle ils étoient engagés, furent miſes ſous le même point de vue. En déteſtant l'armée qui acceptoit de pareils Alliés, ils condamnoient en même tems le Gouvernement qui ſe ſervoit de tels auxiliaires dans une guerre civile ; s'efforçant par-là, non point de ſoumettre, mais d'exterminer un peuple, qu'ils prétendoient de reſpecter, & de vouloir ramener dans le devoir.

Le Général Gates, pendant ce tems-là, étoit occupé à aggraver, par des écrits, les tranſactions des Indiens, & à exciter le reſſentiment du peuple. Par ce moyen, les avantages que M. Burgoyne eſpéroit tirer de l'aſſiſtance de ces Sauvages furent contre-balancés, ou plutôt ils produiſirent un effet contraire à ce qu'il en attendoit. Les habitans des provinces voiſines de l'armée n'eurent plus d'autre choix que celui

1777. d'avoir recours aux armes. Chaque particulier apperçut alors la néceſſité où il étoit de devenir ſoldat pour un tems, non-ſeulement pour ſa propre ſûreté, mais encore pour la défenſe & la protection de ceux qui lui étoient plus chers que la vie. Ainſi il ſortit des ſoldats en abondance des bois, des montagnes, & des marais, qui ſont, dans ce pays-là, remplis de plantations & de villages.

Les Américains reprirent courage ; &, lorſque leurs troupes régulières étoient, pour ainſi dire, anéanties, ils produiſirent des forces beaucoup plus grandes & plus formidables.

En même tems les Anglais commencèrent à éprouver des difficultés, qui augmentèrent à meſure qu'ils s'avancèrent, juſqu'à ce qu'à la fin elles devinrent inſurmontables.

Depuis le 30 de Juillet juſqu'à la mi-Août ils furent continuellement employés à apporter des bateaux & des proviſions du fort Saint-George à la rivière d'Hudſon, diſtance d'environ ſix lieues. Les chemins, comme nous avons dit, étoient ſi mauvais, & il tomba tant de pluie pendant ce tems-là, qu'après les plus grands efforts, durant quinze jours de ſuite, il

n'y avoit pas plus de quatre jours de provisions dans les magasins, ni plus de dix bateaux dans la rivière d'Hudson. 1777.

Dans ces tristes circonstances, ils reçurent avis que le Général Saint-Leger conduisoit ses opérations contre le fort Stanwix. Le Général vit qu'un mouvement rapide dans une conjoncture si critique seroit de la dernière importance. Si les Américains remontoient la Mohawk, & que Saint-Leger réussît, ils se trouveroient entre deux feux, ou, en tous cas, l'armée Anglaise seroit entr'eux & Albany, de sorte qu'ils auroient été forcés d'en venir aux mains, ou de passer la rivière d'Hudson, & de se retirer dans les provinces de la Nouvelle Angleterre, situées de ce côte-là. Si, au contraire, ils abandonnoient le fort Stanwix à son sort, & se retiroient vers Albany, le pays des Mohawks demeuroit tout ouvert, & la jonction avec Saint-Leger établie. La propriété de ce mouvement étoit évidente; mais la difficulté étoit de l'exécuter.

Il n'étoit point praticable de maintenir une communication avec le fort George durant tout le tems d'une marche si étendue, & tandis que la distance des troupes augmentoit tous les jours. L'armée étoit trop faible pour former

1777. une chaîne de poſtes d'une telle longueur ; des eſcortes continuelles pour chaque convoi auroient encore été plus inconvéniens ; & l'ennemi étoit capable, à tous momens, de rompre la ligne de communication. Il falloit donc, ou trouver d'autres reſſources, ou abandonner ce projet.

Le Général Burgoyne étoit informé que les Républicains recevoient beaucoup de bétail de la Nouvelle Angleterre, qui, après avoir paſſé la rivière Connecticut, prenoit la route de Mancheſter & d'Arlington, & étoit dépoſé à un petit village, appellé Bennington, juſqu'à ce que leur armée en eût beſoin. Bennington eſt ſitué entre les fourches de la rivière Hoſick, avant qu'elle prenne ce nom, & à environ ſix lieues & demie à l'Eſt de la Hudſon. Ils avoient, outre cela, dans cet endroit un dépôt de toutes ſortes de proviſions de guerre & de bouche, &, ce qui auroit été d'un grand ſervice aux Royaliſtes, un nombre conſidérable de chariots, dont ceux-ci avoient grand beſoin. Cette place étoit gardée par un corps de milice, dont le nombre varioit tous les jours. La priſe de ce village auroit levé toutes les difficultés qui arrêtoient les opérations des Anglais, & les auroient mis en état de continuer leur marche

ſans délai. M. Burgoyne ſe réſolut donc de tâcher de ſurprendre la place, & confia l'exécution de cette place au Lieutenant-Colonel Baum, Allemand de nation. La force deſtinée à ce ſervice étoit de cinq cens hommes. 1777.

Pour faciliter cette opération, & être à portée de profiter du ſuccès, l'armée prit poſte ſur la rive orientale de la Hudſon, preſque vis-à-vis Saratoga, où elle fit paſſer pluſieurs partis par le moyen d'un pont de radeaux. En même tems un corps de grenadiers de Brunſwick, d'infanterie légère, & de chaſſeurs, ſous le commandement du Lieutenant-Colonel Breyman, ſe poſta à *Battenkill* pour ſoutenir Baum, s'il étoit néceſſaire. Celui-ci, dans ſa marche, rencontra un convoi de bétail & de proviſions, qu'il prit ſans difficulté, & l'envoya au camp. Le manque de voitures & de chevaux, joint à la mauvaiſeté des chemins, le retarda cependant ſi fort que les Américains furent informés de ſon deſſein, & eurent le tems de ſe préparer à le recevoir. A ſon approche du village, il reçut intelligence que les ennemis étoient en trop grand nombre pour être attaqués avec ſuccès, & ſe poſta avantageuſement près des moulins de Santcoick, dans un endroit qu'on appelle la Crique Walloon, à environ quatre milles de Bennington.

1777. Il envoya ensuite avis au Général de sa situation. M. Breyman reçut aussi-tôt ordre de joindre Baum ; mais la bonne fortune des Anglais commença pour lors à changer. Breyman fut tellement retardé par le mauvais tems, les mauvais chemins, & la difficulté de traîner son artillerie dans un pays presque impassable, qu'il fut deux jours à faire huit lieues, malgré tous les plus grands efforts.

Le Général Starke, qui commandoit la milice Américaine à Bennington, résolut de ne point attendre la jonction des deux partis, & avança le matin du 16 d'Août, tandis que Breyman étoit embarrassé dans la route, pour attaquer Baum dans ses retranchemens. Le Colonel se défendit galamment ; mais ses petits ouvrages furent enfin emportés de tous côtés, & deux pièces de canon qu'il avoit avec lui tombèrent entre les mains des ennemis. La plupart des Indiens & des Canadiens se réfugièrent dans les bois. Les dragons Allemands, n'ayant plus de munitions, M. Baum les mena à la charge, l'épée à la main ; mais ils furent bientôt obligés de ceder au nombre, & se rendirent prisonniers de guerre, le brave Lieutenant-Colonel ayant été blessé dans ce dernier effort.

Breyman, qui n'avoit pas la moindre idée de cette action, arriva près de la même place à environ quatre heures du soir, où, au lieu de trouver ses amis, il se vit attaqué de tous côtés. Malgré la fatigue de ses troupes, elles se comportèrent avec fermeté & avec vigueur, & délogèrent les Américains de deux ou trois postes. Elles furent néanmoins à la fin obligées de se retirer du mieux qu'elles purent, après avoir tiré toutes leurs munitions, laissant derrière elles deux pièces d'artillerie. Le soir favorisa leur retraite, sans quoi elles auroient probablement eu le même sort que le détachement du Lieutenant-Colonel Baum. 1777.

La perte des Royalistes dans ces deux actions fut de six cens hommes; mais c'étoit-là le moindre de leurs maux. La réputation & le courage que cette victoire donna à la milice, voyant qu'elle étoit capable de battre des troupes réglées, & que ni les Allemands, ni les Anglais, n'étoient point invincibles, fut de beaucoup plus de conséquence. C'étoit la première fois que la fortune se déclaroit en faveur des Américains du côté du Canada depuis la mort de Montgomery. Ils avoient toujours reçu défaite sur défaite depuis ce tems-là. Leur joie fut donc grande à cette occasion; & les Anglais, au

1777. contraire, commencèrent à perdre cette confiance qu'une longue suite de succès leur avoit inspirée.

Le siège du fort Stanwix, que les Américains ont depuis nommé fort Schuyler, fut conduit avec tant de succès dans le commencement, qu'en des tems plus heureux, il n'auroit pas manqué de tomber entre les mains du Colonel Saint-Leger. Le Général Harkimer marchoit à la tête de huit ou neuf cens miliciens, avec un convoi de provisions, pour secourir le fort. Saint-Leger connoissant le danger où il seroit, s'il étoit attaqué dans ses retranchemens par ce renfort & par la garnison tout-à-la-fois, n'ignorant pas d'ailleurs le genre de service auquel les Indiens sont plus propres, détacha M. John Johnson, avec quelques troupes réglées, à la tête de ces Sauvages, pour se mettre en ambuscade dans les bois, & intercepter les Républicains dans leur marche.

Il paroît par la conduite des miliciens, & de leur Chef, qu'ils étoient tout-à-fait ignorans de la discipline militaire. Sans reconnoître le terrein, & sans avoir d'avant-garde, ils tombèrent aveuglément dans le piège qu'on leur tendoit. Etant tout-d'un-coup attaqués, le 6 d'Août, de

tous côtés, par un feu roulant des mousqueterie, ils furent mis en désordre; & ce désordre fut augmenté par les Indiens, qui se précipitèrent furieusement dans leurs rangs, & firent un carnage épouvantable avec leurs lances & leurs haches. 1777.

Malgré leur manque de conduite, les miliciens ne manquèrent point de courage dans cette situation déplorable. Au milieu d'un si grand danger, & d'une exécution si sanglante, qui étoit encore plus terrible par l'apparence & la conduite des principaux acteurs, ils eurent la présence d'esprit de recouvrer un terrein avantageux, qui les rendit ensuite capables de se battre en retraite; ce qui sauva le tiers du détachement. Il y en eut environ quatre cens de tués, & deux cens de faits prisonniers. Les animosités, dans cette occasion, furent portées au plus haut degré, & il y eut peu de pitié de témoignée aux vaincus.

Les Indiens, qui croyoient avoir acheté cette victoire extrêmement cher, ayant trente-trois des leurs de tués, & vingt-neuf de blessés, entre lesquels il y avoit plusieurs de leurs Chefs, & de leurs guerriers favoris, devinrent si intraitables, & si féroces, qu'il n'y eut pas moyen

1777. d'arrêter leur barbarie. Ils maſſacrèrent la plupart des priſonniers de ſang-froid.

Durant cet engagement, la garniſon, ayant reçu intelligence de l'approche de leurs amis, avoit fait une diverſion en leur faveur, par le moyen d'une vigoureuſe ſortie, ſous la conduite du Colonel Willet, qui étoit alors Commandant en ſecond. Willet conduiſit ſon entrepriſe avec beaucoup d'habileté & de courage. Il fit bien du mal dans le camp des ennemis, remporta beaucoup de butin, & pluſieurs choſes dont ils avoient grand beſoin dans la forteresse, fit quelques priſonniers, & revint ſans perte. Il entreprit enſuite, de concert avec un autre Officier, une expédition bien plus dangereuſe. Ces deux braves gens paſsèrent pendant la nuit au milieu des ouvrages des aſſiégeans; &, mépriſant le danger & la cruauté des Sauvages, firent vingt lieues dans des bois impaſſables, & des marais inconnus, pour exciter le pays à donner du ſecours à la forteresse. Des actions ſi nobles méritent d'être tranſmiſes à la poſtérité.

Auſſi-tôt que Saint-Leger apprit le ſuccès de ſon détachement, il n'épargna rien pour tirer avantage de cette victoire, en intimidant les

ennemis. Il écrivit au Gouverneur, & lui fit 1777.
repréſenter, par ſes meſſagers, la ſituation déſeſpérée où la garniſon ſe trouvoit à préſent, après la défaite de leurs amis, & l'impoſſibilité de recevoir d'autre ſecours, puiſque le Général Burgoyne, après avoir tout emporté devant lui, étoit alors à Albany, où il recevoit la ſoumiſſion des pays voiſins. Magnifiant enſuite ſes forces, il les avertiſſoit que ſi, dans ces circonſtances, ils continuoient par opiniâtreté une défence inutile, ils n'auroient plus droit à aucune condition, & ne devoient point eſpérer de quartier. Il s'étendit particulièrement ſur la peine qu'il avoit priſe pour appaiſer les Indiens, qui étoient enragés à cauſe de leur dernière perte, & ſur la promeſſe qu'il avoit obtenue d'eux, qu'en cas que le fort ſe rendît ſur-le-champ, ils épargneroient la garniſon, tandis que, d'un autre côté, ils déclaroient avec les exécrations les plus amères, que, s'ils rencontroient plus de réſiſtance, ils maſſacreroient non-ſeulement tous les ſoldats du fort, mais même tous les vieillards, les femmes, & les enfans, du pays de Mohawk. Il dit que ſes ſollicitations étoient fondées ſur l'humanité, & promit, que ſi la garniſon ſe rendoit ſans délai, elle pouvoit s'attendre à être traitée avec tous les égards que peut avoir un ennemi généreux.

1777. Le Colonel Gansevort, Gouverneur de la place, se comporta avec beaucoup de fermeté: il répondit, que les Provinces-Unies de l'Amérique lui avoient confié le commandement du fort, & qu'il le défendroit à tout hasard jusqu'à la dernière extrémité: il ajouta, qu'il ne se croyoit pas responsable des conséquences dont il étoit menacé s'il s'acquittoit de son devoir. On observa sagement dans le fort, que les ennemis n'auroient pas pris tant de peine à faire valoir leurs succès & le nombre de leurs troupes, si les avantages dont ils se vantoient avoient été aussi grands qu'ils les représentoient.

Le Colonel Saint-Leger trouva le fort en meilleur état, & mieux défendu, qu'il ne s'étoit imaginé. Après avoir pris beaucoup de peine dans ses approches, il s'apperçut que son artillerie n'étoit pas assez forte pour faire impression: c'est pourquoi il résolut de s'avancer si près qu'elle pût être de quelque efficacité; mais tandis qu'il étoit occupé à mettre ce dessein en exécution, les Indiens reçurent avis qu'Arnold étoit en marche à la tête de neuf-cens hommes pour venir au secours de la place. Le Lieutenant-Colonel s'efforça de les encourager, en leur promettant de les conduire lui-même, & de faire combattre ses meilleures troupes.

troupes. Il mena leurs Chefs pour marquer le champ de bataille, & poussa même la flatterie jusqu'à les consulter sur le plan d'opérations. Tandis qu'il travailloit de cette manière à faire renaître leur confiance, d'autres partis arrivèrent avec intelligence qui doubloit & triploit le nombre des ennemis, & de plus avec la nouvelle fort consolante, que l'armée du Général Burgoyne étoit taillée en pièces. La-dessus M. Saint-Leger retourna au camp, & assembla un Conseil de leurs Chefs, espérant que, par l'influence du Chevalier John Johnson, & de MM. Claus & Butler, il pourroit les engager à rester : mais il fut trompé ; car, pendant que le Conseil se tenoit, une partie des Indiens décampa, & le reste menaça d'en faire autant, si le Commandant n'ordonnoit pas immédiatement la retraite. 1777.

En conséquence, le 22 d'Août, les Anglais quittèrent leurs retranchemens d'une manière qui eut plutôt l'air d'une fuite que d'une retraite, laissant derrière eux leurs tentes, leur artillerie, & la plupart des provisions, qui tombèrent entre les mains de la garnison. Il paroît même, suivant le rapport du Lieutenant-Colonel Saint-Leger, qu'il avoit autant de peur de ses Alliés que de ses ennemis, & que les Mes-

1777. saffages (nation de sauvages) pillèrent plusieurs bateaux appartenant à l'armée. Il paroît aussi qu'ils volèrent le bagage des Officiers, & prirent tous les autres articles qui leur fesoient plaisir. On dit même qu'à quelques milles du camp, ils dépouillèrent, & ensuite massacrèrent les soldats qui, par fatigue, ou autrement, ne pouvoient pas suivre le gros de l'armée. Le fait étoit, au sujet du secours qui venoit au fort, que M. Arnold, à la tête de deux mille hommes, s'avançoit le long de la rivière Mohawk, & que pour plus de diligence il avoit quitté le corps de l'armée, & par des marches forcées à travers les bois, il arriva, avec un détachement de neuf cens hommes, à la forteresse, deux jours après que les ennemis eurent levé le siège. Ainsi on peut voir que les appréhensions des Sauvages n'étoient point trop mal fondées, & qu'elles leur épargnèrent probablement un châtiment qui n'auroit pas été des plus tendrement administré.

Cette disgrace donna le dernier coup, de ce côté-là, au pouvoir des Anglais. Les Américains représentèrent ces actions comme des victoires glorieuses, & témoignèrent la plus grande joie. Gansevort & Willet, le Général & le Colonel Warner, qui avoient commandé

à Bennington, furent regardés, avec raiſon, 1777.
comme les ſauveurs de leur patrie. La milice de la Nouvelle Angleterre commença alors à être fière, & à oublier toute diſtinction entre elle & les troupes réglées. Plus leur confiance & leur orgueil augmentèrent, plus par conſéquent la crainte qu'ils avoient de l'armée de Burgoyne diminua, juſqu'à ce qu'enfin ils en parlèrent avec mépris, & prédirent publiquement quel ſeroit ſon ſort. En même tems le Général Gates, en qui les Américains avoient placé beaucoup de confiance, vint prendre le commandement de l'armée, évènement qui redoubla leur ardeur & leurs eſpérances. L'arrivée de cet Officier avoit permis à M. Arnold de porter du ſecours au fort Stanwix, comme nous l'avons déjà vu.

Pendant ce tems-là le Général Burgoyne continuoit dans ſon camp ſur la rive orientale de la rivière d'Hudſon, preſque vis-à-vis de Saratoga, où il feſoit les plus grands efforts pour apporter des proviſions du fort George. Ayant à la fin pour trente jours de proviſions, il réſolut de paſſer la rivière, ce qu'il fit vers le milieu de Septembre, & campa ſur les hauteurs & dans la plaine de Sarotoga. Les Amé-

1777. ricains étoient alors dans le voisinage de *Still-Water*. On croit, & non pas sans raison, que cette mesure causa la perte de l'armée.

Le Général Anglais commit certainement de grandes fautes. Il perdit d'abord un tems considérable à faire venir des provisions de Ticonderoga à *Skenesborough*, & du fort George à la rivière d'Hudson; ce qui donna le tems à la milice de la Nouvelle Angleterre de s'assembler, & aux Américains de revenir de leur panique. Lorsqu'il eut pris la résolution de marcher vers le fort Anne par des chemins presque impassables, au lieu de traîner après lui une artillerie pesante, & qui ne servoit qu'à l'embarrasser, il auroit dû la laisser avec le bagage à Ticonderoga, & s'avancer vers Albany par des marches forcées, puisque cette ville n'est qu'à environ soixante-dix milles de *Skenesborough*. L'on dira, peut-être, qu'il étoit nécessaire d'avoir des provisions. J'en conviens; mais, en supposant qu'il eut été dix jours à faire ce chemin, il n'avoit qu'à charger chaque soldat de trente livres de provisions de bouche; & cela auroit été plus que suffisant pour faire sa route. D'ailleurs il auroit pu amener avec lui trois ou quatre cens chevaux,

puisqu'il n'en manquoit pas; & ce nombre 1777.
étoit capable de porter à dos tout ce dont l'armée avoit besoin.

Après avoir négligé ce premier moyen, il fit une erreur encore plus grossière en passant la rivière d'Hudson, & en se jettant, par ce moyen, au milieu des ennemis qui venoient de tous côtés au camp de Saratoga. Il falloit pour lors conserver la communication avec les lacs: ou, s'il étoit résolu de continuer sa marche vers Albany, à tout hazard, il auroit dû la continuer le long de la rive orientale de la Hudson. Le chemin étoit presque aussi bon que sur la rive occidentale; &, par ce moyen, cette grande rivière auroit été entre son armée & celle des ennemis. Il est vrai que la ville d'Albany étoit située de l'autre côté de la Hudson; mais les Anglais, maîtres de l'embouchure de cette belle rivière du côté de la Nouvelle-York, auroient pu lui donner toutes sortes de secours, s'il s'étoit présenté vis-à-vis cette place: d'ailleurs, s'il n'avoit point été possible de s'en rendre maître, il auroit pu fort aisément joindre l'armée du Général Clinton. L'on verra même par la suite de cette Histoire que ce dernier Général, après la prise des forts Montgomery & Clinton, avoit envoyé le Lieu-

1777. tenant-Général Vaughan, pour aſſiſter M. Burgoyne, avec pluſieurs bateaux armés, ſous la protection du Chevalier *James Wallace*, Chef d'Eſcadre ; que ceux-ci vinrent ſans oppoſition juſqu'à quarante-cinq milles d'Albany, & que les petits bateaux auroient pu même pouſſer juſqu'à la ville, ſi cette meſure avoit été néceſſaire. Arrivé à Albany, il auroit trouvé abondance de bétail, & d'autres denrées. Outre cela, la jonction auroit été formée avec le Général Clinton ; & l'on peut voir, par une lettre de ce dernier, qu'il y avoit toutes ſortes de proviſions dans les environs de *New-York*, puiſque, lorſque M. Burgoyne avoit exprimé ſes doutes ſur la poſſibilité de faire ſubſiſter ſon armée au cas qu'il parvînt à Albany, le Chevalier avoit ramaſſé ſur-le-champ de quoi faire ſubſiſter une armée de cinq mille hommes.

Enfin, lorſqu'il eut paſſé la rivière d'Hudſon, & qu'il ſe fut avancé dans les plaines de Saratoga, puiſque le ſuccès de ſa marche, ſuivant ſa propre relation, dépendoit de la priſe du bétail, des chariots, & des autres proviſions qu'il y avoit à Bennington, au lieu d'envoyer vers cette place un détachement de cinq cens hommes, & de confier cette entrepriſe à des gens qui ne connoiſſoient ni les chemins, ni

la langue du pays, il auroit dû détacher au moins deux mille hommes, & en donner le commandement à un Officier Anglais. 1777.

Le 19 de Septembre il arriva en front de l'ennemi; &, comme il n'y avoit que quelque petits bois qui les séparoient, il se mit à la tête de l'aile droite. Cette aile étoit couverte par le Général Frazer & le Lieutenant-Colonel Breyman, avec leurs brigades, & ceux-ci étoient eux-mêmes couverts en front & en flanc par les Canadiens & les Indiens. L'aile gauche & l'artillerie, sous le commandement des Majors-Généraux Philips & Reidesel, étoient placées dans la grande route, & dans les prairies près de la rivière. Les Américains, incapables, par la nature du pays, d'appercevoir les différentes combinaisons de la marche, sortirent de leur camp en grande force, dans le dessein d'attaquer l'aile droite des ennemis en flanc. Etant inopinément arrêtés par la forte position du Général Frazer, ils contremarchèrent aussi-tôt; & la nature du pays, qui avoit été la cause de leur méprise, servant alors à empêcher qu'ils ne fussent découverts, & que les Anglais ne tirassent avantage de leur mouvement, ils dirigèrent leurs principaux efforts contre l'autre côté de la même aile. Les Anglais ne furent

1777. pas peu surpris de la hardiesse avec laquelle ils commencèrent l'attaque, & de la vigueur & de l'opiniâtreté qu'ils montrèrent dans le combat depuis trois heures après midi jusqu'après le coucher du soleil. Le Brigadier-Général Arnold étoit à leur tête, & cherchoit le danger avec une ardeur & une intrépidité incroyable. Ce brave homme, qui s'étoit déjà distingué dans plusieurs autres actions, se signala dans celle-ci d'une manière particulière. Les Royalistes se défendirent avec beaucoup de courage, & obligèrent enfin les Américains à leur abandonner le champ de bataille. Ceux-ci, cependant, n'attribuent leur retraite qu'à l'obscurité de la nuit, & ils retournèrent effectivement en bon ordre dans leur camp. Les Anglais commencèrent alors à être convaincus qu'il y avoit, dans d'autres parties du monde, des soldats aussi courageux que dans les Isles Britanniques, & qui osoient combattre en pleine campagne. Ils perdirent bien du monde dans cette action ; & ce n'étoit qu'une pauvre consolation pour eux que les Républicains en eussent perdu davantage. L'armée resta cette nuit-là sous les armes dans le champ de bataille, & campa le lendemain à portée de canon des ennemis. L'aile droite de ces derniers étoit inaccessible, & leur gauche trop bien fortifiée

pour pouvoir être insultée. Dans ces circonstances le Général Burgoyne se trouva obligé de rester lui-même sur la défensive. 1777.

Il paroît qu'il manqua encore, en cette occasion, de prudence; car, ayant en front une armée beaucoup plus nombreuse que la sienne, & qui s'augmentoit tous les jours, au lieu de penser à la retraite, ou au moins de tout préparer pour cette dernière mesure, au cas qu'elle devînt nécessaire, il fortifia son camp dans la plaine de Saratoga, & écrivit au Général Clinton de lui envoyer du secours, quoique ce dernier lui eût mandé plusieurs fois que les forces qu'il commandoit étoient à peine capables de garder les postes qui lui avoient été confiés. Il prétendit alors qu'il avoit toujours compté sur la coopération de l'armée de la Nouvelle-York. Il peut se faire qu'au commencement de la campagne, le Général Burgoyne s'attendoit que le Chevalier Howe auroit donné assez d'embarras aux Américains de ce côté-là pour les empêcher de l'attaquer en si grand nombre; mais, après le départ de la grande armée pour la Chesapeak, il ne devoit plus compter sur une coopération, puisque le Chevalier Clinton étoit obligé d'agir lui-même

1777. fur la défenfive. D'ailleurs on verra à la fin de ce volume, par une lettre de M. Burgoyne au Général Howe, en date du 6 Août, qu'il ne demande aucun fecours ; & la teneur de fa lettre démontre qu'il fe croyoit feul capable de pénétrer jufqu'à Albany. Le trop de confiance qu'il avoit en fes propres troupes, & le mépris qu'il entretenoit de celles des Américains, furent la caufe de fa ruine.

Dans la longue difpute qu'il y eut entre le Vicomte Sackville & le Général Burgoyne, ce dernier, pour s'excufer de ne point avoir penfé à la retraite, dit que fes ordres étoient péremptoires, & qu'il étoit obligé d'avancer à tout hafard, tandis que le premier foutint le contraire. Afin que le Lecteur foit lui-même en état de décider ce point important, j'ai mis, les ordres donnés, à la fin de cet ouvrage.

Quoi qu'il en foit, M. Clinton lui fit une réponfe en chiffres, qui ne lui parvint qu'avec beaucoup de difficulté, en lui répétant ce qu'il lui avoit déjà mandé : ' Vous connoiffez ma ' pauvreté, lui dit-il ; mais mon intention eft ' néanmoins de faire une diverfion en votre ' faveur, en attaquant le fort Montgomery, &

‘ les autres forteresses qui sont dans les mon- 1777.
‘ tagnes, pour garder le passage de la rivière
‘ du Nord.’

Quoique cette diversion ne répondît pas à l'assistance que M. Burgoyne demandoit, il crut qu'elle pouvoit lui être fort utile en obligeant le Général Gates à diviser son armée. Il lui renvoya donc aussi-tôt le messager, & ensuite dépêcha deux Officiers déguisés, & d'autres personnes de confiance, par différentes routes, pour l'informer exactement de sa situation, & le presser de mettre son dessein en exécution. Il lui fit savoir en même tems, qu'il avoit assez de provisions, & qu'il avoit résolu de garder sa position jusqu'au 12 du mois suivant, dans l'espérance de quelque évènement favorable. En même tems il fortifia son camp du mieux qu'il put, & éleva des redoutes pour la protection des magasins & des hôpitaux. Il étoit alors obligé de veiller continuellement les mouvemens des Américains, dont le nombre augmentoit tous les jours.

L'esprit d'entreprise étoit alors devenu trop général dans les provinces de la Nouvelle-Angleterre pour qu'il fût possible à une petite armée de pouvoir y résister. Tandis que M.

1777. Burgoyne avoit les Généraux Gates & Arnold ſur les bras, ſes difficultés furent augmentées, & ſa ſituation devint encore plus critique, & plus précaire, par une entrepriſe inattendue de la milice de la Nouvelle-Hampſhire, & de Connecticut. Ceux-ci avoient deſſein de lui couper toute communication avec le Canada, en recouvrant les forts du Mont Indépendance & de Ticonderoga, & en redevenant au moins maîtres du lac George.

Cette entrepriſe étoit ſous la direction du Général Lincoln; & l'exécution en fut confiée aux Colonels Brown, Johnſton, & Woodbury, avec des détachemens d'environ cinq cens hommes chacun. Ils conduiſirent leurs opérations avec tant de ſecret & d'adreſſe, qu'ils ſurprirent effectivement, le 17 de Septembre, tous les poſtes avancés entre la place de débarquement à la partie ſeptentrionale du lac George & le corps de la fortereſſe de Ticonderoga. Les monts Défiance & *Hope*, les lignes des Français, un fort, deux cens bateaux, & un vaiſſeau armé tombèrent entre leurs mains. Quatre compagnies d'infanterie, autant de Canadiens, & la plupart des équipages des bateaux, furent faits priſonniers. Ils rendirent auſſi la liberté à pluſieurs de leurs camarades, qui étoient ren-

fermés dans les forts dont ils s'étoient rendu maîtres. Dans la chaleur du succès ils débarquèrent les canons du vaisseau qu'ils avoient pris ; &, après avoir sommé plusieurs fois le Brigadier Powel de se rendre, ils firent des attaques réitérées sur les ouvrages de Ticonderoga, & du Mont Indépendence, jusqu'à ce qu'enfin, se trouvant repoussé dans tous les assauts, & n'étant point muni pour ce service, ils abandonnèrent leur dessein. 1777.

Au commencement d'Octobre, le Général Burgoyne jugea à-propos, à cause de l'incertitude de sa situation, de diminuer la ration des soldats; mesure à laquelle ils se soumirent avec la meilleure volonté. Les choses demeurèrent dans cet état jusqu'au 7 ; & alors, n'ayant point d'intelligence de M. Clinton, & le tems qu'il avoit marqué étant presque expiré, M. Burgoyne fit un mouvement à la gauche de l'ennemi, pour découvrir s'il y avoit moyen de forcer un passage, s'il étoit nécessaire d'avancer, ou de le déloger pour faire une retraite, & en même tems pour couvrir un fourage dont l'armée avoit grand besoin.

Un détachement de quinze cens hommes de troupes réglées, soutenu de deux pièces de cam-

1777. pagne de douze livres de balles, & de six de six, commandé par le Général en personne, eut ordre de s'avancer. La garde du camp sur les hauteurs fut confiée aux Brigadiers-Généraux Hamilton & Speight; celle des redoutes & de la plaine, au Brigadier Goll: les troupes se formèrent à un quart de lieu de la gauche des ennemis; & les Canadiens & Indiens furent placés dans les chemins de traverse, & dans les bois.

Les Américains n'eurent pas plus tôt apperçu ce mouvement qu'ils fondirent avec impétuosité sur les grenadiers Anglais, qui étoient postés pour soutenir l'aile gauche de la ligne. Ceux-ci se défendirent avec courage; mais ne pouvant être soutenus des Allemands, qui étoient à leur droite, parce qu'ils avoient eux-mêmes assez d'ennemis sur les bras, ils furent obligés de se retirer en désordre. L'aile droite alloit alors être attaquée en flanc par une force supérieure, & les Colons avoient dessein de couper la retraite, lorsque le Général, s'appercevant de leur intention, fit une seconde ligne de l'infanterie légère pour couvrir sa retraite. Ce fut dans ce mouvement que le brave Général Frazer fut mortellement blessé. La situation du détachement étoit alors bien critique. Les Majors-Généraux Philips & Reidesel eurent ordre de couvrir

la retraite ; mais les ennemis étoient en ſi grand nombre, & combattoient avec tant d'ardeur, que les Royaliſtes, malgré la bravoure avec laquelle ils ſe défendoient, furent obligés de retourner avec précipitation dans leur camp, laiſſant derrière eux ſix pièces de canon. Les Américains pourſuivirent leur ſuccès avec la dernière intrépidité. A-peine les Anglais étoient-ils entrés dans leur camp qu'ils les attaquèrent avec furie dans leurs lignes, ſe précipitant, ſans rien craindre, à travers un feu roulant d'artillerie & de mouſqueterie. M. Arnold conduiſoit l'attaque avec ſon impétuoſité ordinaire contre cette partie des retranchemens où étoit Milord Balcarras. Il y rencontra une brave réſiſtance. L'action fut des plus vives pendant quelque tems, chaque parti ſemblant réſolu de remporter la victoire. Dans ce moment critique de danger & de gloire, ce Général intrepide fut dangereuſement bleſſé dans le tems qu'il entroit dans les ouvrages. Ce malheur déconcerta, ſans doute, ſes ſoldats, qui, après quelques nouveaux efforts, furent enfin repouſſés. Il n'en fut pas de même du côté des Allemands. Le Lieutenant-Colonel Breyman ayant été tué, les Américains emportèrent ſes retranchemens l'épée à la main, & mirent ſes troupes en déroute, ſe ſaiſiſſant de leur artillerie, tentes 1777.

1777. & bagage. Par ce moyen ils eurent une ouverture ſur la droite & ſur l'arrière-garde des Anglais. Rien n'égaloit alors la détreſſe de ces derniers, & un changement de poſition paroiſſoit abſolument néceſſaire. La nuit qui mit fin à la bataille donna le tems au Général de faire ce mouvement, & ſon obſcurité lui fournit les moyens de réuſſir dans cette entrepriſe difficile. Ce changement ſe fit avec le plus grand ordre & le plus grand ſilence. Ce n'étoit pas un mouvement d'une aile ou d'une partie des troupes; mais un mouvement général de toute l'armée, du camp & de l'artillerie, pour prendre poſte ſur les hauteurs au-deſſus de l'hôpital. Par ce moyen les Républicains ſe trouvoient dans la néceſſité de faire une nouvelle diſpoſition. La perte des Anglais fut conſidérable ce jour-là, & ſur-tout en Officiers. Entre les morts les plus regrettés furent le Général Frazer, le Colonel Breyman, & le Chevalier Clarke, Aide-de-camp de M. Burgoyne. MM. Williams & Ackland, le premier Major d'Artillerie, & l'autre Major des Grénadiers, furent faits priſonniers.

Le lendemain, 8 d'Octobre, le Général, voyant que rien ne pouvoit le débarraſſer de ſes difficultés qu'une action déciſive, au cas qu'elle

réuſsît,

réufsît, réfolut de tenter cette mefure défefpérée, 1777.
& offrit bataille aux Américains.

Il y eut plufieurs efcarmouches ; & ces derniers poufsèrent un gros détachement pour prendre la droite des Anglais à revers. Burgoyne, fenfible du danger où il fe trouvoit d'être entouré, jugea qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre que de fe retirer à Saratoga. A neuf heures du foir l'armée décampa, & cette retraite fe fit fans aucune perte. La pluie qui tomba toute la nuit empêcha les Colons de s'appercevoir de cette mefure, & probablement fauva l'armée Anglaife. L'hôpital & les malades tombèrent entre les mains des ennemis. Le Général Gates fe comporta envers ceux que la fortune de la guerre avoit fait tomber entre fes mains avec beaucoup d'humanité, & avec des égards qui lui feront toujours honneur.

La perte des Républicains dans ces différentes attaques fut grande ; mais elle ne fervit qu'à augmenter leur courage, voyant qu'ils étoient capables de battre les meilleures troupes d'Angleterre. Les Généraux Lincoln & Arnold furent dangereufement bleffés.

1777. La pluie dont nous avons parlé ne permit point au Général Burgoyne de passer la crique *Fishkill*, qui est au Nord de Saratoga, avant le 10 au matin. Il trouva à son arrivée un corps des ennemis, qui y étoient déjà avant lui, & qui jettoient des retranchemens sur les hauteurs. A son approche ils repassèrent la Hudson, & joignirent un plus grand corps, qui étoit posté de l'autre côté de la rivière, pour empêcher le passage de l'armée. Il n'y avoit plus alors d'autre espérance que de retourner vers le fort George, & de regagner le Canada.

Dans ce dessein il envoya un détachement d'ouvriers, sous une forte escorte, pour réparer les ponts, & ouvrir les chemins au fort Edward; mais il étoit trop tard. A peine furent-ils partis, que les Américains, se présentant sur les hauteurs en grand nombre, & paroissant disposés à passer *Fishkill*, & à attaquer l'armée, l'obligèrent de rappeller les troupes Européennes, dont l'escorte étoit composée, & de ne laisser qu'une garde de Provinciaux. Les ouvriers n'avoient pas encore fini le premier pont, qu'ils se trouvèrent attaqués de tous côtés, & que leur garde fut mise en déroute.

La condition des Anglais étoit alors désespérée. La rive opposée de la rivière d'Hudson étoit couverte d'ennemis, & les bateaux de provisions, qui avoient suivi l'armée depuis qu'elle avoit quitté le voisinage de Stillwater, étoient continuellement exposés à leurs attaques. Il y eut des escarmouches sans nombre, des bateaux de pris & de repris; enfin il fallut débarquer les provisions, comme le plus sûr moyen, & les porter sur les hauteurs à travers un feu terrible. 1777.

Dans ces circonstances il y eut un Conseil de guerre pour considérer de la possibilité de continuer la retraite. La seule mesure qui avoit l'apparence de probabilité fut adoptée; c'étoit de marcher pendant la nuit au fort Edward, chaque soldat portant ses provisions sur son dos. Il n'étoit plus question d'emporter l'artillerie & le bagage; l'impossibilité de cette mesure étoit trop évidente pour être mise en délibération. Il fut proposé de forcer les gués près du fort.

Pendant que le Général fesoit les préparations nécessaires pour exécuter cette résolution désespérée, il reçut intelligence que les ennemis avoient eu la prévoyance de pourvoir par tous

1777. les moyens possibles à couper la retraite, & qu'il étoit impraticable de mettre son projet en exécution; car, outre qu'ils étoient fortement rétranchés aux gués qu'il avoit dessein de passer, ils avoient un camp bien muni d'artillerie sur les hauteurs qui sont entre le fort Edward & le fort George. D'ailleurs ils avoient des partis tout le long de la rivière; de sorte qu'il étoit impossible aux Anglais de faire un mouvement sans être découverts.

Abimés de fatigue, abandonnés des Indiens, affaiblis par les désertions, les Royalistes étoient alors réduits au nombre de trois mille cinq cens, outre les Canadiens & les Provinciaux, sur lesquels ils ne pouvoient pas beaucoup compter. Ils étoient entourés d'une armée trois fois aussi nombreuse; ils avoient épuisé leurs provisions, & ne pouvoient ni avancer, ni reculer, sans être accablés par le nombre de leurs ennemis.

Dans cette triste condition, on dit, qu'ils se comportèrent avec le même courage qu'ils avoient jusqu'ici combattu, couchant toutes les nuits avec leurs armes, tandis que les boulets de canon, & même des grappes, tomboient continuellement dans le camp. A la fin, ne rece-

vant point de secours, & n'ayant plus la moindre espérance d'en recevoir, le Général ordonna, le 13 d'Octobre, qu'on examinât les provisions; & on trouva qu'il n'y en avoit plus que pour trois jours. 1777.

Il assembla aussi-tôt un Conseil de guerre, où il invita non-seulement tout l'Etat-Major, mais même tous les Capitaines commandans. Le résultat du Conseil fut une détermination unanime d'entrer en traité avec le Général Gates. Ce brave homme, sans faire paraître la moindre arrogance, & sans être fier d'une suite continuelle de succès, offrit les termes les plus modérés, & se comporta avec tant de politesse & d'humanité qu'il méritât même les louanges des vaincus. Jamais on ne vit de conquérant au milieu de la victoire, & lorsque ses ennemis étoient tout-à-fait en son pouvoir, agir avec plus de modération, sur-tout la conduite de ces derniers n'ayant pas été des plus généreuses, puisqu'ils avoient brûlé plusieurs maisons dans leur retraite, & que d'ailleurs leurs compatriotes fesoient bien du dégât sur la rivière du Nord. La plus grande difficulté consistoit en un point d'honneur, que M. Gates accorda volontiers.

1777. Le 17, les articles de la capitulation furent signés de part & d'autre. Les principaux articles, exclusivement de ce qui regardoit l'accommodement des troupes jusqu'à Boston, & pendant qu'elles resteroient à cette place, étoient, que l'armée sortiroit de son camp avec les honneurs de la guerre & son artillerie, & que les soldats mettroient bas les armes au commandement de leurs Officiers à un certain endroit; qu'ils auroient la liberté de s'embarquer à Boston pour l'Europe, à condition qu'ils ne serviroient point en Amérique pendant la guerre. Les soldats ne devoient point être séparés de leurs Officiers, & ceux-ci devoient avoir la permission de faire l'appel. Les Officiers seroient libres sur leur parole, & auroient la liberté de porter l'épée. Tout le bagage particulier devoit être sacré, & les provisions publiques délivrées sur la parole d'honneur du Général. Tous ceux qui appartenoient à l'armée, & qui avoient suivi le camp, devoient être compris dans ces articles; les Canadiens avoient permission de retourner chez eux.

M. Gates remplit toutes ces conditions, autant qu'il étoit en son pouvoir, avec la plus grande ponctualité. On dit même qu'il agit avec tant

de délicateſſe envers les Anglais, qu'il ne permit pas à ſes ſoldats de ſortir de leurs lignes pour être témoins de la diſgrace de leurs ennemis, quand ils mirent bas les armes. 1777.

Les Colons, dans leur relation, font monter le nombre de ceux qui ſe rendirent priſonniers ce jour-là à cinq mille ſept cens cinquante-deux y compris les Canadiens & les Provinciaux. Ils dirent que le nombre de bleſſés qu'ils trouvèrent dans l'hôpital étoit de cinq cens vingt-huit, & celui des tués, bleſſés, & des déſerteurs, depuis le 6 de Juillet, de deux mille neuf cens trente-trois, feſant en tout neuf mille deux cens treize hommes. Ils acquirent auſſi un beau train d'artillerie de fonte de trente-cinq pièces de différens calibres.

Tandis que le Général Burgoyne éprouvoit ce revers de fortune, le Chevalier H. Clinton conduiſoit ſon expéditian ſur la rivière du Nord avec le plus grand ſuccès. Il avoit embarqué pour ce ſervice environ trois mille hommes, & il étoit accompagné d'une force maritime, compoſée de vaiſſeaux de guerre, de galères armées, & d'autres plus petits bâtimens, ſous la conduite du Chef-d'eſcadre Hotham. Leur premier

1777. objet étoit de reduire les forts Montgomery & Clinton, qui, quoiqu'assez considérables, étoient, en ce tems-là, mal gardés. Il résolut donc de les surprendre par un coup de main. Ils étoient situés sur les rives opposées d'une crique qui descendoit dans la rivière du Nord, & leur communication étoit préservée par le moyen d'un pont.

Après quelques mouvemens, pour cacher le dessein réel, les Anglais débarquèrent, en deux divisions, à une grande distance de leur objet. Quoiqu'ils fussent obligés de passer par des montagnes & des chemins difficiles, leur marche fut néanmoins si bien calculée, qu'ils arrivèrent en même tems sur les rives opposées, & commencèrent ensemble leurs différentes attaques le 6 d'Octobre. L'apparence des vaisseaux augmenta la surprise & la terreur des garnisons, lorsqu'elles virent sur-tout que les galères pouvoient avancer très-près des murailles. Elles se défendirent cependant avec courage; mais la vigueur avec laquelle les ennemis attaquèrent, rendit leurs efforts inutiles, & les deux forts furent emportés d'assaut. Les Royalistes ne montrèrent pas ici cette modération qui a fait tant d'honneur au Général Gates, & l'esprit de

parti leur fit oublier les égards qu'on doit à un ennemi brave & généreux. La plupart des infortunés qui tombèrent entre leurs mains, furent passés au fil de l'épée. 1777.

Les Américains, après la perte des forts, mirent le feu à deux belles frégates, & à d'autres vaisseaux, qui furent tous consumés, ainsi que leurs provisions. Ils abandonnèrent aussi, & brûlèrent, un autre fort, appellé Constitution, deux ou trois jours après, à l'approche des Anglais. Le Général Tryon, à la tête d'un détachement, étoit occupé, pendant ce tems-là, à brûler un beau village, qui commençoit à fleurir, où il y avoit des casernes pour quinze cens hommes, avec beaucoup de provisions.

L'artillerie trouvée dans les forts consistoit en cent pièces de canons de différens calibres. Outre cela il y avoit une grande quantité de toutes sortes de provisions. Une grande barre, & une chaîne, qui avoient coûté 1,400,000 livres tournois, furent aussi détruites. En un mot, la perte des Américains fut plus grande qu'elle n'avoit encore été dans aucune autre occasion depuis le commencement de la guerre. Leur attention étoit attirée du côté du Canada,

1777. & ils négligeoient les choſes moins conſidérables pour s'occuper de l'objet principal. L'expédition ne finit point là. Le Chevalier Wallace, avec une petite eſcadre de frégates légères, & le Général Vaughan, avec un détachement de troupes, continuèrent, pendant pluſieurs jours, leurs excurſions ſur la rivière, portant par-tout le fer & le feu.

Cette conduite des Anglais ne leur fait point du tout d'honneur, & montre même de l'ingratitude : car dans le tems que la généroſité du Général Gates accordoit à Burgoyne des conditions plus favorables qu'il n'avoit droit d'eſpérer, le Lieutenant-Général Vaughan réduiſoit en cendre la ville d'Eſopus. M. Gates, piqué de cette conduite, lui écrivit une lettre fort ſévère, en lui annonçant qu'il ſe repentiroit peut-être bientôt de ſes cruautés. A l'approche de ce brave homme, les Anglais ſe retirèrent à *New-York*, & démantelèrent les forts, ſans retirer d'autres avantages de cette expédition que d'aliéner encore plus les Colons.

Telle fut l'iſſue de la campagne du Nord, dont on avoit attendu des effets bien différens, & ſur laquelle les Miniſtres s'étoient fondés

pour la réduction des Colonies. Elle ſervit, 1777.
ainſi que bien d'autres évènemens, à confirmer l'opinion de ceux qui prédirent l'impoſſibilité de réduire un pays rempli de bois & de montagnes, où une armée eſt arrêtée à chaque pas, & où une victoire n'eſt pas moins ruineuſe qu'une défaite.

Fin du Tome II.

PAPIERS

Qui ont rapport à la CAPITULATION *du Général* BURGOYNE *avec le Général* GATES.

N° I.

Au Major-Général GATES.

le 13 *d'Octobre* 1777.

LE Lieutenant-Général Burgoyne a envie d'envoyer un Officier de l'Etat-Major avec un message au Major-Général Gates, touchant des affaires de la dernière importance aux deux armées. Il désire de savoir à quelle heure le Général Gates pourra le recevoir demain matin.

Réponse au Lieutenant-Général BURGOYNE.

Au camp de Saratoga, à 9 heures du soir, le 13 *d'Octobre* 1777.

LE Major-Général Gates recevra l'Officier du Lieutenant-Général Burgoyne au poste avancé de l'armée des Etats-Unis demain à dix heures du matin, d'où il sera conduit au quartier du Général.

N° II.

M. Kingston délivra le message suivant au Major-Général Gates, le 14 d'Octobre.

Après vous avoir combattu deux fois, le Lieutenant-Général Burgoyne est resté quelques jours dans sa position présente, déterminé à tenter une troisième bataille contre quelques forces que vous puissiez amener contre lui.

Il est informé de la supériorité de votre armée en fait de nombre, & des dispositions que vous avez faites pour intercepter ses convois, & rendre sa retraite une scène de carnage des deux côtés. Dans cette situation, il est poussé par des motifs d'humanité, & se croit justifié par des principes établis, & des exemples antérieurs, à épargner le sang de ses braves soldats, à des conditions honorables. Si le Major-Général Gates se trouve disposé à traiter d'après ces principes, le Lieutenant-Général Burgoyne propose une suspension d'armes, pendant le tems nécessaire pour communiquer les articles préliminaires auxquels lui, & toute son armée, sont résolus de se tenir, dans quelque extrémité qu'ils puissent se trouver.

N° III.

Propositions de M. Gates, avec les réponses de M. Burgoyne.

I. Les troupes du Général Burgoyne, étant extrêmement affaiblies par des défaites répétées, par les désertions, les maladies, &c. leurs provisions épuisées, leurs chevaux, tentes & bagage ou pris, ou détruits, leur retraite impossible, & leur camp investi, ne doivent attendre d'autres termes que ceux de se rendre prisonnières de guerre.

Réponse. L'armée du Lieutenant-Général Burgoyne, quelque réduite qu'elle puisse être, n'admettra jamais que sa retraite est impossible tant que les soldats qui la composent auront des armes.

II. Les Officiers & les soldats peuvent garder le bagage qui leur appartient. Les Généraux des Etats-Unis ne permettent jamais que les particuliers soient pillés.

III. Les troupes de Son Excellence le Lieutenant-Général Burgoyne seront conduites, par les routes les plus convénables, à la Nouvelle Angleterre, leurs marches seront faciles, & elles auront abondance de provisions sur la route.

Réponse. Cet article est déterminé par la première proposition du Général Burgoyne, qui est ci-jointe.

IV. Les Officiers seront libres sur leur parole, pourront garder leurs épées, & seront traités avec la libéralité ordinaire d'Europe, tant qu'ils continueront, par leur conduite, de la mériter; mais ceux qui seront pris, après avoir manqué à leur parole, comme l'ont déjà fait plusieurs Officiers Anglais, doivent s'attendre à être emprisonnés.

Réponse. Comme il n'y a point dans cette armée aucun Officier capable de manquer à sa parole, cet article n'a pas besoin de réponse.

V. Toutes les provisions de bouche & de guerre, armes, artillerie, chariots, chevaux, &c. seront délivrés à des Commissaires choisis pour cet effet.

Réponse. D'accord, les armes exceptées.

VI. Ces articles étant signés, les troupes, sous le commandement de Son Excellence le Lieut. Général Burgoyne, seront assemblées dans leur camp, où elles mettront bas les armes, & on les conduira ensuite vers la rivière pour marcher vers Bennington.

Réponse. Cet article est inadmissible, même à la dernière extrémité. Cette armée, plutôt que de consentir à mettre bas les armes dans son camp, est déterminée à fondre sur l'ennemi, & à ne point recevoir de quartier.

VII. La suspension d'armes continuera jusqu'au coucher du soleil pour recevoir la réponse du Général Burgoyne.

Signé Horatio Gates.

Au camp de Saratoga, le 14 d'Octobre 1777.

N° IV.

Le Major Kingston alla trouver l'Aide-Major-Général de M. Gates au coucher du soleil, & délivra le message suivant :

Si le Général Gates n'a pas dessein d'abandonner l'article VI, le traité n'a plus lieu. Tous les soldats de l'armée souffriront plutôt la mort que de se soumettre à cet article. La cessation d'armes finira ce soir.

N° V.

Propositions du Lieutenant-Général BURGOYNE, *avec les Réponses du Major-Général* GATES.

LES réponses ci-jointes étant données aux propositions du Major-Général Gates, il reste au Lieutenant-Général Burgoyne, & à l'armée sous son commandement, de proposer les articles suivans :

I. LES troupes sortiront de leur camp avec les honneurs de la guerre, & l'artillerie des retranchemens, qui sera laissée à une certaine place assignée.

Réponse. LES troupes sortiront de leur camp avec les honneurs de la guerre, & l'artillerie des retranchemens, marcheront jusqu'au bord de la rivière, où le vieux fort étoit situé, & y laisseront leur artillerie & leurs armes.

II. ON accordera aux troupes un passage libre pour la Grande-Bretagne, à condition qu'elles ne serviront plus en Amérique durant les troubles, & on assignera un port pour l'entrée des transports qui viendront les prendre quand le Général Howe l'ordonnera.

Réponse. D'ACCORD ; le port de Boston.

III. S'IL y avoit un cartel, par lequel cette armée, ou une partie des troupes qui la compofent, puffent être échangées, l'article précédent doit être nul autant que l'échange pourra avoir lieu.

Réponse. D'ACCORD.

IV. TOUS les Officiers retiendront leurs voitures, leurs chevaux, & autre bétail. Le bagage ne fera point vifité, fur la parole d'honneur du Lieutenant-Général Burgoyne, qu'il n'y a point d'effets publics. M. Gates prendra conféquemment les mefures néceffaires pour l'obfervation de cet article.

Réponse. D'ACCORD.

V. DANS la marche, les Officiers ne feront pas féparés de leurs foldats; & dans les quartiers, les Officiers feront logés fuivant leur rang, & ne feront point empêchés de faire l'appel, & les autres chofes néceffaires à la régularité.

Réponse. D'ACCORD; felon que les circonftances le permettront.

VI. IL y a dans l'armée différens corps, compofés de matelots, d'ouvriers, de rouliers, de compagnies indépendantes, & d'autres perfonnes; le Général Burgoyne s'attend que tous ces gens-là, de quelque pays qu'ils puiffent être,

seront pleinement compris dans les articles, & traités comme s'ils étoient Anglais.

Réponse. D'ACCORD, pleinement compris.

VII. TOUS les Canadiens, & autres gens appartenant à l'établissement du Canada, auront la liberté de retourner chez eux.

Réponse. D'ACCORD.

VIII. ON accordera immédiatement des passeports à trois Officiers, qui n'ont pas de plus haut rang que celui de Capitaine, & que le Général Burgoyne nommera pour porter des dépêches aux Chevaliers Howe & Carleton, & en Grande-Bretagne, par la voie de New-York.

Réponse. D'ACCORD.

IX. LES articles précédens doivent être regardés comme préliminaires pour former un traité, dans le cours duquel il peut en survenir d'autres dignes de la considération des deux partis; c'est pourquoi il est proposé que deux Officiers de chaque armée confèrent ensemble, & rapportent leurs délibérations à leurs Généraux respectifs.

Réponse. CETTE capitulation doit être finie aujourd'hui à deux heures, les troupes sortir de

leur camp à cinq, & être prêtes à marcher demain matin vers Boston.

X. Le Lieutenant-Général Burgoyne enverra son Aide-Major-Général pour recevoir la réponse de M. Gates demain matin à dix heures.

Réponse. D'ACCORD.

Signé HORATIO GATES.

A Saratoga, le 15 *d'Octobre* 1777.

N° VI.

Les huit premiers articles préliminaires des propositions du Lieutenant-Général Burgoyne, & le II, III & IV de celles du Major-Général Gates étant agréables, le fondement du traité est hors de dispute; mais les autres articles subordonnés, & les réglemens qui naissent de ces articles préliminaires, demandant de l'explication & de la précision entre les parties avant qu'un traité définitif puisse être sûrement exécuté, il est nécessaire que le tems dont le Général Gates fait mention dans sa réponse du IX soit plus long. Le Lieutenant-Général Burgoyne est d'accord de nommer sur-le-champ deux Officiers qui pourront, avec deux autres, assignés par le Major-Général Gates, proposer,

diſcuter, & régler ces articles ſubordonnés, afin que le traité puiſſe être exécuté dans toutes les formes le plus tôt poſſible.

Signé JOHN BURGOYNE.

Au camp de Saratoga, le 15 *d'Octobre* 1777.

LE Major Kingſton eſt autoriſé de fixer la place de rendez-vous pour les Officiers propoſés.

FIXÉ par le Major Kingſton à l'endroit où étoit la maiſon de M. Schuyler.

N° VII.

DANS le courant de la nuit le Lieutenant-Général Burgoyne a reçu intelligence qu'une force conſidérable a été détachée de l'armée du Major-Général Gates pendant le cours des négociations. Le Lieutenant-Général Burgoyne conçoit que cette circonſtance, ſi elle eſt véritable, eſt non-ſeulement une violation de la ſuſpenſion d'armes, mais même qu'elle eſt tout-à-fait contraire aux principes ſur leſquels le traité eſt fondé, qui ſont une grande ſupériorité en fait de nombre dans l'armée du Général Gates. C'eſt pourquoi le Général Burgoyne demande qu'on permette à deux de ſes Officiers d'examiner les

forces des Américains, afin qu'il puiſſe être convaincu qu'il n'y a point eu de pareils détachemens, & que le même principe de ſupériorité ſur lequel le traité eſt fondé exiſte toujours.

Le 16 d'Octobre.

N° VIII.

Articles de convention entre le Lieutenant-Général BURGOYNE *& le Major-Général* GATES.

I. LES troupes ſous le Général Burgoyne doivent ſortir de leur camp avec les honneurs de la guerre & l'artillerie des retranchemens, marcher vers le bord de la rivière où étoit le vieux fort, & là mettre bas les armes & laiſſer leur artillerie. Elles dépoſeront leurs armes au commandement de leur propres Officiers.

II. ON accordera à l'armée du Général Burgoyne un paſſage libre à la Grande-Bretagne, à condition que les ſoldats dont elle eſt compoſée ne ſerviront point en Amérique pendant la guerre ; & le port de Boſton eſt nommé pour l'entrée des tranſports qui doivent venir prendre les troupes quand il plaira au Général Howe de l'ordonner.

III. S'il y a un cartel par lequel l'armée du Général Burgoyne, ou partie des troupes, puissent être échangées, l'article précedent sera nul autant que l'échange aura lieu.

IV. L'armée du Général Burgoyne marchera vers la baie de Massachuset, par le chemin le plus court & le plus aisé, & établira ses quartiers, ou dans Boston, ou aussi près de cette ville qu'il sera possible, afin que l'embarquement des troupes ne soit pas différé, quand les bateaux de transport arriveront.

V. Sur la route, & pendant que les troupes seront dans le pays, on leur fournira des provisions, par l'ordre du Major Général Gates, sur le pied des rations de sa propre armée, & s'il est possible, les chevaux & autres bestiaux des Officiers auront du fourage sur le pied ordinaire.

VI. Tous les Officiers garderont leurs voitures, leurs chevaux de charge, & autre bétail: le bagage ne sera point cherché sur la parole d'honneur du Général Burgoyne, qu'il n'y a point d'effet public de caché. Le Major-Général Gates prendra conséquemment les mesures nécessaires pour que cet article soit exactement

obſervé. Si l'on avoit beſoin de voitures durant la marche pour le tranſport du bagage des Officiers, les gens du pays en fourniront, s'il eſt poſſible, au taux ordinaire.

VII. PENDANT la marche, & lorſque l'armée ſera dans ſes quartiers dans la province de Maſſachuſet, les Officiers, autant que les circonſtances le permettront, ne ſeront pas ſéparés de leurs ſoldats. Les Officiers ſeront logés ſuivant leur rang, & on ne les empêchera pas de faire l'appel, & les autres choſes néceſſaires au bon ordre & à la diſcipline.

VIII. TOUS les corps de l'armée du Lieutenant-Général Burgoyne, ſoit matelots, ouvriers, rouliers, compagnies indépendantes, en un mot, tous ceux qui ont ſuivi l'armée, de quelque pays qu'ils puiſſent être, ſeront pleinement compris dans toute l'étendue du ſens des articles précédens, & traités comme Anglais.

IX. TOUS les Canadiens, ou toutes les perſonnes appartenant à l'établiſſement du Canada, ſoldats, ouvriers, rouliers, compagnies indépendantes, & autres qui ont ſuivi l'armée, de quelque deſcription qu'ils puiſſent être, auront

permission de s'en retourner chez eux, & seront conduits sur-le-champ, par la voie la plus courte, au premier poste Anglais sur le lac George. On leur fournira des provisions comme aux autres troupes, & ils seront liés par la même condition, de ne point servir en Amérique pendant la guerre présente.

X. On accordera sur-le-champ des passeports à trois Officiers point au-dessus du rang de Capitaine, qui seront nommés par le Lieutenant-Général Burgoyne, pour porter des dépêches aux Chevaliers Howe & Carleton, & aussi en Angleterre, par la voie de New-York; & le Major-Général Gates engage la foi publique que ces dépêches ne seront point ouvertes. Ces Officiers pourront partir aussi-tôt qu'ils auront reçu leurs dépêches, voyager par la route la plus courte, & de la manière la plus expéditive.

XI. Pendant le séjour des troupes dans la province de Massachuset, les Officiers seront sur leur parole d'honneur, & auront droit de porter l'épée.

XII. Si les troupes du Général Burgoyne trouvoient qu'il fût nécessaire d'envoyer cher-

cher leurs habits, ou leur bagage, au Canada, elles auront la permission de le faire, & on leur accordera les passeports nécessaires pour cela.

XIII. CES articles doivent être mutuellement donnés & échangés demain à neuf heures du matin, & les troupes, sous le commandement du Lieutenant-Général Burgoyne, sortir de leurs retranchemens à trois heures après midi.

Signé HORATIO GATES.

Au camp de Saratoga,
le 16 *d'Octobre* 1777.

(*vraie Copie*)

POUR prévenir tous les doutes qui pourroient s'élever de ce que le Lieutenant-Général Burgoyne n'a pas signé le traité ci-dessus, le Général Gates déclare que sa signature y est aussi pleinement comprise que si elle avoit été spécifiquement mentionnée.

Signé HORATIO GATES.

En Congrès, le 4 Juillet 1776.

Déclaration des Représentans des Etats-Unis de l'Amérique, assemblés dans un Congrès Général.

Quand, dans le cours des évènemens humains, il devient nécessaire à un peuple de rompre les liens politiques qui l'unissoient à un autre, & de prendre parmi les Puissances de la terre un rang égal & séparé, auquel les lois de la nature & du Dieu de la nature lui donnent droit de prétendre, un certain respect dû aux opinions du genre humain exige qu'il déclare les raisons qui l'engagent à cette séparation.

Nous tenons comme des vérités évidentes que tous les hommes sont créés égaux, & qu'ils ont reçu de leur Créateur de certains droits inaliénables; qu'entre ces droits sont la vie, la liberté, & la poursuite du bonheur; que pour assurer ces droits, les Gouvernemens ont été établis parmi les hommes, & dérivent leur juste autorité du consentement de ceux qui sont gouvernés; que quand un Gouvernement ne tend point à ces fins, le peuple est en droit de le changer, ou de l'abolir, & d'en établir un nouveau, fondé sur les principes qui lui paroî-

troni

tront les plus convenables à sa sûreté & à sa félicité.

La prudence nous dit, à la vérité, qu'on ne doit pas changer, pour des causes triviales & passagères, des Gouvernemens qui ont été long-tems établis; & l'expérience même nous démontre, que les hommes sont plutôt disposés à souffrir tant que les maux sont supportables, que de se faire justice, en abolissant les formes de Gouvernement auxquelles ils sont accoutumés; mais quand une longue chaîne d'abus & d'usurpations, tendant invariablement au même but, prouve que l'on a dessein de les réduire sous un pouvoir despotique, c'est leur droit, il est même de leur devoir, de rejetter un pareil Gouvernement, & de créer de nouveaux gardiens de leur sûreté.

Telle a été la souffrance passive de ces Colonies, & telle est à présent la nécessité qui les oblige à changer leur ancienne forme de Gouvernement. L'histoire du présent Roi de la Grande-Bretagne est une histoire d'injures répétées, & d'usurpations qui ont toutes pour objet de réduire ces Provinces sous le Gouvernement le plus despotique. Pour preuve de ce que

nous avançons, qu'un monde impartial examine les faits suivans :

Il a refusé de donner son consentement aux lois les plus utiles & les plus nécessaires au bien public.

Il a défendu à ses Gouverneurs de passer des lois dont la nécessité étoit des plus pressantes, à moins qu'ils n'eussent auparavant obtenu son consentement, de sorte que les affaires sont demeurées en suspens, &, durant cette suspension, il les a entièrement négligées.

Il a refusé de passer d'autres lois pour le bien-être de différentes grandes provinces, à moins que leurs habitans ne renonçassent au droit de représentation dans la législation; droit inestimable, & qui n'est formidable qu'aux tyrans.

Il a convoqué les Représentans du peuple dans des endroits inaccoutumés, désagréables, & éloignés du dépôt de leurs archives publiques, dans l'intention seulement de les obliger, à force de vexations, à se conformer à ses mesures.

Il a souvent cassé les Chambres d'Assemblée, parce qu'elles s'opposoient avec courage à ses invasions sur les droits du peuple.

Il a refusé pendant long-tems, après une pareille cassation, d'en convoquer d'autres ; de sorte que, par ce moyen, l'exercice du pouvoir législatif, qui ne sauroit être anéanti, est retourné entre les mains du peuple ; l'Etat demeurant pendant ce tems-là exposé aux invasions du dehors, & à des convulsions au dedans.

Il s'est efforcé d'empêcher la population de ces Colonies, en abolissant les lois qui leur permettoient de naturaliser les étrangers, en refusant d'en passer d'autres pour encourager leur émigration, & en augmentant les conditions pour l'appropriation des terres.

Il a empêché l'administration de la justice, en refusant de donner son consentement à des lois pour établir une autorité judiciaire.

Il a rendu les Juges entièrement dépendans de sa volonté, quant à la tenure de leurs charges, & le paiement de leur salaire.

Il a créé un nombre infini de nouveaux emplois, & a envoyé ici des essaims d'Officiers pour tourmenter le peuple, & manger sa subsistance.

Il a entretenu parmi nous, en tems de paix, des armées sur pied, sans le consentement de notre législation.

Il a affecté de rendre le pouvoir militaire indépendant, & même supérieur au pouvoir civil.

Il a combiné avec d'autres à nous soumettre à une Jurisdiction, étrangère à notre Constitution, & qui n'est point reconnue par nos lois, en donnant son consentement à leur prétendus actes de législation,

Pour loger des corps considérables de troupes parmi nous;

Pour les protéger, par un examen ridicule, de la punition des assassinats qu'ils pourroient commettre dans ces Colonies;

Pour interrompre notre commerce avec toutes les parties du monde;

Pour imposer des taxes sans notre consentement;

Pour nous priver, en plusieurs occasions, d'un examen par des Jurés;

Pour nous transporter au-delà des mers pour y être examinés pour de prétendues offences;

Pour abolir dans une province voisine le système libre des lois Anglaises, y établir un Gouvernement arbitraire, & agrandir ses limites, la rendant par-là un exemple & un instrument capable d'introduire le même pouvoir absolu dans ces Colonies;

Pour nous priver de nos chartres, abolir nos excellentes lois, & altérer entièrement la forme de notre Gouvernement;

Pour suspendre notre législation, & se déclarer revêtus de l'autorité de faire des lois pour nous dans tous les cas.

Il a abdiqué le Gouvernement des Etats, en nous déclarant hors de sa protection, & en fesant la guerre contre nous.

Il a pillé nos mers, ravagé nos côtes, brûlé nos villes, & ôté la vie à nos compatriotes.

Il transporte à présent de grandes armées de mercenaires étrangers, pour achever l'ouvrage de la mort, de la désolation, & de la tyrannie déjà commencé par des actes de cruauté & de perfidie, dont on trouve à peine des exemples dans les siècles les plus barbares, & qui sont tout-à-fait indignes du Chef d'une Nation civilisée.

Il a forcé nos compatriotes, pris sur la haute mer, à prendre les armes contre leur patrie, à devenir les bourreaux de leurs amis & de leurs confrères, ou à périr eux-mêmes par leurs mains.

Il a excité parmi nous des soulèvemens domestiques, & s'est efforcé de lâcher contre les habitans de nos frontières les Sauvages inhumains & sans pitié, dont la manière de faire la guerre est si barbare, qu'ils n'épargnent ni âge, ni sexe, ni condition.

Dans chaque circonstance de ces oppressions nous avons présenté les plus humbles requêtes, afin d'obtenir du soulagement à nos maux ; mais on n'a répondu à nos fréquentes pétitions que par des injures répétées.

Un Prince, dont le caractère est aussi marqué par toutes les actions qui forment un tyran, est incapable de gouverner une nation libre.

Nous n'avons point non plus manqué d'égards pour nos confrères de la Grande-Bretagne ; nous les avons avertis de tems en tems des attentats de leur législation, pour exercer sur nous une jurisdiction illégitime ; nous leur avons rappellé les circonstances de notre émigration & de nos

établissemens dans ce pays-ci ; nous en avons appellé à leur justice & à leur magnanimité ; & nous les avons conjurés, par les liens de notre parenté de désavouer ces usurpations qui interromproient indubitablement notre commerce & notre correspondance avec eux : mais ils ont aussi été sourds à la voix de la justice & du sang. Il faut donc que nous nous soumettions à la nécessité de déclarer notre séparation, & que nous les regardions désormais comme le reste du genre humain, ennemis dans la guerre, & amis dans la paix.

C'est pourquoi nous, les Représentans des Provinces-Unies de l'Amérique, assemblés en Congrès, prenant à témoin de la droiture de nos intentions le Juge Suprême de l'univers, publions & déclarons solemnellement, au nom & par l'autorité du bon peuple de ces Colonies, que ces Provinces Unies sont, & doivent être, des Etats libres & indépendans ; qu'elles sont absoutes de la fidélité qu'elles devoient à Sa Majesté Britannique ; que toute liaison entr'elles & la Grande-Bretagne est & doit être rompue ; & que, comme Etats indépendans, elles ont pouvoir de déclarer la guerre, & de faire la paix, de former des alliances, d'établir un com-

merce ; en un mot, de faire tout ce que les autres Etats indépendans ont droit de faire ; & pour le soutien de cette déclaration, comptant d'ailleurs sur la protection de la Divine Providence, nous engageons mutuellement nos vies, nos fortunes, & notre honneur sacré.

PAR ORDRE DU CONGRÈS

Signé JEAN HANCOCK, Président.

Attesté CHARLES THOMPSON, Secrétaire.

Noms des Membres du Congrès au tems de la Déclaration d'Indépendance.

New-Hampshire .	JOHN ou JEAN HANCOCK. JOSIAH BARTLET. WILLIAM WHIPPLE. MATTHEW THORNTON.
Massachusets-Bay	SAMUEL ADAMS. JOHN ADAMS. ROBERT TREATPAINE. ELBRIDGE GERRY.
Rhode-Island. . .	STEPHEN HOPKINS. WILLIAM ELLERY.
Connecticut. . .	ROGER SHERMAN. SAMUEL HUTINGTON. WILLIAM WILLIAMS. OLIVER WALCOT.

Nouvelle York.	WILLIAM FLOYD. PHILIP LIVINGSTON. FRANCIS LEWIS. LEWIS MORRIS.
Nouvelle Jersey.	RICHARD STOCKTON. JOHN WITHERSPOON. FRANCIS HOPKINSON. JOHN HART. ABRAHAM CLARK.
Pensylvanie.	ROBERT MORRIS. BENJAMIN RUSH. BENJAMIN FRANKLIN. JOHN MORTON. GEORGE CLYMER. JAMES SMITH. GEORGE TAYLOR. JAMES WILSON. GEORGE ROSS.
Delaware.	CÆSAR RODNEY. GEORGE READ.
Maryland.	SAMUEL CHASE. WILLIAM PACE. THOMAS STONE. CHARLES CARROLL DE CARROLLTON.
Virginie.	GEORGE WYTHE. RICHARD HENRY LEE. THOMAS JEFFERSON. BENJAMIN HARRISON. THOMAS NELSON jun. FRANCIS LIGHTFOOT LEE. CARTER BRAXTON.

Caroline Septentr.	WILLIAM HOOPER. JOSEPH HEWS. JOHN PENN.
Caroline Méridion.	EDWARD RUTLEDGE. THOMAS HEYWARD, jun. THOMAS LYNCH, jun. ARTHUR MIDDLETON.
Georgie. . . .	BUTTON GWINNETT. LYMAN HALL. GEORGE WALTON.

Extrait d'une lettre de Milord George Germain, *depuis Vicomte* Sackville, *au Général* Carleton *en date du* 26 *de Mars* 1777, *à Whitehall.*

Ordres donnés au Général Burgoyne.

Ma lettre du 22 d'Août 1776 étoit confiée au soin du Capitaine Le Maître, un de vos Aides-de-camp. Après avoir été trois fois dans le Golphe de St. Laurent, il eut la mortification de trouver qu'il étoit impossible de parvenir à Quebec ; c'est pourquoi il retourna en Angleterre avec mes dépêches, que, quoiqu'elles ne vous soient pas parvenues à tems à cause de cet accident, je juge cependant à-propos de vous envoyer par la première occasion.

Elles vous informeront, que c'étoit le bon plaisir du Roi, que vous retournassiez à Quebec aussi-tôt que vous auriez chassé les Rebelles du Canada, & que vous prissiez avec vous une partie de votre armée suffisante, selon votre jugement, pour défendre cette province ; que vous détachassiez le Lieutenant-Général Burgoyne, ou tout autre officier que vous jugeriez plus à-propos, avec le reste des troupes ; & que vous ordonnassiez à l'officier ainsi détaché

de *marcher avec toute la diligence possible* pour joindre le Général Howe, & de se mettre sous son commandement.

Dans le dessein de supprimer la Rebellion le plus tôt possible, il est très-nécessaire que la jonction des deux armées se fasse avec la plus grande célérité ; c'est pourquoi, comme la sûreté & le bon gouvernement du Canada demandent absolument votre présence dans ce pays-là, c'est la détermination du Roi de laisser environ trois mille hommes sous votre commandement pour la défence & les différens services de cette province, & d'employer le reste de votre armée dans deux expéditions ; l'une sous le commandement du Lieutenant-Général Burgoyne, qui doit forcer un passage à Albany ; & l'autre sous le commandement du Lieutenant-Colonel St. Leger, qui doit faire une diversion sur la rivière Mohawk.

Comme ce plan ne sauroit être exécuté avec avantage sans l'assistance des Canadiens & des Indiens, Sa Majesté vous recommande très-fortement de joindre aux deux armées un nombre suffisant de ces gens-là ; & je suis charmé de savoir que votre influence est si grande parmi eux, qu'il n'y a point lieu d'ap-

préhender que vous trouviez de la difficulté à remplir l'attente de Sa Majesté.

Afin qu'il n'y ait point de tems de perdu pour commencer ces entreprises importantes, le Général Burgoyne a reçu ordre de faire sur-le-champ voile pour Quebec ; &, afin que les opérations préméditées puissent être mûrement considérées, & ensuite exécutées de la meilleure manière possible pour être accompagnées de succès, il a des instructions de consulter avec vous sur ce sujet, & de former & d'ajuster le plan de la manière que vous jugerez de concert la plus convenable au service de Sa Majesté.

Il faut aussi que je vous informe, qu'aussitôt que vous aurez pleinement réglé tout touchant ces expéditions, & le Roi compte sur votre zèle pour que vous fassiez autant de diligence que la nature des choses le permettra, c'est le plaisir de Sa Majesté que vous reteniez pour le service du Canada

Le huitième régiment, déduisant 100 hommes pour l'expédition sur la rivière Mohawk - - - - - - -	460
Compagnies du 29ième & du 31ème Régiment - - - - - - - -	896

Compagnies du 34ième déduisant 100 hommes pour l'expédition sur la Mohawk - - - - - - - - -	348
Onze Compagnies de la Grande-Bretagne - - - - - - - - - -	616
Détachemens des deux Brigades -	300
Détachemens des troupes Allemandes	650
Royal Highland Emigrants - - -	500
	3770

Vous conclurez naturellement que cet arrangement pour le Canada n'a point été fait sans peser mûrement le service qu'il y aura à faire. Sa Majesté a considéré non-seulement les différentes garnisons & les différens postes qu'il faudra que vous mainteniez; savoir, Quebec, Chaudière, les paroisses mal affectionnées du Point Levi, de Montreal & les postes entre cette ville & Oswegatche, Trois Rivières; St. Jean, Sele aux Noix, la Prairie, Vergère, & quelques autres villes sur la côte méridionale du St. Laurent, vis-à-vis l'isle de Montréal, avec les postes de communication jusqu'à St. Jean; mais elle a aussi réfléchi que plusieurs opérations qui se feront dans différentes parties de l'Amérique, doivent attirer l'attention des Rebelles aux différentes scènes d'action, & ras-

ſurer le Canada contre toutes les attaques du dehors ; & qu'il n'y a point de vraiſemblance que la paix qui règne au dedans ſoit interrompue, ou que ſi elle eſt interrompue, elle ne tardera point à être rétablie par l'influence que vous avez ſur ſes habitans ; c'eſt pourquoi elle compte que trois mille hommes ſeront ſuffiſans pour répondre à tous les beſoins.

C'eſt auſſi le bon plaiſir de Sa Majeſté que vous mettiez ſous le commandement du Lieutenant-Général Burgoyne,

Les grenadiers & l'infanterie légère de l'armée, excepté le 8ième Régiment & le 24ième, & les corps avancés, ſous le commandement du Brigadier Général Fraſer - - - - - - -	1568
La première Brigade, Compagnies du 9ième du 21ème & du 47ème Régiment, déduiſant 50 hommes de chaque corps pour le Canada - - - -	1194
Seconde Brigade, Compagnies du 20ième, 53ième, & 62ième Régiment, déduiſant 50 hommes de chaque corps pour le Canada - - -	1194
Toutes les troupes Allemandes, ex-	

cepté les Chasseurs d'Hanau, & un détachement de 650 - - - -	3217
L'artillerie, excepté ce qui sera nécessaire pour la défence du Canada.	
	7173

Avec autant de Canadiens & d'Indiens que vous jugerez nécessaires pour le service; & après lui avoir fourni de la manière la plus complette de l'artillerie, des provisions de bouche & de guerre, & les autres articles nécessaires pour son expédition, & l'avoir assuré de toute l'assistance que vous pourrez donner ou procurer, vous lui donnerez des ordres de passer le lac Champlain ; & de là, par les plus grands efforts des forces qui seront sous son commandement, de faire toute diligence vers Albany, & de se mettre sous le commandement du Chevalier Howe.

De la connoissance qu'a Sa Majesté des grandes préparations que vous fîtes l'année dernière pour vous assurer du commandement des lacs, & de l'attention que vous donnâtes à cette partie du service durant l'hiver, Elle a lieu de croire que tout sera prêt pour que le Général Burgoyne passe les lacs aussi-tôt que vous & lui aurez arrangé le plan de l'expédition.

C'est

C'eſt auſſi le bon plaiſir du Roi que vous mettiez ſous le commandement du Colonel St. Leger

Un détachement de 100 hommes du 8ème Regiment, & un autre du 34ème,	200
Du Régiment du Chevalier John Johnſon de la Nouvelle-York - -	133
Des Chaſſeurs d'Hanau - - - -	342
	675

avec un nombre ſuffiſant de Canadiens & d'Indiens ; &, après lui avoir fourni de l'artillerie, des proviſions de bouche & de guerre, & les autres articles néceſſaires pour ſon expédition, & l'avoir aſſuré de tous les ſecours qu'il ſera en votre pouvoir de donner ou de procurer, vous devez lui donner des ordres de marcher vers la rivière Mohawk, & de deſcendre vers Albany, & de ſe mettre ſous le commandement du Chevalier Howe.

J'écrirai d'ici au Chevalier Howe par le premier paque-bot ; mais vous vous efforcerez, nonobſtant, de lui donner la plus prompte intelligence poſſible de cette meſure ; & vous donnerez des inſtructions au Lieutenant-Gé-

néral Burgoyne, & au Lieutenant-Colonel Saint-Leger, de ne point négliger l'occasion de faire la même chose, afin qu'ils puissent recevoir des ordres du Chevalier Howe. Vous les informerez en même tems, que jusqu'à ce qu'ils reçoivent des ordres du Chevalier Guillaume Howe, c'est le bon plaisir de Sa Majesté qu'ils agissent suivant les circonstances, & de la manière qu'ils jugeront la plus propre à faire impression sur les rebelles, & à les ramener dans le devoir; mais qu'en fesant cela, *ils ne doivent point perdre de vue la jonction qu'ils doivent faire avec le Chevalier Howe, qui est leur principal objet.*

Au cas que le Lieutenant-Général Burgoyne, & le Lieutenant-Colonel St. Leger, viennent à mourir, ou deviennent, par maladies, incapables d'exécuter ces grands objets, vous nommerez en leurs places l'Officier ou les Officiers que vous jugerez les plus capables de remplacer ceux que la sagesse de Sa Majesté a choisis pour conduire ces entreprises.

LETTRE *du Général* BURGOYNE *au Chevalier* HOWE, *envoyée à la Baie de Chesapeak, en date du* 6 *d'Août* 1777.

Au camp devant le fort Edward.

MONSIEUR,

Je reçus hier le duplicata de votre lettre du 17 de Juillet, & j'en observerai exactement le contenu. J'ai rencontré bien des difficultés dans ma marche depuis *Skenesborough*, le pays étant naturellement mauvais, les chemins interrompus, les ponts cassés, & ayant l'ennemi devant moi, qui s'est néanmoins retiré de poste en poste, avec beaucoup de perte tant en tués que blessés & prisonniers. De notre côté, il n'y a que les Provinciaux, & les Indiens, qui aient donné; & ils n'ont point du tout souffert, si-non que quelques-uns d'eux furent blessés. Je suis pleinement satisfait de l'ardeur de l'armée; & les conséquences qui s'en sont suivies ont justifié ma persévérance, en préférant cette route-ci à la route plus commode par Ticonderoga & le lac George, qui m'auroit occasionné une rétrogradation. La garnison du fort George, en danger d'être entourée par ma marche directe vers la rivière d'Hudson, abandonna le fort, comme je m'y étois attendu, & brûla les vaisseaux destinés pour la défense du lac.

C'eſt pourquoi le premier embarquement de Ticonderoga, que j'avois fait tenir tout prêt, paſſa le lac le jour que je pris poſſeſſion de cette communication importante par terre, & les bateaux qui auroient été néceſſaires pour les troupes, ſi j'avois pris l'autre route, furent employés à tranſporter les proviſions, ce qui accélera nos mouvemens. J'ai cependant été forcé, malgré mon impatience, d'accorder un tems conſidérable pour paſſer l'artillerie, les proviſions, & les bateaux, ſur un terrein de plus de quatorze milles, où la rivière eſt enterrée, avec un petit nombre de chevaux & de chariots, par rapport aux travaux. Votre Excellence verra auſſi la néceſſité de fortifier quelques poſtes dans une communication ſi longue. J'eſpère néanmoins être bientôt capable d'avancer vers Saratoga, où l'ennemi eſt à préſent en force, mais feſant des diſpoſitions pour la retraite.

Néanmoins, comme la rivière ſe perd encore au fort Miller, & à *Still-Water*, je ne crois pas qu'il ſoit poſſible de prendre poſſeſſion d'Albany avant le 22, ou le 23, quand bien même l'ennemi n'auroit point envie de combattre; & ſi je trouvois l'occaſion de lui donner un nouvel échec, je n'attendrai certainement pas l'arrivée des tentes & du bagage dans les endroits où je ne puis

porter que les proviſions néceſſaires. Depuis que je ſuis ici, les Indiens ont été fort utiles. Il ne ſe paſſe pas un jour qu'ils n'amènent des priſonniers, même de fort loin au-delà du camp de l'ennemi. J'ai des détachemens de dix-ſept nations différentes ; mais on a bien de la peine à les gouverner. En profitant de la terreur qu'ils inſpirent, j'ai fait mes efforts pour empêcher leur cruauté, & j'ai en quelque ſorte réuſſi. Ils attaquent avec courage, ne balafrent que les morts, & épargnent les habitans. Je crois qu'ils ont balafré le fameux partiſan Whitecombe, qui tua B. Gordon l'année dernière.

M. Arnold dit qu'il a deſſein de ſe battre quelque part dans les environs d'Albany. Je n'ai point encore d'intelligence au ſujet de l'armée de M. Waſhington. Saint-Leger eſt, j'en ſuis ſûr, devant le fort Stanwick. Une des raiſons qui cauſent mon impatience de gagner l'embouchure de la Mohawk, eſt afin de le favoriſer. J'eſpère que les difficultés qu'il y a à communiquer avec Votre Excellence, diminueront en peu de tems.

Je vous ai envoyé, il y a quelques jours, un homme de confiance, & j'eſpère qu'il eſt arrivé ſain & ſauf. Comme c'eſt mon intention que

le Chevalier Clinton lise cette lettre en passant, je ne lui écris pas séparément ; il peut compter sur mes souhaits les plus sincères & sur mon attachement.

Je suis, avec tous les sentimens imaginables de respect & d'attachement,

MONSIEUR,

Votre fidèle & obéissant serviteur,

Signé J. BURGOYNE.

LETTRE du Général CLINTON au Général BURGOYNE, en date du 10 *Août* 1777.

LE Chevalier Howe est parti pour la Chesapeak avec la plus grande partie de son armée. J'ai entendu dire qu'il étoit débarqué ; mais je n'en suis pas sûr. L'on m'a laissé ici trop peu de troupes pour que je puisse faire une diversion effective en votre faveur. Je tenterai quelque chose à la fin de l'année. Cela pourra être utile. . . . .

Signé H. CLINTON.

LETTRE du Chevalier HENRI CLINTON au Général BURGOYNE, écrite vers le 10 de Septembre 1777, à l'arrivée de la flotte d'Angleterre.

A New-York.

VOUS connoissez ma pauvreté, & vous n'ignorez pas ma bonne volonté. Si vous croyez que deux mille hommes puissent vous assister effectivement, je ferai une tentative sur les forts Montgomery, &c. environ dans dix jours; mais toujours jaloux de mes flancs, si l'ennemi fait un mouvement en force, il faudra que je retourne pour protéger ce poste important. J'attends tous les jours des renforts. Faites-moi savoir ce que vous souhaitez.

Signé H. CLINTON.

EXTRAIT d'une lettre du Chevalier HENRI CLINTON, au Chevalier HOWE, en date du 27 de Septembre 1777.

MONSIEUR,

J'ATTENDS vos ordres avec impatience; mais ayant un extrême désir de tenter quelque chose qui puisse favoriser les opérations des deux armées, particulièrement de celle du Général Burgoyne, si je ne reçois point de nouvelles de

Votre Excellence avant la fin de la semaine prochaine, je ferai probablement une tentative sur le fort Montgomery, si M. Washington n'est pas alors trop près de moi. Je serai capable d'assembler trois mille hommes pour cette expédition, comme elle ne sera pas de longue durée. Si je réussis, je ne crois pas qu'il soit en leur pouvoir de rétablir ce fort, qui fait la principale défense des montagnes, cette année-ci. Si je manque de succès, je me flatte ne point souffrir autre chose que la disgrace d'être obligé d'abandonner mon projet ; & j'aurai au moins la satisfaction d'avoir tenté quelque chose en faveur du Général Burgoyne au premier moment, où il m'a été possible de détacher un homme pour cet objet. Il y a long-tems que j'ai ce mouvement en vue ; mais jusqu'ici il m'a été impossible de l'entreprendre : même à présent cela a l'air d'une tentative désespérée ; mais les circonstances demandent peut-être de pareils efforts. Je n'ai pas la moindre idée de pouvoir garder possession des montagnes ; mais si je puis détruire le canon, &c. aux forts Montgomery, Clinton, Constitution, Verplanks & Indépendance, la difficulté de transporter ces articles dans cette partie du pays en rendra la perte presque irréparable aux ennemis.

J'ai encore un autre motif qui m'engage à cette entreprise ; c'est la diversion qu'elle peut occasionner en faveur de Votre Excellence, & du Général Burgoyne. Je ne sais cependant rien de la situation de ce dernier, n'ayant point reçu de ses nouvelles depuis ses lettres du 5 courant que j'envoyai dans celle que j'eus l'honneur d'écrire à Votre Excellence le 6.

Signé H. CLINTON.

Le 29 de Septembre, le Général CLINTON *reçut la lettre suivante du Général* BURGOYNE *en réponse à une qu'il lui avoit écrite le* 10 *du même mois ; cette lettre de M.* BURGOYNE *est datée du* 22 *de Septembre.*

MONSIEUR,

J'AI perdu le vieux chiffre ; mais étant certain par le contenu de votre lettre, que vous avez dessein qu'on l'entende ainsi, je l'ai déchiffrée. Une attaque, ou même la menace d'une attaque, sur le fort Montgomery sera de la plus grande utilité, parce que cela obligera les ennemis à détacher une grande partie de leurs troupes de ce côté-là, & je les suivrai de près. Faites-la sur-le-champ, mon cher ami.

Signé BURGOYNE,

Extrait d'une lettre du Chevalier Clinton *au Général* Howe, *en date du* 1 *d'Octobre.*

J'espère être en mouvement pour les montagnes vers la fin de la semaine. Les marées ne me permettront pas de le faire plus tôt. Je pourrai prendre avec moi trois mille hommes, y compris les Provinciaux.

Signé Clinton.

N.B. *Le* 3 *au soir, le Général* Clinton *se mit en marche ; &, le* 5, *au moment où il étoit prêt à débarquer à Verplank, il reçut la lettre suivante du Général* Burgoyne, *datée du* 28 *de Septembre* 1777.

Monsieur,

Le Capitaine Campbell, porteur de la présente, Officier d'un grand mérite, & en qui vous pouvez placer toute confiance, est chargé du duplicata du message que j'envoyai hier à Votre Excellence par un autre Officier. Je vous prie de me faire réponse le plus tôt possible par *triplicata*. Croyez-moi avec les sentimens les plus sincères de respect & d'attachement, &c.

NB. *Ce duplicata arriva avant le premier message.*

Message du Général BURGOYNE.

LE Capitaine Campbell dit qu'il avoit ordre de M. Burgoyne d'informer Son Excellence le Chevalier Clinton qu'il ne lui restoit pas plus de cinq mille hommes; que les conséquences de la bataille du 19 de Septembre avoient été une perte de cinq à six cens hommes; que les ennemis n'étoient qu'à une mille de lui; qu'il ne savoit pas exactement quel étoit leur nombre, mais qu'il croyoit qu'ils avoient douze à quatorze mille hommes. Qu'il y avoit, outre cela, un corps considérable derrière lui; & qu'il désiroit recevoir les ordres du Chevalier, savoir, s'il devoit attaquer, ou faire une retraite par les lacs; qu'il n'avoit des provisions que jusqu'au 20 d'Octobre, & qu'il n'auroit pas abandonné sa communication avec Ticonderoga, s'il ne s'étoit pas attendu à la coopération d'une autre armée à Albany; qu'il souhaitoit avoir une réponse positive de M. Clinton, savoir, s'il pouvoit ouvrir la communication jusqu'à Albany? quand il y seroit? & s'il pouvoit de-là tenir la communication ouverte avec *New-York?* que, s'il ne recevoit pas de ses nouvelles avant le 12, il se retireroit.

Le Capitaine CAMPBELL *fut renvoyé, le 6, avec le message suivant.*

N'AYANT reçu aucune instruction du Général en chef au sujet de l'armée du Nord, & ignorant même ses intentions touchant les opérations de cette armée, si-non qu'il souhaiteroit qu'elle arrivât à Albany, le Chevalier Clinton ne sauroit présumer de donner des ordres au Général Burgoyne. Le Général Burgoyne ne pouvoit point supposer que M. Clinton eût la moindre idée de pénétrer jusqu'à Albany avec le peu de troupes dont il a fait mention dans sa dernière lettre. Il vient d'entreprendre ce qu'il avoit promis par cette lettre : il s'en faut de beaucoup qu'il soit sûr de succès ; mais il espère au moins que ce qu'il fait sera utile au Général Burgoyne ; ce Général lui ayant mandé que même la menace d'une attaque lui seroit avantageuse.

MEMOIRE donné au Chevalier CLINTON *par le Lieutenant-Général* TRYON.

LA rivière d'Hudson est navigable pour un navire de cinquante canons jusqu'à la maison du Juge Livingston, à environ cinquante milles au-dessous d'Albany ; & de-là pour une fré-

gate jufqu'à quatorze milles de cette ville; & de-là jufqu'à Albany pour de petits vaiffeaux qui ne tirent pas plus de huit pieds d'eau. Il n'y a guère de rifque d'être incommodé dans le paffage, puifque la rivière a un mille de largeur jufqu'à trente-cinq milles d'Albany, & un demi-mille jufqu'à quatorze milles de cette place. S'il étoit déterminé de faire avancer l'armée, il faudroit fe procurer autant de petits vaiffeaux & de corvettes qu'il feroit poffible. Il n'y a point de fort fur les rives de la rivière d'Hudfon au-delà des montagnes.

Le Général Clinton envoya, le 8 d'Octobre un autre meffage au Général Burgoyne avec la lettre fuivante.

Au fort Montgomery.

Nous y voici, & il n'y a à préfent que Gates entre nous. Je fouhaite fincèrement que le petit fuccès que nous avons eu puiffe faciliter vos opérations. En réponfe à votre lettre du 28 de Septembre, qui m'a été remife par le Capitaine Campbell, je dirai feulement que je ne faurois préfumer d'ordonner, ni même de donner des avis pour des raifons évidentes. Je vous fouhaite fincèrement toutes fortes de fuccès.

Le Capitaine Scott arriva, le 9 d'Octobre, avec la lettre du Général Burgoyne, dont M. Campbell avoit apporté le duplicata.

Au Lieutenant-Général Burgoyne.

Au fort Montgomery, le 10 *d'Octobre* 1777.

Mon cher Général,

J'ai reçu vos lettres du 27 & du 28 de Septembre. Vous connoissez mon zèle; mais il faut que je vous renvoie à ma lettre du 10 passé; c'est-là où je m'en tiens. Les Rebelles n'ont plus un canon dans les montagnes, & le Chevalier James Wallace, & son escadre, commandent beaucoup au-delà. Je n'ose présumer d'ordonner, ni même de donner des conseils.

Signé H. Clinton.

Extrait d'une lettre du Chevalier Clinton au Général Howe, en date du 15 *d'Octobre.*

J'ai donné ordre qu'on préparât des provisions pour cinq mille hommes dans de petits vaisseaux, afin de pousser jusqu'à Albany, si cela étoit nécessaire & praticable. Je viens aussi d'ordonner au septième, vingt-sixième, cinquante-deuxième & soixante-troisième régiment, aux grenadiers, & à l'infanterie légère, à un détachement du soixante & onzième régiment, &

aux volontaires d'York, de s'embarquer, sous le commandement du Lieutenant-Général Vaughan, & de remonter la rivière, sous convoi du Chevalier Wallace, avec les galères, & d'opérer de la manière qui pourra être la plus utile à l'armée du Général Burgoyne. On vient de me donner avis qu'ils ont passé les chevaux-de-frise, & que le vent est bon.

Signé CLINTON.

ORDRES *donnés au Général* VAUGHAN.

Remonter la rivière d'Hudson, s'informer de la situation du Général Burgoyne, assister ses opérations, & même le joindre si ce Général le désiroit.

EXTRAIT *d'une lettre de Chevalier* CLINTON *au Général* HOWE.

LES Capitaines Scott, & Campbell, qui m'avoient été envoyés par le Général Burgoyne, furent mis à terre Samedi au soir, près de Powkeeppy. Je me flatte qu'ils ont à présent joint ce Général. Ils ont ordre de lui dire, que s'il est décidé, en apprenant le succès que nous avons eu, de pousser pour Albany, nous ferons tous nos efforts pour communiquer avec lui.

EXTRAIT d'une lettre du Chévalier HOWE, en date du 8 d'Octobre, à German-Town.

MONSIEUR,

J'EUS l'honneur de recevoir hier plusieurs lettres de vous, comme en marge, par l'arrivée de Milord Howe dans la rivière. L'ennemi est retiré à la crique Peckony. Putnam doit le joindre avec deux brigades. (Mac Dougall, avec sa brigade de *Peek's-Kill*, étoit dans l'action.) Les Colons assemblent à présent toute leur milice pour risquer, à ce qu'ils disent, une troisième bataille, plutôt que de nous laisser la possession de Philadelphie. Que ce soit-là leur intention, ou non, il faut que je vous prie de ne point perdre de tems à faire embarquer le septième, le vingt-sixième & le soixante-troisième régiment, avec deux bataillons d'Anspach; &, aussi-tôt que vous aurez des bateaux de transport pour le dix-septième régiment de dragons, vous aurez la bonté de nous l'envoyer aussi, gardant le détachement de ce régiment qui fut laissé à *King's-Bridge* quand nous fîmes voile de *New-York*. En attendant, ayez la complaisance de faire embarquer autant des troupes ci-dessus mentionnées que les bateaux de transport que vous avez pourront en contenir; & vous vous adresserez

adresserez au Chef-d'escadre pour un convoi, afin qu'elles puissent faire voile au premier bon vent pour la Delaware, sans attendre le reste que je vous ai dit de m'envoyer.

Vous enverrez toutes les recrues, les soldats guéris qui appartiennent aux corps qui sont ici, & ceux qui arrivèrent avec le Général Pattison, par le premier convoi, les vaisseaux dans lesquels ils sont arrivés étant, à ce que je crois, capables de les transporter ici.

Vous aurez aussi la complaisance de donner le commandement des troupes du premier convoi au Chevalier T. Wilson ; & le Général Pattison viendra par le même convoi.

Signé W. Howe.

A German-Town, le 9 *d'Octobre* 1777.

Mon cher Monsieur,

Dans la croyance que vous aurez peut-être remonté la rivière du Nord, quand cette lettre, & celle que je vous écrivis hier, vous parviendront, je vous prie cependant de ne point perdre de tems à m'envoyer les renforts dont j'ai parlé dans ma première, à moins que vous ne soyez

à la veille de faire quelque coup d'importance. Dans ce cas-là vous suivrez votre plan, pourvu que vous jugiez qu'il puisse s'exécuter en peu de jours. Je ne serois pas si pressant, si nous n'avions pas grand besoin de troupes dans la crise présente.

Comme je serai probablement retenu ici durant l'hiver, je vous prie de ne pas me croire déraisonnable, lorsque je désire que vous gardiez votre commandement à *New-York*. C'est une place de si grande importance, que votre présence y sera absolument nécessaire.

Signé W. Howe.

Extrait d'une lettre du Lieutenant-Général Vaughan au Chevalier Clinton, en date du 19 *d'Octobre* 1777.

Mon cher Général,

Il paroît difficile de recevoir des nouvelles de M. Burgoyne. Les Capitaines Scott & Campbell viennent de retourner, n'ayant pu parvenir jusqu'au camp : j'ai encore envoyé un messager ce matin. Putnam passa vis-à-vis de nous hier au soir avec ses troupes, & environ cinquante

chariots. Nous sommes à quarante-cinq milles d'Albany, les pilotes ne voulant rien prendre sur leur compte, s'ils vont plus loin. C'est pourquoi il faut que je reste ici jusqu'à ce que nous recevions des nouvelles du Lieutenant-Général Burgoyne, ou des ordres de vous, comme il ne seroit pas prudent de débarquer situés comme nous sommes.

Signé VAUGHAN.

P. S. JEAN ROMER nous informe qu'un de ses voisins avoit rencontré un messager du Général Burgoyne, qui lui a dit de venir vers la flotte, & de nous informer que le Général étoit à Saratoga entouré de l'armée ennemie; que, le 10, le Général des Rebelles l'avoit attaqué dans ses retranchemens. Nous voyons les sentinelles de Putnam; elles ne sont pas à un demi-mille de nous.

Du 22 d'Octobre 1777.

MONSIEUR,

DEPUIS que vous êtes parti, j'ai reçu une lettre du Général en chef, par laquelle il me mande qu'il a grand besoin de troupes. C'est pourquoi, comme vous dites qu'il est fort diffi-

cile de communiquer avec le Général Burgoyne, que vous ne pouvez obtenir aucune intelligence certaine de ſa ſituation, & que vous n'avez point d'eſpérance de pouvoir rien faire en ſa faveur, je ſuis obligé de vous commander de retourner au plus vîte à *New-York*, parce que le Général en chef fait particulièrement mention du ſeptième, vingt-ſixième & ſoixante-troiſième régiment.

Signé Clinton.



TABLE DES MATIERES DE L'HISTOIRE DES TROUBLES DE L'AMÉRIQUE ANGLAISE.

CHAPITRE I.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

Fin de la Table.

TABLE.

FIN.

